Jun 6/66

# C. MAROT

*Il a été tiré de cette édition :*

50 exemplaires sur papier de Chine. . 4 fr. »
100 exemplaires sur papier vergé à la forme. . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50
25 exemplaires sur papier vergé teinté. 3 fr. 50
25 exemplaires sur papier rosé (cuisse de nymphe émue). . . . . . . . 3 fr. »

# OEUVRES

DE

# C. MAROT

## DE CAHORS

VALET DE CHAMBRE DU ROY

ÉDITION REVUE SUR CELLE DE 1544

NOTICE PAR BENJAMIN PIFTEAU

---

TOME PREMIER

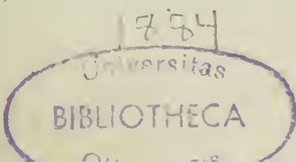



PARIS

DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 3







# CLÉMENT MAROT

## ET SES ŒUVRES

PAR

BENJAMIN PIFTEAU

---

Clément Marot *naquit à Cahors, en 1495.*

*Son père, Jean Marot, de Caen, poète de cour, dont il fut la plus belle œuvre, s'était marié en poète, c'est-à-dire « en passant » à une Cahortaise, et le jeune Clément resta, avec sa mère, à Cahors.*

*Dès 1505, cependant, alors que Clément n'avait encore que dix ans, son père le fit venir à Paris. C'était dans l'intention d'en faire un avocat, et bientôt même le jeune homme commença ses études de droit en travaillant chez un procureur au Châtelet; mais, se dégoûtant bien vite de la procédure, il accepta un emploi de page dans la maison du marquis de Villeroy.*

*En même temps il commençait à rimer, malgré les conseils de son père, qui avait des raisons pour croire que le métier de poète n'enrichissait guère, et, certaines pièces de lui étant parvenues à Marguerite, sœur de François Ier, elle devina son talent naissant et s'attacha Clément en qualité de valet de chambre.*

*Ce fut dans cette condition, qui lui faisait des loisirs, que le poète produisit des vers qui commencèrent réellement sa réputation.*

*Son père, qui était valet de chambre de François Ier, étant venu à mourir (1523), la protection de Marguerite lui valut d'être nommé à la place du défunt. Cela, pourtant, tira en longueur, à ce qu'il paraît; car nous avons une pièce de lui où il insiste pour être couché sur les états, à la place de son père.*

*Quoi qu'il en soit, il arriva à être valet de chambre de François Ier, à qui il avait offert un de ses premiers poèmes, le* Temple de Cupido, *et il accompagna le roi à l'armée.*

*Il assista notamment au camp du Drap d'or (1520), simple parade, et en Italie, où, avec son maître, il fut fait prisonnier à Pavie, après avoir été blessé au bras, commençant ainsi dignement la partie agitée de sa vie (1525).*

*Délivré bien avant François Ier, il fut presque aussitôt arrêté et mis au Châtelet, pour s'être montré sympathique aux idées de la religion nouvelle. D'après son poème l'*Enfer, *où il décrit sa prison, il aurait simplement été dénoncé, par une de ses maîtresses, pour avoir mangé du lard en carême.*

*Déféré, heureusement, à l'évêque de Chartres, qui était son ami, il put avoir une prison assez douce. Ce fut même là que, dans ses loisirs forcés, il pré-*

*para une édition retouchée du* Roman de la Rose *(1527).*

*Il ne tarda pas à être rendu à la liberté; mais il n'en devint pas plus prudent, et il se fit bientôt mettre en prison de nouveau : c'était pour avoir arraché des mains de la prévôté un homme qu'on venait d'arrêter (1530). Il est vrai qu'ayant envoyé une « épitre » à François Ier, il fut assez vite délivré.*

*Cependant, il se sentait suspect et entouré d'ennemis : prudemment, il alla demander asile à Marguerite, devenue reine de Navarre, qui s'était constituée la protectrice des esprits indépendants et surtout la sienne. On accuse même Marguerite, disons-le ici, d'avoir eu pour lui des tendresses particulières ; mais rien ne le prouve. En effet, si l'on en veut juger d'après certaines pièces de Marot et de la reine elle-même, on pourrait se tromper; car c'était alors une chose reçue, pour un poète, d'employer des expressions des plus passionnées et même des plus libres à l'égard de ses bienfaitrices.*

*Au reste, Marot, ne se croyant pas en sûreté, quitta bientôt la reine de Navarre et alla se réfugier à la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare, qui accueillait tous les esprits persécutés (1536), et chez qui il fit connaissance avec Calvin et se lia avec lui.*

*Malheureusement, le pape Paul III forçant le duc de Ferrare à abandonner les protégés de sa femme, Marot, qui n'était pourtant qu'un libre-penseur, qu'un sceptique, et non un sectaire comme Calvin, dut s'éloigner avec lui de la cour de Ferrare : il se réfugia à Venise.*

*Marot reparut enfin à la cour de François Ier (1538); mais, bientôt, s'étant lié avec le célèbre Vatable, pro-*

*fesseur à la chaire d'hébreu, il se mit à traduire quelques-uns des* Psaumes *de David ; ce qui le fit de nouveau persécuter. François Ier proscrivit même cette traduction; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir un grand succès parmi les réformés, qui chantèrent à l'envi ces* Psaumes, *mis en musique par Goudinel.*

*Encore une fois Marot dut s'enfuir. Il alla retrouver Calvin à Genève; seulement, l'austérité des religionnaires ne pouvait pas plus lui convenir que l'hypocrisie des moines. Aussi, ne tarda-t-il pas à être chassé. On l'accusait d'avoir joué au tric-trac; ce qui était, paraît-il, du dérèglement pour les brûleurs de Dubourg.*

*Il choisit Turin pour son nouveau refuge, et c'est de là qu'il chanta la bataille de Cérisoles, gagnée par François Ier (septembre 1544).*

*Ce fut son chant du cygne. Loin de ses anciens protecteurs, négligé par ses nouveaux (les gouverneurs du Piémont, enlevé par François Ier à Charles III, duc de Savoie, surnommé le Bon), il tomba malade, s'alita et mourut bientôt dans la pauvreté.*

*Clément Marot s'était marié — comme son père, en poète — et il laissa plusieurs enfants, parmi lesquels un fils, Michel Marot, né vers 1520, qui fit quelques poésies; mais, différent en cela de son père. Jean Marot, en ce fils Clément ne fit pas sa plus belle œuvre, et s'il a survécu, ce n'est que par ses vers,*

*C'est pourquoi nous allons maintenant en donner une appréciation.*

*Il faut le dire tout de suite, s'il fut un homme d'esprit et un poète habile et charmant, qui éclipsa tous les poetes de l'époque, Clément Marot ne fut pas un créateur. Il ne fit que continuer les anciens poètes*

*en les limant, depuis Guillaume de Lorris et Jean de Meung, les auteurs du* Roman de la Rose (XIII[e] *siècle*), *jusqu'à Charles d'Orléans, dont il prit la manière et qu'il effaça complètement, et même jusqu'à Villon, qui est resté plus vivant que lui. Il y a plus : ce n'est qu'assez tard, et sur les conseils (il le dit lui-même) de Jean Lemaire, un Belge, son ami, qu'il mit en pratique l'alternative des rimes masculines et féminines, et il conserva toujours l'usage et même l'abus des hiatus.*

*Son mérite ou plutôt son succès tient simplement à ceci : c'est qu'il fut le premier en France à faire des vers dans une langue claire et compréhensible. Aussi, le lit-on encore avec plaisir et le lira-t-on encore longtemps.*

*Ce n'est pas à dire qu'il soit également bon et intéressant partant : il y a, au contraire, un certain nombre de pièces assez faibles. Nous voulons parler surtout de ses opuscules (parmi lesquels le* Temple de Cupido*), où l'on trouve des allégories puériles et ennuyeuses.*

*En quoi il a excellé particulièrement, c'est dans l'épigramme, l'épître et l'élégie, et sa manière est tellement prisée qu'on l'a imitée souvent, sous le nom de style marotique. Nous citerons, entre autres, l'épigramme de Semblançay, qui est un petit chef-d'œuvre, et sa fameuse épître à François I[er], dans laquelle il raconte qu'il a été dévalisé de tout, même de ses vêtements, par un sien valet, « au demeurant le meilleur fils du monde. »*

*Faisons remarquer que cette épitre est une imitation de celle de Villon au duc de Bourbon. Au reste, Villon fut le poète qu'il étudia le plus, et il s'en trouva*

*bien. Il publia même, comme il avait fait pour Guillaume de Lorris et Jean de Meung, une édition des œuvres de ce devancier (1532), sur l'invitation de François Ier, qui l'appréciait comme lui.*

*Quant aux ballades, encore une imitation de Villon, il en a de fort jolies, par exemple celle de* Frère Lubin.

*Nous ne parlerons qu'en passant des traductions qu'il a faites des* Bucoliques *de Virgile, des* Métamorphoses *d'Ovide et de quelques sonnets de Pétrarque, non plus que de ses* Psaumes : *ce n'est pas là qu'il faut chercher le poète spirituel et aimable qui a survécu.*

*Ses chants, simples poésies officielles, ne valent pas davantage la peine qu'on s'y arrête : on n'est pas poète sur commande.*

*En somme, nous l'avons dit, Marot est resté et restera dans notre littérature, par son esprit, sa grâce et sa naïveté.*

*Il nous reste à donner quelques indications bibliographiques.*

*Ses premières poésies furent publiées en 1532, à Paris, sous le titre de : L'*Adolescence Clémentine, *autrement les* Œuvres de Clément Marot. *Vinrent ensuite : les* Cantiques de la paix (1539); *l'*Enfer de Clément Marot (1542); *les* Psaumes de David, mis en rimes françaises (1543); Épigrammes (1547).

*Quant aux Œuvres complètes, il y eut plusieurs éditions publiées du vivant de Marot.*

*Deux sont dues à Étienne Dolet, imprimeur à Lyon : celle de 1538 et celle de 1542.*

*La dernière, celle de 1544* (à l'Enseigne du Rocher), *est la plus complète, et donne pour la première*

*fois les pièces dans l'ordre où on les donne depuis.*

*C'est aussi celle que nous donnons, et le public nous en saura gré.*

Benjamin PIFTEAU.



# ŒUVRES DE MAROT

## L'AUTHEUR A SON LIVRE.

*O Ster je veux (approche toy mon Livre)*
*Un tas d'efcrits, qui par d'autres font faicts :*
*Or va, c'eft faict : cour leger & delivre :*
*Defchargé t'ai d'un lourd, & pefant faix.*
*S'ils font efcrits (d'avanture) imparfaicts,*
*Te veux-tu faire en leurs faultes reprendre?*
*S'ils les font bien, ou mieux, que je ne fais,*
*Pourquoy veux-tu fur leur gloire entreprendre?*
*Sans eux (mon Livre) en mes Vers pourras prendre*
*Vie apres moy pour jamais, ou long-tems :*
*Mes Œuvres donc content te doivent rendre.*
*Peuples, & Roys, s'en tiennent bien contens.*

## A SA DAME

*Tu as, pour te rendre amufée,*
*Ma jeuneffe en papier icy :*
*Quant à ma jeuneffe abufée,*
*Une autre que toy l'a ufée.*
*Contente toy de cefte cy.*

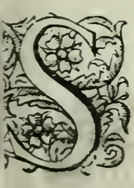
La Mort n'y mord.



# OPUSCULES

---

## LE TEMPLE DE CUPIDO

UR le printemps, que la belle Flora
Les champs couverts de diverſe fleur a.
Et ſon amy Zephyrus les Eſvente,
Quand doucement en l'air ſouſpire &
[vente : ]
jeune enfant Cupido, Dieu d'aymer,
s yeux bandez commanda deffermer,
ur contempler de ſon throſne celeſte
us les Amans, qu'il atteint, & moleſte.
Adonc il veid au tour de ſes charroys
un ſeul regard maintz victorieux Roys,
utz Empereurs, Princeſſes magnifiques,
ides & laidz, viſages deïfiques,
lles & filz en la fleur de jeuneſſe,
les plus forts ſubjectz à ſa hauteſſe.

Brief, il congnut, que toute nation
Ployoit ſous luy, comme au vent le ſion.
Et qui plus eſt, les plus ſouverains Dieux
Veid tresbucher ſouz ſes dards furieux.
Mais ainſi eſt, que ce cruel enfant
Me voyant lors en aage triomphant,
Et m'esjoüir entre tous ſes ſouldars,
Sans point ſentir la force de ſes dards,
Voyant auſſi, qu'en mes œuvres, & dicts,
J'allois blaſmant d'Amours tous les edicts
Delibera d'un aſſault amoureux
Rendre mon cœur (pour une) langoureux
Pas n'y faillit : Car par trop ardente ire
Hors de ſa trouſſe une ſagette tire
De bois mortel, empenné de vengeance,
Portant un fer forgé par deſplaiſance
Au feu ardent de rigoureux refus :
Laquelle lors (pour me rendre confus);
Il deſcocha ſur mon cueur rudement.
Qui lors congneuſt mon extreme torment,
Bien eſt le cueur remply d'inimitié,
Si ma douleur ne l'euſt meu à pitié :
Car d'aucun bien je ne fu ſecouru
De celle là pour qui j'eſtoy feru :
Mais tout ainſi que le doux vent Zephyre
Ne pourroit pas fendre Marbre, ou Porphyre;
Semblablement mes ſouſpirs, & mes cris,
Mon doux parler, & mes humbles eſcrits
N'eurent pouvoir d'amollir le ſien cueur,
Qui contre moy lors demoura vainqueur.
Dont congnoiſſant ma cruelle maiſtreſſe
Eſtre trop forte & eſtre fortereſſe
Pour Chevalier ſi foible, que j'eſtoye :

oyant aufsi, que l'amour, ou jettoye
e mien regard, portoit douleur mortelle,
eliberay si fort m'eslongner d'elle
ue sa beauté je mettrois en oubly :
ar qui d'Amours ne veult prendre le ply,
t a desir de fuīr le danger,
e son ardeur, pour tel mal estranger,
esoing luy est d'eslongner la personne,
qui son cueur enamouré se donne.
Si fey des lors (pour plus estre certain
e l'oublier) un voyage lointain :
ar j'entreprin souz espoir de liesse,
'aller chercher une haulte Déesse,
ue Juppiter de ses divines places
idis transmit en ces regions basses,
our gouverner les esperits loyaux,
t resider es dommaines Royaux.
C'est ferme amour, la Dame pure, & munde,
ui long temps a ne fut veuë en ce monde :
a grand' bonté me feit aller grand erre
our la chercher en haulte Mer et Terre,
insi que fait un Chevalier errant :
t tant allay celle Dame querant,
ue peu de temps apres ma departie,
ay circuy du monde grand' partie,
ù je trouvay gens de divers regard,
qui je dy : Seigneurs, si Dieu vous gard,
n ceste terre avez vous point congnu
ne, pour qui je suis icy venu ?
a fleur des fleurs, la chaste colombelle,
ille de paix, du monde la plus belle,
ui ferme Amour s'appelle : Helas, seigneurs,
i la sçavez, soyez m'en enseigneurs.

Lors l'un ſe taiſt, qui me fantaſia :
L'autre me dit, mille ans ou plus y a,
Que d'amour ferme en ce lieu ne ſouvint :
L'autre me dit, jamais icy ne vint.
Dont tout ſubdain me prins à deſpiter :
Car je penſois que le hault Juppiter,
L'euſt de la terre en ſon throſne ravie.
Ce neantmoins ma penſée aſſouvie
De ce ne fut : tousjours me preparay
De pourſuivir : & ſi deliberay,
Pour recontrer celle dame pudique,
De m'en aller au temple Cupidique
En m'esbatant : car j'eu en eſperance,
Que là dedans faiſoit ſa demourance.
Ainſi je pars, pour aller me prepare
Par un matin, lors qu'Aurora ſepare
D'avec le jour la tenebreuſe nuict,
Qui aux devotz Pelerins tousjours nuit.
Le droit chemin aſſez bien je trouvoye :
Car çà & là, pour adreſſer la voye
Du lieu devot, les Paſſans Pelerins
Alloient ſemant roſes, & romarins,
Faiſant de fleurs mainte belle montjoye,
Qui me donna aucun eſpoir de joye.
Et d'autre part, rencontray ſur les rangs
Du grand chemin, maintz Pelerins errans,
En ſouſpirant, diſans leur advanture
Touchant le fruict d'amouroufe paſture :
Ce qui garda de tant me ſoucier :
Car de leur gré vindrent m'aſſocier
Juſques à tant que d'entrer je fu preſt
Dedans ce Temple, ou le Dieu d'Amour eſt,
Feinct à pluſieurs, et aux autres loyal.

Or eſt ainſi, que ſon Temple Royal
Suſcita lors mès ennuyez eſpritz :
Car environ de ce divin pourpris
Y ſouſpiroit le doux vent Zephyrus,
Et y chantoit le gaillard Tityrus :
Le grand Dieu Pan, avec ſes Paſtoureaux,
Gardant Brebis, Bœufz, Vaches, & Taureaux,
Faiſoit ſonner Chalumeaux, Cornemuſes,
Et Flageoletz, pour eſveiller les Muſes,
Nymphes des Bois, & Déeſſes hautaines,
Suyvans, Jardins, Bois, Fleuves & Fontaines,
Les Oyſeletz par grand joye, & deduit,
De leurs goſiers reſpondent à tel bruit.
Tous arbres ſont en ce lieu verdoyans :
Petis ruiſſeaux y furent ondoyans,
Tousjours faiſans, au tour des Prez herbus
Un doux murmure : & quand le cler Phebus
Avoit droit là ſes beaux rayons eſpars,
Telle ſplendeur rendoit de toutes pars
Ce lieu divin, qu'aux humains bien ſembloit,
Que Terre au Ciel de beauté reſſembloit :
Si que le cueur me dit par previdence,
Celuy manoir eſtre la reſidence
De ferme Amour, que je queroye alors.
Parquoy voyant de ce lieu le dehors
Eſtre ſi beau, Eſpoir m'admonneſta
De pourſuivir, & mon corps tranſporta
(Pour rencontrer ce que mon cueur pourſuit)
Pres de ce lieu, baſti comme il s'enſuit.
Ce Temple eſtoit, un clos fleury verger,
Paſſant en tout le val delicieux
Auquel jadis Paris, jeune berger,
Pria d'amours Pegaſis aux beaux yeux :

Car bien fembloit que du plus haut des Cieux
Juppiter fuft venu au mortel eftre,
Pour le conftruire & le faire tel eftre,
Tant reluifoit en exquife beauté :
Brief, on l'euft pris pour Paradis terreftre,
S'Eve, & Adam dedans euffent efté.
Pour fes armes, Amour cuifant
Porte de gueules à deux traits :
Dont l'un ferré d'or trefluifant
Caufe les amoureux attraitz :
L'autre, dangereux plus que tres,
Porte un fer de plomb mal couché,
Par la pointe tout rebouché,
Et rend l'amour des cueurs efteinte :
De l'un fut Apollo touché :
De l'autre Daphné fut atteinte.
Si toft que j'eu l'efcuffon limité,
Levay les yeux & proprement je veis
Du grand portail fur la fublimité
Le corps tout nud, & le gracieux vis
De Cupido : lequel pour fon devis
Au poing tenoit un arc riche tendu.
Le pied marché, & le bras eftendu,
Preft de lafcher une fleche aguifée
Sur le premier, fuft fol, ou entendu,
Droit fur le cueur, & fans prendre vifée
La beauté partant du dehors
De celle maifon amoureufe,
D'entrer dedans m'incita lors,
Pour voir chofe plus fomptueufe :
Si veins de penfée joyeufe
Vers Bel acueil le bien apris,
Qui de fa main dextre m'a pris,

Et par un fort eſtroit ſentier
Me feit entrer au beau pourpris
Dont il eſtoit premier portier.
Le premier huis de toutes fleurs vermeilles
Eſtoit conſtruict, & de boutons yſſans,
Signifiant que joyes nompareilles
Sont à jamais en ce lieu fleuriſſans :
Celuy chemin tindrent pluſieurs paſſans.
Car Bel acueil en gardoit la barriere :
Mais Faux danger gardoit ſur le derriere
Un portail fait d'eſpines, & chardons,
Et dechaſſoit les Pelerins arriere,
Quand ilz venoient pour gaingner les pardons.
Bel acueil ayant robe verte
Portier du Jardin precieux,
Jour & nuict laiſſe porte ouverte
Aux vrays Amans & gracieux :
Et d'un vouloir ſolacieux
Les retire ſous ſa baniere,
En chaſtant (ſans grace planiere,
Ainſi comme il eſt de raiſon)
Tous ceux qui ſont de la maniere
Du faux & deſloyal Jaſon.
Le grand Autel eſt une haulte Roche,
De tell' vertu que ſi aucun Amant
La veult fuïr, de plus pres s'en approche,
Comme l'Acier de la pierre d'Aymant :
Le Ciel, ou Poiſle, eſt un Cedre embaſmant
Les cueurs humains, duquel la largeur grande
Couvre l'Autel : Et là (pour toute offrande)
Corps, cueur, & biens, à Venus fault livrer :
Le corps la ſert : le cueur grace demande,
Et les biens font grace au cueur delivrer.

De Cupido le Diademe
Eſt de roſes un chapelet,
Que Venus cueillit elle meſme
Dedans ſon jardin verdelet :
Et ſur le printemps nouvelet
Le tranſmit à ſon cher enfant,
Qui de bon cueur le va coiffant :
Puis donna, pour ces roſes belles,
A ſa mere un Char triomphant,
Conduit par douze Colombelles.
Devant l'Autel, deux Cypres ſinguliers
Je vey fleurir ſous odeur embaſmée :
Et me dit-on, que c'eſtoient les pilliers
Du grand Autel de haulte renommée.
Lors mille Oiſeaux d'une longue ramée,
Vindrent voler ſur ces vertes courtines,
Preſtz de chanter chanſonnettes divines.
Si demanday pourquoy là ſont venus :
Mais on me dit, Amy, ce ſont matines,
Qu'ilz viennent dire en l'honneur de Venus.
Devant l'image Cupido
Bruſloit le Brandon de deſtreſſe,
Dont fut enflammée Dido,
Biblis, & Heleine de Grece.
Jan de Meun plein de grand ſageſſe,
L'appelle, en termes ſavoureux,
Brandon de Venus rigoureux,
Qui ſon ardeur jamais n'attrempe :
Toutesfois au Temple amoureux
Pour lors il ſervoit d'une Lampe.
Sainctes & Saincts, qu'on y va reclamer,
C'eſt beau parler, Bien celer, Bon rapport,
Grace, Marcy, Bien ſervir, Bien aymer,

Qui les Amans font venir à bon port :
D'autres auſſi, ou (pour avoir ſupport
Touchant le faict d'amoureuſes conqueſtes)
Tous Pelerins doivent faire requeſtes,
Offrendes, vœuz, prieres, & clamours :
Car ſans ceux là, l'on ne prend point les beſtes,
Qu'on va chaſſant en la foreſt d'Amours.
  Chandelles flambans, ou eſteintes,
Que tous Amoureux Pelerins
Portent devant telz Saincts et Sainctes,
Ce ſont bouquets de Romarins.
  Les Chantres, Linotz, & Serins,
Et Roſſignols au gay courage,
Qui ſur buiſſons de verd bocage,
Ou branches, en lieu de pulpitres,
Chantent le joly chant ramage,
Pour Verſetz, Reſpons, & Epiſtres.
  Les Vitres ſont de clair & fin Cryſtal,
Ou peintes ſont les geſtes authentiques
De ceux qui ont jadis de cueur loyal
Bien obſervé d'Amours les loix antiques.
  En apres ont les treſainctes Reliques,
Carcans, Anneauz, aux ſecretz Tabernacles :
Eſcuz, ducatz, dedans les cloz obſtacles,
Grands Chaines d'or, dont maint beau corps est ceinct,
Qui en Amours font trop plus de miracles,
Que Beau parler, ce tres-glorieux Sainct.
  Les Voultes furent à merveilles
Ouvrées ſouverainement :
Car Priapus les feit de treilles,
De fueilles de Vigne & Serment :
Là dependent tant ſeulement
Bourgeons et Raiſins, à plaiſance :

Et pour en planter abondance,
Bien fouvent y entre Bacchus,
A qui Amour donne puiffance,
De mettre guerre entre bas culs.
Les Cloches font Tabourins, & Doucines,
Harpes, & Luz, inftrumens gracieux,
Haultbois, Flageolz, Trompettes, & Buccines,
Rendans un fon fi treffolacieux.
Qui n'eft Souldat, tant foit audacieux,
Qui ne quittaft Lances & Braquemars,
Et ne fallift hors du Temple de Mars,
Pour eftre Moyne au Temple d'Amourettes,
Quand il orroit fonner de toutes pars
Le Carrillon des Cloches tant doucettes.
Les Dames donnent aux malades
Qui font recommandez au Profnes,
Ris, baifers, regards, & œillades :
Car ce font d'Amours les aulmofnes.
Les Prefcheurs font vieilles Matrones,
Qui aux jeunes donnent courage
D'employer la fleur de leur aage
A fervir Amour le grand Roy,
Tant que fouvent par beau langage
Le convertiffent à leur Loy.
Les Fons du Temple, eftoit une fontaine,
Ou decouroit un ruiffeau argentin :
Là fe baignoit mainte Dame hautaine
Le corps tout nud, monftrant un dur tetin :
Lors on euft veu marcher fur le patin
Povres Amans à la tefte enfumée,
L'un apportoit à fa tresbien aymée,
Efponge, peigne, & chacun appareil,
L'autre à fa Dame eftendoit la ramée,

Pour la garder de l'ardeur du Soleil.
Le Cimetiere eſt un verd Bois,
Et les murs, Hayes, & Buiſſons :
Arbres plantez, ce ſont les Croix :
De profondis, gayes chanſons.
Les Amans ſurprins de friſſons
D'amours, & attrapez és lacs,
Devant quelque huys, triſtes & las,
Pres la tombe d'un treſpaſſé,
Chantent ſouvent le grand helas,
Pour requieſcant in pace.
Ovidius, maiſtre Alain Charretier,
Petrarque auſſi, le Romant de la Roſe,
Sont les Meſſelz, Breviaire, et Pſautier,
Qu'en ce ſainct Temple on lit, en rime & proſe,
Et les leçons, que chanter on y oſe,
Ce ſont Rondeaux, Ballades, Virelaiz
Motz à plaiſir, rimes, & trioletz,
Leſquelz Venus apprend à retenir,
A un grand tas d'Amoureux nouveletz
Pour mieux ſavoir Dames entretenir.
Autres manieres de Chanſons,
Leans on chante à voix contraintes,
Ayans caſſes, & meſchans ſons,
Car ce ſont cris, pleurs, & complaintes.
Les petites chapelles ſainctes,
Sont chambrettes, & cabinetz
Ramées, bois, & jardinetz,
Ou l'on ſe perd, quand le verd dure :
Leurs huys ſont faits de buiſſonnetz,
Et le pavé tout de verdure.
Le benoiſtier fut faict en un grand plain,
D'un lac fort loing d'herbes, plantes, & fleurs :

Pour eau beniste, estoit de larmes plein,
Dont fut nommé le piteux lac de pleurs :
Car les amans dessous tristes couleurs
Y sont en vain mainte larme espandans.
Les fruictz d'Amours là ne furent pendans,
Tout y sechoit tout au long de l'année :
Mais bien est vray, qu'il y avoit dedans,
Pour asperges une rose fennée.

Marguerites, lys, & œilletz,
Passeveloux, roses flairantes,
Romarins, boutons vermeilletz,
Lavandes odoriferantes :
Toutes autres fleurs apparantes
Jettans odeur tresadoucie,
Qui jamais un cueur ne soucie,
C'estoit de ce Temple l'encens.
Mais il y eut de la soucie :
Voila qui me trouble le sens.

Et si aucun (pour le monde laisser)
Veult là dedans se rendre Moyne, ou Prestre,
Tout autre estat luy convient delaisser :
Puis va devant Genius l'Archiprestre,
Et devant tous en levant la main dextre.
D'estre loyal fait grand veuz et serments
Sur les autelz couverts de parements,
Qui sont beaux litz à la mode ordinaire :
Là où se font d'Amours les sacrements
De jour, & nuict sans aucun luminaire.

Depuis qu'un homme est là rendu,
Soit sage, ou sot, ou peu idoine,
Sans estre ne raiz, ne tondu,
Incontinent on le fait Moyne.
Mais quoy? il n'a pas grand essoine

A comprendre les facrifices :
Car d'Amourettes les fervices
Sont faicts en termes fi trefclers,
Que les apprentis & novices
En favent plus que les grans clercs.
De requiem les meffes, font aubades :
Cierges, Rameaus, & Sieges, la verdure,
Ou les Amans font Rondeaux, & Ballades :
L'un y eft gay, l'autre mal y endure :
L'une maudit par angoiffe trefdure
Le jour auquel elle fe maria,

L'autre fe plaint, que jaloux mary a :
Et les fainčts motz, que l'on dit pour les ames,
Comme Pater ; ou Ave Maria :
C'eft le babil, & le caquet des Dames.
Proceffions, ce font morifques
Que font amoureux Champions,
Les hayes d'Allemaigne frifques,
Paffepiedz, branfles, tourdions.
Là par grans confolations
Un avec une devifoit,
Ou pour Evangiles lifoit
L'art d'aymer faict d'art Poëtique :
Et l'autre fa Dame baifoit
En lieu d'une faincte relique.
En tous endroits je vifite & contemple
Prefque eftant de merveille efgaré :
Car en mes ans ne penfe point voir temple
Tant cler, tant net, ne tant bien preparé :
De chacun cas fut à peu pres paré :
Mais toutesfois y eut faulte d'un point,
Car fus l'autel de paix n'y avoit point :

Raiſon pour quoy? tousjours Venus la belle,
Et Cupido de ſa darde, qui poinct,
A tous humains fait la guerre mortelle.
  Joye y eſt, & Dueil remply d'ire :
Pour un repos, de travaux dix :
Et brief, je ne ſaurois bien dire,
Si c'eſt Enfer, ou Paradis.
Mais, par comparaiſon, je dis,
Que celuy Temple eſt une Roſe,
D'eſpines & ronces encloſe :
Petis plaiſirs, longues clamours.
Or taſchons à trouver la choſe,
Que je cherche au Temple d'Amours.
  Dedans la nef du triomphant dommaine
Songeant, reſvant, longuement me pourmeine,
Voyant Refuz, qui par dures alarmes
Va incitant l'œil des Amans à larmes :
Oyant par tout des cloches les doux ſons,
Chanter verſets d'amoureuſes leçons :
Voyant chaſſer de Cupido les ſerfz,
L'un à Connilz, l'autre à Lievres, & Cerfs :
Laſcher Faucons, Levriers courir au bois,
Corner, ſouffler en Trompes et Haultbois :
On crie, on prend : l'un chaſſe, & l'autre happe :
L'un a ja pris : la beſte luy eſchappe,
Il court apres : l'autre rien n'y pourchaſſe :
On ne veid onc un tel deduit de chaſſe,
Comme ceſtuy. Or tien-je tout pour veu,
Fors celle-là, dont veux estre pourveu,
Qui plongé m'ha au gouffre de deſtreſſe :
C'eſt de mon cueur la treſchere maiſtreſſe,
De peu de gens au monde renommée,
Qui ferme Amour eſt en terre nommée.

Long temps y a que la cherche & pourſuis,
Et (qui pis eſt) en la terre, ou je ſuis
Je ne voy rien, qui me donne aſſeurance,
Que ſon gent corps y faſſe demeurance :
Et croy, qu'en vain je la vois reclamant,
Car là dedans je voy un fol Amant,
Qui va choiſir une Dame aſſez pleine
De grand'beauté. Mais tant y a qu'à peine
Euz contemplé ſon maintien gracieux,
Que Cupido, l'enfant audacieux,
Tendit ſon arc, encocha ſa ſagette,
Les yeux bandez deſſus ſon cueur la jette
Si rudement, voire de façon telle,
Q'il y crea une playe mortelle.
Et lors Amour le jucha ſur ſa perche :
Je ne dy pas celle que tant je cherche,
Mais une Amour Venerique, et ardente,
Le bon renom des humains retardante,
Et dont par tout le mal eſtimé fruict
Plus que de l'autre en ceſtuy Monde bruit.
Un' autre Amour fut de moy apperceuë,
Et croy, que fut au temps jadis conceuë
Par Boreas courant, & variable.
Car onques choſe on ne veid ſi muable,
Ne tant legere en courts, & autres parts :
Le ſien pouvoir par la terre eſt eſpars,
Chacun la veult, l'entretient, & ſouhaitte :
A la ſuivir tout homme ſe dehaitte.
Que diray plus? Certes un tel aymer,
C'eſt Dedalus, voletant ſur la mer :
Mais tant a bruit, qu'elle va terniſſant
De fermeté le nom reſplendiſſant.
Par tell' façon au milieu de ma voye

Aſſez & trop ces deux amours trouvoye :
Mais l'une fut lubricque, & eſtrangere
Trop à mon vueil : & l'autre ſi legere,
Qu'au grand beſoing on la trouve ennemie.
Lors bien penſay, que ma loyalle amie
Ne cheminoit jamais par les ſentiers,
Là ou ces deux cheminoient volontiers :
Parquoy conclu, en autre part tirer,
Et de la nef ſoudain me retirer,
Pour rencontrer la Dame tant illuſtre,
Celle de qui jadis le treſcher luſtre
Souloit chaſſer toute obſcure ſouffrance,
Faiſant regner Paix divine ſous France :
Celle pour vray (ſans le blaſme d'aucun)
Qui de deux cueurs maintes fois ne fait qu'un :
Celle par qui, Chriſt (qui ſouffrit moleſte)
Laiſſa jadis le hault throſne celeſte,
Et habita ceſte baſſe vallée,
Pour retirer Nature maculée
De la priſon infernale, & obſcure.
A pourſuivir ſouz eſpoir je prin cure
Juſques au chœur du Temple me tranſporte :
Mon œil s'eſpart au travers de la porte
Faicte de Fleurs, & d'arbriſſeaux tous verds :
Mais à grand peine eu-je veu à travers,
Que hors de moy cheurent plaintes, & pleurs,
Comme en yver ſeiches fueilles, & fleurs.
Triſteſſe, & dueil de moy furent abſens,
Mon cueur garny de lieſſe je ſens,
Car en ce lieu un grand Prince je veis,
Et une Dame excellente de vis :
Leſquels portans eſcuz de fleurs Royales,
Qu'on nomme Lys, & d'Hermines ducales,

Vivoient en paix deſſouz celle ramée,
Et au milieu ferme Amour d'eux aymée,
D'habits ornée à ſi grand avantage,
Qu'onques Dido la Royne de Carthage,
Lors qu'Æneas receut dedans ſon port,
N'eut tel' richeſſe, honneur, maintien, & port,
Combien que lors ferme Amour avec elle
De vrais ſubjects euſt petite ſequelle.
Lors bel acueil m'ha le buiſſon ouvert
Du chœur du Temple, eſtant un pré tout verd :
Si merciay Cupido par merites,
Et ſaluay Venus, & ſes Charites :
Puis ferme Amour, apres le mien ſalut,
Tel me trouva, que de ſon gré voulut
Me retirer deſſous ſes eſtandars :
Dont je me tins de tous povres ſouldars
Le plus heureux, puis luy comptay, comment
Pour ſon Amour, continuellement
J'ay circuy mainte contrée eſtrange :
Et que ſouvent je l'ay penſée eſtre Ange,
Ou reſider en la court Celeſtine,
Dont elle print treſſacrée origine.
Puis l'adverty, comme en la nef du Temple
De Cupido (combien qu'elle ſoit ample)
N'ay ſeu trouver ſa treſnoble facture :
Mais qu'à la fin ſuis venu d'adventure
Dedans le chœur, ou eſt ſa manſion.
Parquoy conclu en mon invention,
Que ferme Amour eſt au cueur eſprouvée
D'ire le puis, car je l'y ai trouvée.

# DIALOGUE

## DE DEUX AMOUREUX

*Le premier commence en chantant.*

Mon cueur eſt tout endormy,
Reſveille moy belle,
Mon cueur eſt tout endormy,
Reſveille le my.

LE SECOND

He, compaignon.

PREMIER

He mon amy :
Comment te va ?

SECOND

Par le corps bieu (beau ſire)
Je ne te le daignerois dire
Sans t'accoller. Ca ceſte eſchine :
De l'autre bras, que je t'eſchine
De fine force d'accollades.

PREMIER

Et puis ?

SECOND

Et puis ?

PREMIER

Rondeaux, ballades,
Chanſons, dizains, propos menus,
Compte moy, qu'ilz ſont devenus :
Se fait il plus rien de nouveau ?

SECOND

Si fait : mais j'en ay le cerveau
Si rompu, & ſi alteré,
Qu'en effect j'ay deliberé
De ne m'y rompre plus la teſte.

PREMIER

Pourquoy cela ?

SECOND

Que tu es beſte !
Ne ſais-tu pas bien, qu'il y a
Plus d'un an, qu'amour me lia
Dedans les priſons de m'amie ?

PREMIER

Eſt-ce encor de Barthelemie
La blondette ?

SECOND

Et de qui donc ?
Ne ſais-tu pas, que je n'eu onc
D'elle plaiſir, ny un ſeul bien ?

PREMIER

Nenny vrayement, je n'en ſay rien :
Mais ſi tu m'en euſſes parlé,
Ton affaire en fuſt mieux allé.
Croy moy, que de tenir les choſes
D'amours ſi couvertes, & cloſes,
Il n'en vient que peine, & régret.
Vray eſt, qu'il fault eſtre ſecret :
Et ſeroit l'homme bien coquart,
Qui voudroit appeller un quart :
Mais en effect il fault un tiers.

Demande à tous ces vieux routiers,
Qui ont efté vrays Amoureux,

SECOND

Si eſt un tiers bien dangereux :
S'il n'eſt Amy, Dieu ſait combien.

PREMIER

He mon amy, choiſi le bien :
Et quand tu l'auras bien choiſi,
Si ton cueur ſe trouve ſaiſi
De quelque ennuyeuſe triſteſſe,
Ou bien d'une grande lieſſe,
A l'amy te deſchargeras,
Sais-tu comment t'allegeras ?
Tout ainſi, par le ſang ſaint George,
Comme ſi tu rendois ta gorge
Le jour d'un Careſme prenant.

SECOND

Il vault donc mieux deſmaintenant,
Que je t'en compte tout du long :
N'eſt ce pas bien dict ?

PREMIER

Or là donc.
Mais pour ce, que je ſuis des vieux,
En cas d'Amours, il vauldra mieux,
Que les demandes je te face,
Combien, de qui, en quelle place,
Des refuz, des parolles franches,
Des circonſtances, & des branches,
Et des rameaux : car je les ay tous
Aprins de mes compaignons doux,
Allant avec eux à la meſſe.

Or vien ça, compte moy, quand eſt ce,
Que premierement tu l'aymois ?

SECOND

Il y a plus de ſeize mois,
Voire vingt, ſans avoir jouy.

PREMIER

L'aymes tu encores ?

SECOND

Ouy.

PREMIER

Tu es un fol. Or de par Dieu,
Comment dois je dire ? en quel lieu
Fut premier ta pensée eſpriſe
De ſon amour ?

SECOND

En une Egliſe
Là commençay mes paſſions.

PREMIER

Voila de mes devotions !
Et quel jour fut ce ?

SECOND

Par ſainct Jaques
Ce fut le propre jour de Paſques :
(A bon jour bonne œuvre)

PREMIER

Et comment ?
Tu venois lors tout freſchement
De confeſſe, et de recevoir.

SECOND

Il eſt vrai mais tu dois ſavoir,
Que tousjours à ces grans journées

Les femmes ſont mieux attournées,
Qu'aux autres jours : & cela tente.
O mon Dieu, qu'elle eſtoit contente
De ſa perſonne, ce jour là !
Aveques la grace qu'elle a
Elle vous avoit un corſet
D'un fin bleu, laſſé d'un laſſet
Jaune, qu'elle avoit faict expres.
Elle vous avoit puis apres,
Mancherons d'eſcarlate verte,
Robbe de pers large, & ouverte,
(J'enten à l'endroit des tetins)
Chauſſes noires, petis patins,
Linge blanc, ceinture houppée,
Le chapperon faict en poupée,
Les cheveux en paſſefillon,
Et l'œil gay en eſmerillon,
Soupple, & droite comme une gaule,
En effect ſaint François de Paule,
Et le plus ſaint Italien
Euſt eſté prins en ſon lien,
S'à la voir ſe fuſt amuſé.

PREMIER

Je te tien donc pour excuſé
Pour ce jour là : que fus tu ?

SECOND

Pris.

PREMIER

Quel viſage as tu d'elle ?

SECOND

Gris.

PREMIER

Ne te rid elle jamais ?

SECOND

Point.

PREMIER

Que veux tu eftre à elle ?

SECOND

Joinct.

PREMIER

Par mariage, ou autrement :
Lequel veux tu ?

SECOND

Par mon ferment
Tous deux sont bons, & fi ne fay :
Je l'aymerois mieulx à l'effay,
Avant qu'entrer en mariage,

PREMIER

Touche là, tu as bon courage,
Et fi n'es point trop degoufté :
Tu l'auras : & d'autre cofté
On m'a dit, qu'elle eft amiable,
Comme un Mouton.

SECOND

Elle eft le Diable.
C'eft par fa tefte que j'endure :
Elle eft par le corps bien plus dure,
Que n'est le pommeau d'une dague.

PREMIER

C'eft figne, qu'elle est bonne bague
Compagnon.

SECOND

Voicy un mocqueur :
J'enten dure parmy le cueur :
Car quand au corps n'y touche mie,
Des que je l'appelle mamie :
Voftre amie n'est pas fi noire,
Fait elle. Vous ne fauriez croire,
Comme elle eft prompte à me defdire
Du tout.

PREMIER

Ainfi.

SECOND

Laiffe moi dire :
Si toft que je la veux toucher,
Ou feulement m'en approcher,
C'eft peine, je n'ay nul credit :
Et fais tu bien qu'elle me dit ?
Un fafcheux, & vous, c'eft tout un :
Vous eftes le plus importun,
Que jamais je vy. En effect,
Je vouldrois eftre ja deffaict,
Et m'en croy.

PREMIER

Que tu es beliftre !
Et n'as tu pas ton franc arbitre,
Pour fortir d'ou tu es entré !

SECOND

Arbitre ? c'est bien arbitré :
Je le veux bien, mais je ne puis :
Bien un an l'ay laiffée, & puis
J'ay parlé aux Ægyptiennes,

Et aux forcieres anciennes,
D'y chercher jufqu'au dernier poinct
Le moyen de ne l'aymer point :
Mais je ne m'en puis defcoiffer.
Je penfe que c'eft un Enfer,
Dont jamais je ne fortirai.

PREMIER

Par mon ame je te diray :
Puis qu'il n'eft pas en ta puiffance
De la laiffer, fa jouyffance
Te feroit une grand' recepte.

SECOND

Sa jouyffance ? Je l'accepte :
Amenez la moy.

PREMIER

Non : attens.
Mais affin que ne perdons temps,
Conte moy cy par les menus
Les moyens que tu as tenus,
Pour parvenir à ton affaire.

SECOND

J'ay fait tout ce, qu'on fauroit faire.
J'ay foufpiré, j'ay fait des cris,
J'ay envoyé de beaux efcrits,
J'ay danfé, & ay fait gambades,
Je luy ay tant donné d'œillades,
Que mes yeux en font tout laffez.

PREMIER

Encores n'eft ce pas affez.

SECOND

J'ay chanté, le Diable m'emporte,
Des nuicts cent fois devant fa porte,

Dont n'en veux prendre qu'à tefmoins
Trois pots à piffer, pour le moins,
Que fur ma tefte on ha caffez.

PREMIER

Encores n'eft ce pas assez.

SECOND

Quand elle venoit au monftier,
Je l'attendois au benoiftier,
Pour luy donner de l'eau bénite :
Mais elle s'enfuyoit plus vifte.
Que Lievres, quand ilz font chaffez.

PREMIER

Encores n'eft ce pas affez.

SECOND

Je luy ay dit, qu'elle eftoit belle,
J'ay baifé la paix apres elle,
Je luy ay donné fruits nouveaux
Achetez en la place aux veaux,
Difant, que c'eftoit de mon creu,
Je ne fay, fi elle l'ha creu :
Et puis tant de bouquets, & rofes.
Bref, elle ha mis toutes ces chofes
Au rang des pechez effacez.

PREMIER

Encore n'eft ce pas affez.
Il falloit eftre diligent
De luy donner.

SECOND

Quoy ?

PREMIER

De l'argent.
Quelque chaine d'or bien pefante,

Quelque Efmeraude bien luifante,
Quelques Patenoftres de pris,
Tout foudain cela feroit pris,
Et en le prenant ell' s'oblige.

SECOND

Ell' n'en prendroit jamais, te dis je :
Car c'eft une femme d'honneur.

PREMIER

Mais tu es un mauvais donneur,
Je le voy tresbien.

SECOND

Non fuis point :
Mais croy qu'elle n'en prendroit point,
En y euft il plein trois barils.

PREMIER

Mon amy elle eft de Paris :
Ne t'y fie, car c'eft un lieu
Le plus gluant.

SECOND

Par le corps bieu,
Tu me contes de grans matieres.

PREMIER

Quand les petites vilotieres
Trouvent quelque hardi Amant,
Qui vueille mettre un Diamant
Devant leurs yeux rians, & vers,
Coac, elles tombent à l'envers.
Tu ris, maudit foit il, qui erre :
C'eft la grand' vertu de la pierre
Qui esblouit ainfi les yeux.

Telz dons, telz presens servent mieux,
Que beauté, savoir ne prieres :
Ilz endorment les chambrieres,
Ils ouvrent les portes fermées,
Comme s'elles estoient charmées,
Ilz font aveugles ceux qui voyent,
Et taire les Chiens, qui aboyent :
Ne me croy tu pas ?

SECOND

Si fais, si.
Mais de la tienne, Dieu mercy,
Compagnon tu ne m'en dis rien.

PREMIER

Et que veux tu ? ell' m'ayme bien,
Je n'ay que faire de m'en plaindre.

SECOND

Il est vray : mais si peult on feindre
Aucunes fois une amitié.
Qui n'est pas si grand' la moytié,
Comme on la demonstre par signes.

PREMIER

Ouy bien quant aux femmes fines :
Mais la mienne en si grand' jeunesse
Ne sauroit avoir grand' finesse :
Ce n'est qu'un enfant.

SECOND

De quel aage ?

PREMIER

De quatorze ans.

SECOND

Ho, voila rage :
Elle commence de bonne heure.

PREMIER

Tant mieux : elle en ſera plus ſeure,
Car avec le temps on sa'ffine.

SECOND

Ouy, elle en ſera plus fine.
N'eſt ce pas cela ?

PREMIER

Que d'eſmoy !
Entens, que ſon amour en moy
Croiſtra tousjours avec les ans.

SECOND

Ne faiſons pas tant des plaiſans :
Par tout il y ha decevance.
De quoy la congnois tu ?

PREMIER

D'enfance.
D'enfance tout premierement,
La voyois ordinairement :
Car nous eſtions prochains voiſins.
L'Eſté luy donnois des raiſins.
Des pommes, des prunes, des poires,
Des pois verds, des ceriſes noires,
Du pain benit, du pain d'eſpice,
Des eſchaudez, de la regliſſe,
De bon ſucre, & de la dragée.
Et quand elle fut plus aagée,
Je luy donnois des beaux bouquets :
Un tas de petis affiquets,
Qui n'eſtoient pas de grand'valeur :
Quelque ceinture de couleur,
Au temps que le Landit venoit.

Encor de moy rien ne prenoit,
Que devant ſa Mere, ou ſon Pere,
Diſant, que c'eſtoit vitupere
De prendre rien ſans congé d'eux :
D'huy à un bon an, ou à deux,
Luy donneray & corps, & biens
Pour les meſler avec les ſiens,
Et à ſon gré en diſpoſer.

SECOND

Tu l'aymes donc pour l'eſpouſer ?

PREMIER

Ouy, car je ſay ſeurement,
Que ceux, qui ayment autrement,
Sont voluntiers tous marmiteux :
L'un eſt faché, l'autre eſt piteux :
L'un brule & ard, l'autre eſt tranſi :
Qu'ay je que faire d'eſtre ainſi ?
Ainſi comme j'ayme mamie,
Cinq, ſix, ſept heures, & demie
L'entretiendray, voire dix ans :
Sans avoir peur des meſdiſans,
Et ſans danger de ma perſonne.

SECOND

Corps bien ta raiſon eſt tresbonne :
Car d'une bonne intention
Ne vient doubte, ne paſſion :
Mais compagnon je te demande,
Quelle eſt la matiere plus grande,
Qu'elle t'ha offerte desja ?

PREMIER

Ma foy je ne mentiray ja,
Je n'oſe toucher ſon teton :

Mais je la prens par le menton,
Et tout premierement la baiſe.

SECOND

Ventre ſainct Gris, que tu es aiſe
Compagnon d'amours !

PREMIER

Par ce corps,
Quand il faut, que j'aille dehors,
Si toſt qu'elle en eſt advertie,
Et que c'eſt loing, ma departie
La fait plurer comme un oignon.

SECOND

Je puiſſe mourir compagnon,
Je croy, que tu es plus heureux
Cent fois que tu n'es amoureux.
O le grand aiſe, en quoy tu vis !
Mais pourquoy eſt ce à ton advis.
Que la mienne m'eſt ſi eſtrange,
Et qu'elle priſe moins, que fange,
Ma peine, & moy, & mon pourchas ?

PREMIER

C'est ſigne que tu ne couchas
Encores jamais avec elle.

SECOND

Corps bieu tu me la bailles belle :
J'en devinerois bien autant.
Or ſi pourſuivray-je pourtant
La chaſte, que j'ay entreprinſe :
Car tant plus on tarde à la prinſe,
Tant plus doux en eſt le repos.

PREMIER

Une chanſon avec propos
N'auroit point trop mauvaiſe grace :
Diſons la.

SECOND

La dirons nous graſſe
De meſme le jour ?

PREMIER

Rien quelconques :
Honneur par tout.
Commençons donques.

SECOND

Languir me fais ? Content deſir ?

PREMIER

A telles ne prens point plaiſir,
Elles ſentent trop leurs clamours.

SECOND

Diſons donques, Puis qu'en amours :
Tu la dis aſſez volontiers.

PREMIER

Il eſt vray, mais il fault un tiers,
Car elle eſt composée à trois.

UN QUIDAM

Meſſieurs, s'il vous plaiſt, que j'y ſois,
Je ſerviray d'enfant de chœur :
Car je la ſay toute par cueur,
Il ne s'en fault pas une note.

SECOND

Bien venu par ſainte Penote,
Sois mignon le bien arrivé.

Luy ſiet-il bien d'eſtre privé !
Chantez vous clair ?

QUIDAM

Comme layton :
Baillez moy ſeulement le ton,
Et vous verrez, ſi je l'entens.
Puis qu'en amours, ha ſi beau paſſetemps.

# EGLOGUE AU ROY

*Sous les noms de Pan, & Robin.*

Un Paſtoreau, qui Robin s'appelloit,
Tout à par ſoy n'ha gueres s'en alloit
Parmy fauſteaux (arbres qui font ombrage)
Et là tout ſeul faiſoit de grand courage
Haut retentir les boys, & l'ayr serain,
Chantant ainſi : ô Pan Dieu ſouverain,
Qui de garder ne fus onc pareſſeux
Parcs, & Brebis, & les maiſtres d'iceux,
Et remets ſus tous gentils Paſtoreaux,
Quand il n'ont Prez, ne loges, ne Toreaux,
Je te ſupply (ſi onc en ces bas eſtres
Daignas ouyr chanſonnettes champeſtres)
Eſcoute un peu, de ton verd cabinet,
Le chant rural du petit Robinet.
Sur le printemps de ma jeuneſſe folle,
Je reſſemblois l'Arondelle, qui volle.
Puis ça, puis là : l'aage me conduiſoit
Sans peur, ne ſoing, où le cueur me diſoit.

En la foreſt (ſans la crainte des Loups)
Je m'en allois ſouvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyſeaux ramages,
Tous differens de chants, & de plumages :
Ou me ſolois (pour les prendre) entremettre
A faire brics, ou cages pour les mettre
Ou tranſnouoys les rivieres profondes,
Ou renforçois ſur le genoil les ſondes,
Puis d'en tirer droit, & loing, j'apprenois
Pour chaſſer Loups, & abbatre des noix.
O quantes fois aux arbres grimpé j'ay,
Pour deſnicher ou la Pie, ou le Geay,
Ou pour jetter des fruits ja meurs, & beaux
A mes compaings, qui tendoyent leurs chapeaux
Aucunes fois aux montagnes alloye,
Aucunes fois aux foſſes devalloye,
Pour trouver là les giſtes des Fouines :
Des Heriſſons, ou des blanches Hermines :
Ou pas à pas le loing des buiſſonnets
Allois cherchant les nids des Chardonnets,
Ou des Serins, des Pinſons, ou Lynottes.
Desja pourtant je faiſois quelques nottes
De chant ruſtique, & deſſous les Ormeaux
Quaſi enfant ſonnois des chalumeaux.
Si ne ſaurois bien dire, ne penſer,
Qui m'enſeigna ſi toſt d'y commencer :
Ou la nature aux Muſes inclinée,
Ou ma fortune, en cela deſtinée
A te ſervir : ſi ce ne fut l'un d'eux,
Je ſuis certain, que ce furent tous deux.
Ce que voyant le beau Janot mon pere,
Voulut gager à Jaquet ſon compere,
Contre un veau gras, deux Aignelets beſſons,

Que quelque jour je ferois des chanſons
A ta louange (ô Pan Dieu treſſacré)
Voire chanſons qui te viendroient à gré,
Et me ſouvient que bien ſouvent aux feſtes
En regardant de loing paiſtre nos beſtes,
Il me ſouloit une leçon donner,
Pour doucement la Muſette entonner :
Ou à ditter quelque chanſon ruralle
Pour la chanter en mode paſtouralle.
Auſſi le ſoir, que les troupeaux eſpars
Eſtoient ſerrez & remis en leurs parcs,
Le bon vieillard aprés moy travailloit,
Et à la lampe aſſez tard me veilloit,
Ainſi que font leurs Sanſonnets, ou Pies
Auprés du feu bergeres accroupies.
Bien eſt il vray, que ce, luy eſtoit peine.
Mais de plaiſir elle eſtoit ſi fort pleine,
Qu'en ce fayſant ſembloit au bon berger,
Qu'il arrouſoit en ſon petit verger
Quelque jeune Ente, ou que teter faiſoit
L'aigneau qui plus en ſon parc luy plaiſoit :
Et le labeur qu'apres moy il meit tant,
Certes c'eſtoit à fin qu'en l'imitant,
A l'advenir je chantaſſe le loz
De toy (ô Pan) qui augmentas ſon cloz,
Qui conſervas de ſes Prez la verdure,
Et qui gardas ſon troupeau de froidure.
Pan (diſoit-il) c'eſt le Dieu triomphant
Sur les Paſteurs, c'eſt celuy, mon enfant)
Qui le premier les Roseaux pertuiſa,
Et d'en former des flutes s'adviſa.
Il daigne bien luy meſme peine prendre
D'uſer de l'art, que je te veux apprendre.

Appren le donc : à fin que Monts, & Bois,
Rocs, & Eftangs, apprennent fouz ta voix
A rechanter le haut nom apres toy
De ce grand Dieu que tant je ramentoy :
Car c'eft celuy, par qui foifonnera
Ton champ, ta vigne, & qui te donnera
Plaifante loge entre facrez ruiffeaux
Encortinez de flairans arbriffeaux.
  Là d'un cofté auras la grand' cloture
De faulx efpaiz : ou pour prendre pafture
Mouches à miel la fleur fuccer iront,
Et d'un doux bruit fouvent t'endormiront :
Mefmes alors que ta flute champeftre
Par trop chanter laffe fentiras eftre.
  Puis toft apres fur le prochain bofquet :
T'efveillera la Pie en fon caquet :
T'efveillera auffi la Colombelle,
Pour rechanter encores de plus belle.
Ainfi foingneux de mon bien me parloit
Le bon Janot, & il ne m'en chaloit :
Car foucy lors n'avois en mon courage
D'aucun beftail, ne d'aucun pafturage.
  Quand printemps faut, & l'efté comparoift,
Adonques l'herbe en forme, & force, croift.
Auffi quand hors du printemps j'euz efté,
Et que mes jours vindrent en leur efté,
Me creut le fens, mais non pas le foucy :
Si employay l'efprit, le corps auffi
Aux chofes plus à tel aage fortables,
A charpenter loges de bois portables,
A les rouler de l'un en l'autre lieu,
A y femer la jonchée au mylieu,
A radouber treilles, buyffons & hayes,

A proprement entrelaſſer les clayes,
Pour les parquets des ovailles fermer,
Ou à tiſſir (pour fromages former)
Paniers d'oſier, et fiſcelles de jonc,
Dont je ſoulois, car je l'aymois adonc,
Faire preſent à Heleine la blonde.
  J'apprins les noms des quatre parts du monde,
J'apprins les noms des vents, qui de là ſortent,
Leurs qualitez, & quel temps ils apportent :
Dont les oyſeaux ſages devins des champs
M'advertiſſoyent par leurs volz, & leurs chants.
  J'apprins auſſi allant aux paſturages
A éviter les dangereux herbages,
Et à congnoiſtre & guerir pluſieurs maux,
Qui quelque fois gaſtoient les animaux
De noz paſtis : mais par ſur toutes choſes,
D'autant que plus plaiſent les blanches Roſes,
Que l'Aubeſpin, plus j'aymois à ſonner
De la Muſette, & la feis reſonner.
En tous les tons, & chants de Bucoliques,
En chants piteux, en chants melancholiques,
Si qu'à mes pleints un jour les Oreades,
Faunes, Sylvans, Satyres, & Dryades.
En m'eſcoutant jetterent larmes d'yeux :
Si feirent bien les plus ſouverains Dieux,
Si feit Margot bergere, qui tant vaut :
Mais d'un tel pleur esbahir ne ſe faut,
Car je fayſois chanter à ma Muſette
La mort, helas, la mort de Loïſette,
Qui maintenant au Ciel prend ſes esbats
A voir encor ſes troupeaux icy bas.
  Une autre fois, pour l'Amour de l'Amie,
A tous venans pendy la challemie,

Et ce jour là, à grand peine on ſavoit,
Lequel des deux gaigné le pris avoit,
Ou de Merlin, ou de moy : dont à l'heure
Thony s'en vint ſur le pré grand' alleure
Nous accorder, & orna deux Houlettes
D'une longueur, de force violettes :
Puis nous en feit preſent pour ſon plaiſir :
Mais à Merlin je baillay à choiſir.
Et penſes-tu, ô Pan Dieu debonnaire,
Que l'exercice, & labeur ordinaire,
Que pour ſonner le Flajolet je pris,
Fuſt ſeulement pour emporter le pris ?
Non : mais à ſin que ſi bien j'en apprinſſe,
Que toy qui es des Paſtoureaux le Prince,
Prinſſes plaiſir à mon chant eſcouter,
Comme à ouyr la marinne flotter
Contre la rive, ou des Roches hautaines
Ouyr tomber contre val les Fontaines.
Certainement c'eſtoit le plus grand ſoing,
Que j'euſſe allors, & en prens à teſmoing
Le blond Phebus, qui me void, & regarde,
Si l'eſpeſſeur de ce bois ne l'engarde :
Et qui m'a veu traverſer maint Rocher,
Et maint Torrent pour de toy approcher.
Or m'ont les Dieux celeſtes et terreſtres
Tant fait heureux meſmement les ſylveſtres,
Qu'en gré tu prins mes petis ſons ruſtiques,
Et exaulſas mes Hymnes, & Cantiques,
Me permettant les chanter en ton Temple,
Là où encor l'image je contemple
De ta hauteur, qui en l'une main porte
De dur Cormier Houlette riche, & forte :
Et l'autre tient Chalemel le fournie

De ſept tuyaux, faits ſelon l'harmonie
Des cieux, où ſont les ſept Dieux clers, & hauts,
Et denotant les ſept Arts liberaux,
Qui ſont eſcrits dedans ta teſte ſainte,
Toute de Pin bien couronnée, & ceinte,
  Ainſi, & donc, en l'eſté de mes jours
Plus me plaiſoit aux Champeſtres ſejours
Avoir fait choſe (ô Pan) qui t'aggreaſt,
Ou qui l'oreille un peu te recreaſt,
Qu'avoir autant de Moutons, que Tityre :
Et plus (cent fois) me plaiſoit d'ouyr dire,
Pan fait bon œil à Robin le berger,
Que voir chez nous trois cens Bœufs heberger :
Car foucy lors n'avois en mon courage,
D'aucun beſtail, ne d'aucun paſturage.
  Mais maintenant, que je ſuis en l'Autonne,
Ne ſay quel Soing inuſité m'eſtonne,
De tell' façon, que de chanter la veine
Devient en moy (non point laſſe, ne vaine)
Ains triſte, & lente, & certes bien ſouvent
Couche ſur l'herbe, à la freſcheur du vent,
Voy ma Muſette à un arbre pendue
Se plaindre à moy, qu'oiſive l'ai rendue :
Dont tout à coup mon deſir se reſveille,
Qui de chanter voulant faire merveille,
Trouve ce Soing devant ſes yeux planté,
Lequel le rend morne, & eſpouventé :
Car tant eſt Soing baſanné, laid, & paſle,
Qu'à ſon regard la Muſe paſtorale,
Voire la Muſe heroïque, & hardie
En un moment ſe trouve refroidie,
Et devant luy vont fuyant toutes deux,
Comme Brebis devant un Loup hydeux.

J'oy d'autre part le Pyvert jargonner,
Siffler l'Efcouffle, & le Buttor tonner,
Voy l'Eftorneau, le Heron, & l'Aronde
Eftrangement voller tout à la ronde,
M'advertiffans de la froyde venue
Du trifte hyver, qui la terre defnue.
D'autre cofté, j'oy la Bife arriver,
Qui en foufflant me prononce l'hyver :
Dont mes troupeaux cela craingnans, & pis,
Tous en un tas fe tiennent accroupis :
Et diroit-on, à les ouyr beller,
Qu'avecques moy te veulent appeller
A leur fecours, & qu'ilz ont congnoiffance,
Que tu les as nourris dés leur naiffance.
Je ne quiers pas (ô bonté fouveraine)
Deux mille arpents de paftis en Touraine,
Ne mille bœufs errants par les berbis
Des monts d'Auvergne, ou autant de brebis :
Il me fuffit, que mon troupeau preferves
Des Loups, des Ours, des Lyons, des Loucerves
Et moy du froid, car l'hyver, qui s'apprefte,
A commencé à neiger fur ma tefte.
Lors à chanter plus Soing ne me nuira,
Ains devant moy plus vifte s'enfuyra,
Que devant luy ne vont fuyant les Mufes,
Quand il verra, que de faveur tu m'ufes.
Lors ma Mufette à un chefne pendue,
Par moy fera promptement defcendue,
Et chanteray l'hyver à feureté
Plus haut & cler que ne feis onc l'efté.
Lors en fcience, en mufique, & en fon
Un de mes Vers vaudra une Chanfon,
Une Chanfon, une Eglogue ruftique,

Et une Eglogue, une œuvre Bucolique.
  Que diray plus? vienne ce qui pourra.
Pluſtoſt le Roſne encontremont courra,
Pluſtoſt feront hautes Foreſtz ſans branches,
Les Cygnes noirs, & les Corneilles blanches,
Que je t'oublie (ô Pan de grand renom)
Ne que je ceſſe à louer ton haut nom.
  Sus mes brebis, troupeau petit, & maigre
Autour de moy ſautez de cueur allaigre,
Car deſia Pan, de ſa verte maiſon,
M'ha fait ce bien d'ouyr mon oraiſon.

---

# L'ENFER

Comme douleurs de nouvel amaſſées
Font ſouvenir des lieſſes paſſées :
Ainſi plaiſir de nouvel amaſſé
Fait ſouvenir du mal, qui eſt paſſé.
  Je dy cecy, mes treſchers Freres, pource
Que l'amitié, la chere non rebourſe,
Les paſſetemps & conſolations,
Que je reçoy par viſitations
En la priſon claire, & nette de Chartres,
Me font recors des tenebreuſes chartres,
Du grand chagrin, & recueil ord, & laid,
Que je trouvay dedans le Chaſtelet.
  Si ne croy pas, qu'il y ayt choſe au monde,
Qui mieux reſſemble un Enfer treſimmonde :
Je dy, Enfer, & Enfer puis bien dire :
Si l'allez voir, encor le verrez pire,

Aller helas ! ne vous y vueillez mettre :
J'ayme trop mieux le vous defcrire en metre,
Que pour le voir aucun de vous foit mis
En telle peine. Efcoutez donc Amis.
  Bien avez leu, fans qu'il s'en faille un a,
Comme je fus par l'inftinct de Luna
Mené au lieu plus mal fentant, que foulfre
Par cinq ou fix miniftres de ce gouffre :
Dont le plus gros jufques là me transporte.
  Si rencontray Cerberus à la porte :
Lequel dreffa fes trois teftes en haut,
A tout le moins une, qui trois en vaut.
Lors de travers me void ce Chien pouffif,
Puis m'ha ouvert un huys gros & maffif :
Duquel l'entrée eft fi eftroite & baffe,
Que pour entrer fallut que me courbaffe,
  Mais ains, que fuffe entré au gouffre noir,
Je voy à part un autre vieil manoir
Tout plein de gens, de bruit, & de tumulte :
Parquoy avec ma Guide je confulte,
En luy disant : Dy moy, s'il t'en fouvient,
D'ou, & de qui, & pourquoy ce bruit vient.
  Si me refpond : Sans croire le rebours,
Sçache qu'icy font d'Enfer les faubourgs,
Ou bien fouvent s'efleve cefte fefte.
Laquelle fort plus rude que tempefte,
De l'eftomac de ces gens, que tu vois :
Qui fans ceffer fe rompent tefte, & voix
Pour appointer faux & chetifz Humains,
Qui ont debat, & debat ont eu maints.
  Haut devant eux le grand Minos fe fied,
Qui fur leurs dits fes fentences affied.
C'eft luy qui juge, ou condemne, ou deffend,

Ou taire fait, quand la tefte luy fend.
Là les plus grans les plus petis deftruifent :
Là les petits peu, ou point, aux grans nuifent :
Là trouve lon façon de prolonger.
Ce qui fe doit, & fe peult abreger :
Là fans argent povreté n'ha raifon :
Là fe deftruit mainte bonne maifon :
Là biens fans caufes fe defpendent :
Là les caufeurs les caufes s'entrevendent :
Là en public on manifefte, & dit
La mauvaiftié de ce monde maudit,
Qui ne fauroit fouz bonne confcience
Vivre deux jours en paix, & patience :
Dont j'ay grand joye avecques ces mordans.
Et tant plus font les hommes difcordans,
Plus à difcord efmouvons leurs courages
Pour le proufit, que vient de leurs dommages :
Car s'on vivoit en paix, comme eft meftier,
Rien ne vaudroit de ce lieu le meftier :
Pource qu'il eft de foy fi anormal,
Qu'il faut expres qu'il commence par mal,
Et que quelcun à quelque autre meffface,
Avant que nul jamais proufit en face.
Bref, en ce lieu ne gagnerions deux pommes
Si ce n'eftoit la mauvaiftié des hommes.
Mais par Pluton le Dieu, que dois nommer,
Mourir de faim ne faurions, ne chommer :
Car tant de gens, qui en ce parc s'affaillent,
Affez, & trop de befongne nous taillent :
Affez pour nous, quand les biens nous en viennent,
Et trop pour eux, quand povres en deviennent.
Ce nonobftant, ô nouveau prifonnier,
Il eft befoing de pres les manier :

Il eſt besoing (croy moy) & par leur faute,
Que deſſus eux on tienne la main haute :
Ou autrement les bons bonté fuiroyent,
Et les mauvais en empirant iroyent.
Encor (pour vray) mettre on n'y peut tel ordre
Que tousjours l'un l'autre ne vueille mordre :
Dont raiſon veult, qu'ainſi on les embarre.
Et qu'entre deux, ſoit mis diſtance, & barre,
Comme aux chevaux, en l'eſtable hargneux,
Minos le Juge eſt de cela ſoingneux,
Qui devant luy, pour entendre le cas,
Fait deſchiffrer telz noyſifs altercas
Par ces crieurs : dont l'un ſouſtient tout droit,
Droit contre tort : l'autre tort contre droit :
Et bien ſouvent par cautelle ſubtile
Tort bien mené rend bon droit inutile.
Prens y eſgard, & entens leurs propos :
Tu ne vis onc ſi differens ſuppoſts.
Approche toy pour de plus pres le voir,
Regarde bien : je te fais aſſavoir.
Que ce Mordant, que l'on oyt ſi fort bruire;
De corps, & biens veult ſon prochain deſtruire.
Ce grand criart, qui tant la gueule tort,
Pour le grand gain tient du riche le tort.
Ce bon vieillard (ſans prendre or, ou argent)
Maintient le droit de mainte povre gent.
Celuy qui parle illec ſans s'eſclatter,
Le juge aſſis veult corrompre et flatter.
Et ceſtuy là, qui ſa teſte deſcœuvre,
En plaiderie ha fait un grand chef d'œuvre :
Car il a tout deſtruit ſon parentage
Dont il eſt craint, et priſé davantage :
Et bienheureux celuy ſe peult tenir,

Duquel il veult la caufe fouftenir.
Amy, voila quelque peu des menées,
Qui aux foubourgs d'Enfer font demenées,
Par noz grans Loups raviffans, & famis,
Qui ayment plus cent fols, que cent amis :
Et dont pour vray le moindre & le plus neuf,
Trouveroit bien à tondre fur un œuf.
Mais puis que tant de curiofité
Te meut à voir la fumptuofité
De doz manoirs : ce que tu ne vis onques,
Te feray voir. Or faches, Amy, donques
Qu'en ceftuy parc, où ton regard efpands,
Une maniere il y ha de Serpents
Qui de petis viennent grans & felons,
Non point volans : mais trainans, & bien longs :
Et ne font pas pourtant Couleuvres froides,
Ne verds Lezards, ne Dragons forts, & roides :
Et ne font pas Cocodrilles infects,
Ne Scorpions tortuz, & contrefaits :
Ce ne font pas Vipereaux furieux,
Ne Bafilics tuans les gens des yeux :
Ce ne font pas mortiferes Afpics,
Mais ce font bien Serpents, qui valent pis.
Ce font Serpents enflez, envenimez,
Mordants, maudits, ardans, & animez,
Jettans un feu, qu'à peine on peult efteindre,
Et en piquant dangereux à l'atteindre.
Car qui en eft piqué, ou offenfé,
En fin demeure chetif, ou infenfé :
C'eft la nature au Serpent plein d'exces,
Qui par fon nom eft appellé Proces.
Tel eft fon nom, qui eft de mort une ombre :
Regarde un peu, en voyla un grand nombre

De gros, de grans, de moyens, et de grelles,
Plus mal faiſans, que tempeſte, ne grelles.
 Celuy, qui jette ainſi feu à planté,
Veult enflammer quelque grand' parenté :
Celuy qui tire ainſi hors ſa languette,
Deſtruira bref quelcun, s'il ne s'en guette :
Celuy, qui ſiffle, & ha les dens ſi drues,
Mordra quelcun, qui en courra les rues :
Et ce froid là, qui lentement ſe traine,
Par ſon venin ha bien ſceu mettre haine
Entre la mere, & les mauvais enfans :
Car Serpents froids ſont les plus eſchaufans :
Et de tous ceux qui en ce parc habitent,
Les nouveaux nays, qui s'enflent, & deſpitent,
Sont plus ſubjetz à engendrer icy,
Que les plus vieux. Voire, & qu'il ſoit ainſi,
Ce vieil ſerpent ſera tantoſt crevé,
Combien qu'il ayt maint lignage grevé.
Et ceſtuy là plus antique, qu'un Roc,
Pour repoſer s'eſt perdu à un croc.
Mais ce petit plus mordant, qu'une Louve,
Dix grans Serpens deſſous ſa pance couve :
Deſſous ſa pance il en couve dix grans,
Qui quelque jour feront plus denigrans
Honneurs, & biens, que cil, qui les couva :
Et pour un ſeul, qui meurt, ou qui s'en va,
En viennent ſept. Donc ne faut s'eſtonner :
Car pour du cas la preuve te donner,
Tu dois ſavoir, qu'iſſues ſont ces beſtes
Du grand Serpent Hydra, qui eut ſept teſtes :
Contre lequel Hercules combatoit,
Et quand de luy une teſte abbatoit,
Pour une morte en revenoient ſept vives.

Ainſi eſt-il de ces beſtes noiſives.
Ceſte nature ilz tiennent de la race
Du grand Hydra, qui au profond de Thrace,
Où il n'y ha, que guerres & contends
Les engendra dès l'aage, & des le temps
Du faux Cain. Et ſi tu quiers raiſon,
Pourquoy proces ſont ſi fort en ſaiſon :
Sache, que c'eſt faute de charité
Entre Chreſtiens. Et à la vérité,
Comment l'auront dedans leur cueur fichée,
Quand partout eſt ſi froidement preſchée?
A eſcouter vos preſcheurs bien ſouvent,
Chapitre n'eſt, que donner au Couvent.
Pas ne diront, combien Proces differe
Au vray Chreſtien, qui de tous ſe dit frere.
Pas ne diront, qu'impoſſible leur ſemble,
D'eſtre Chreſtien & plaideur tout enſemble.
Ainçois ſeront eux meſmes à plaider
Le plus ardans. Et à bien regarder,
Vous ne vallez de guere mieux au Monde,
Qu'en noſtre Enfer, où toute horreur abonde.
Donques, Amy, ne t'esbahi, comment
Sergens, Proces, vivent ſi longuement :
Car bien nourriz ſont du laict de la Liſſe,
Qui nommée eſt du Monde la malice,
Tousjours les ha la Louve entretenus,
Et pres du cueur de ſon ventre tenus.
Mais ſi ne veux-je à ſes faits contredire :
Car c'eſt ma vie. Or plus ne t'en veux dire :
Paſſe ceſt huis barré de puiſſant fer.
A tant ſe teut le Miniſtre d'Enfer,
De qui les mots voluntiers eſcoutoye :
Point ne me laiſſe, ains me tient & coſtoye,

Tant qu'il m'euſt mis (pour mieux eſtre à couvert
Dedans le lieu par Cerberus ouvert,
Où pluſieurs cas me furent ramentus :
Car lors allay devant Rhadamanthus
Par un degré fort vieil, obſcur, & ſale.
 Pour abreger, je trouve en une ſalle
Rhadamanthus (Juge aſſis à ſon aiſe)
Plus enflammé, qu'une ardante fournaiſe,
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux en demandes,
Rebarbatif, quand ſon cueur il deſcharge :
Bref, digne d'eſtre aux Enfers en ſa charge.
Là devant luy vient mainte Ame damnée :
Et quand il dit, telle me ſoit menée :
A ce ſeul mot un gros marteau carré
Frappe tel coup contre un portal barré,
Qu'il fait croler les tours du lieu infame.
 Lors à ce bruit, là bas n'y ha povre Ame,
Qui ne fremiſſe, & de frayeur ne tremble,
Ainſi qu'au vent fueille de Cheſne, ou Tremble :
Car la plus ſeure ha bien crainte, & grand peur
De se trouver devant tel attrapeur :
Mais un Miniſtre appelle, & nomme celle,
Que veult le Juge. Adonques s'avance elle,
Et s'y en va tremblant, morne, & pallie.
 Dès qu'il la void il mitigue & pallie
Son parler aigre : & en feinte douceur
Luy dit ainſi : Viença, fay moy tout ſeur,
Je te ſuppli, d'un tel crime & forfait,
Je croirois bien, que tu ne l'as point fait,
Car ton maintien n'eſt, que des plus gaillards :
Mais je veux bien congnoiſtre ces paillards,
Qui avec toy feirent ſi chaude eſmorche.

Dy hardiment : as-tu peur qu'on t'efcorche ?
Quand tu diras qui ha fait le peché,
Pluftoft feras de noz mains depefché.
De quoy te fert la bouche tant fermée.
Fors de tenir ta perfonne enfermée ?
Si tu dis vray, je te jure, & promets
Par le hault Ciel, où je n'iray jamais,
Que des Enfers fortiras les brifées,
Pour t'en aller aux beaux Champs Elyfées,
Où liberté fait vivre les efprits.
Qui de conter verité ont appris,
Vaut-il pas mieux donques, que tu la contes,
Que d'endurer mille peines, & hontes ?
Certes fi fait. Auffi je ne croy mie,
Que fois menteur, car ta phyfionomie
Ne le dit point : & de mauvais affaire
Seroit celuy, qui te voudroit meffaire.
Dy moy, n'ays peur. Tous ces mots allechans
Font fouvenir de l'oyfeleur des champs,
Qui doucement fait chanter fon fublet,
Pour prendre au bric l'oyfeau nice, & foiblet,
Lequel languit, ou meurt à la pippée :
Ainfi en eft la povre Ame grippée.
Si tel' douceur luy fait rien confeffer,
Rhadamanthus la fait pendre, ou feffer :
Mais fi la langue elle refraind, & mord,
Souventefois efchappe peine, & mort.
Ce nonobftant, fi toft qu'il vient à voir.
Que par douceur il ne la peult avoir,
Aucune fois encontre elle il s'irrite.
Et de ce pas felon le demerite,
Qu'il fent en elle, il vous la fait plonger
Au fons d'Enfer : où luy fait alonger

Veines, & nerfs : & par tourment s'efforce
A efprouver s'elle dira par force
Ce, que douceur n'ha fceu d'elle tirer.
  O chers Amis, j'en ay veu martyrer,
Tant que pitié m'en mettoit en efmoy.
Parquoy vous pry de pleindre avecques moy
Les innocens, qui en telz lieux damnables
Tiennent fouvent la place des coulpables
  Et vous enfans fuyvans mauvaife vie
Retirez vous : ayez au cueur envie
De vivre autant en façon eftimée,
Qu'avez vefcu en façon deprimée.
Quand le bon trein un peu efprouverez,
Plus doux, que l'autre en fin le trouverez,
Si que par bien le mal fera vaincu,
Et du regret d'avoir fi mal vefcu
Devant les yeux vous viendra honte honnefte,
Et n'en haïrrez cil, qui vous admonnefte :
Pource qu'alors ayans difcretion
Vous vous verrez hors la fubjection
Des infernaux, et de leurs entrefaites :
Car pour les bons les Loix ne font point faites.
  Venons au poinct. Ce Juge tant divers
Un fier regard me jetta de travers,
Tenant un port trop plus cruel que brave.
Et d'un accent imperatif, & grave
Me demandant ma naiffance, & mon nom,
Et mon eftat : Juge de grand renom,
Respons-je alors, à bon droit tu pourfuis
Que je te die orendroit, que je fuis :
Car incongnu fuis des ombres iniques,
Incongnu fuis des Ames Plutoniques,
Et de tous ceux de cefte obfcure voye,

Ou pour certain jamais entré n'avoye :
Mais bien congnu ſuis des ombres celiques,
Bien congnu ſuis des ombres Angeliques.
Et de tous ceux de la treſclaire voye,
Ou Juppiter les deſvoyés avoye :
Bien me congnut, & bien me guerdonna,
Lors qu'à ſa ſœur Pallas il me donna :
Je dy Pallas la ſi ſage & ſi belle
Bien me congnoit la prudente Cybelle,
Mere du grand Juppiter amiable.
Quant à Luna diverſe & variable,
Trop me congnoit ſon faux cueur odieux.
En la mer ſuis congnu des plus hauts Dieux,
Juſqu'aux Tritons, et jusque aux Nereïdes :
En terre auſſi des Faunes, & Hymnides
Congnu je ſuis. Congnu je ſuis d'Orphée,
De mainte Nymphe. & mainte noble Fée.
Du gentil Pan, qui les flutes manie :
D'Egle, qui danſe au ton de l'harmonie,
Quand elle void les Satyres ſuyvans :
De Galatée, & de tous les ſervans,
Juſqu'à Tityre, & ſes Brebis camuſes :
Mais par ſus tout ſuis congnu des neuf Muſes,
Et d'Apollo, Mercure & tous leurs filz
En vraye amour, & ſcience confits.
Ce ſont ceux là (Juge) qui en brefs jours
Me mettront hors de tes obſcurs ſejours,
Et qui pour vray de mon ennuy ſe deulent.
Mais puis qu'Envie, & ma fortune veulent,
Que congnu ſois, & ſaiſi de tes laqs,
Sache de vray, puis que demandé l'as,
Que mon droit nom je ne te veux point taire :
Si t'adverty, qu'il eſt à toy contraire,

Comme eau liquide au plus ſec element :
Car tu es rude, & mon nom eſt Clement :
Et pour monſtrer, qu'à grand tort on me triſte,
Clement n'eſt point le nom de lutheriſte ;
Ains eſt le nom (à bien l'interpreter)
Du plus contraire ennemy de Luther :
C'eſt le ſainct nom du Pape, qui accoſle
Les chiens d'Enfer (s'il luy plaiſt) d'une eſtolle.
Le crains-tu point ? C'eſt celuy, qui afferme,
Qu'il ouvre Enfer, quand il veult, & le ferme :
Celuy, qui peult en feu chaud martyrer
Cent mille eſprits, ou les en retirer.
  Quand au ſurnom, auſſi vray qu'Evangile,
Il tire à cil du Poëte Virgile,
Jadis chery de Mecenas à Romme :
Maro s'appelle & Marot je me nomme :
Marot je ſuis, & Maro ne ſuis pas,
Il n'en fut onc depuis le ſien treſpas :
Mais puis qu'avons un vray Mecenas ores,
Quelque Maro nous pourrons voir encores
  Et d'autre part (dont noz jours ſont heureux)
Le beau verger des lettres plantureux
Nous reproduit ſes fleurs & grans jonchées
Par cy devant flaitries, & ſechées
Par le froid vent d'ignorance, & ſa tourbe,
Qui haut ſavoir perſecute, & deſtourbe :
Et qui de cueur eſt ſi dure, ou ſi tendre,
Que vérité ne veult, ou peult entendre.
O Roy heureux, ſous lequel ſont entrez
(Preſque periz) les Lettres, & Lettrez !
  Entens aprés (quant au poinct de mon eſtre)
Que vers Mydi les hauts Dieux m'ont fait naiſtre,
Ou le Soleil non trop exceſſif est :

Parquoy la Terre avec honneurs s'y veſt
De mille fruits, de mainte fleur, & plante :
Bacchus auſſi ſa bonne vigne y plante
Par art ſubtil ſur montagnes pierreuſes
Rendans liqueurs fortes, & ſavoureuſes.
Mainte fontaine y murmure & ondoye,
Et en tout temps le Laurier y verdoye
Pres de la vigne : ainſi comme deſſus
Le double mont des Muſes Parnaſſus :
Dont s'esbahit la mienne fantaſie,
Que plus d'eſprits de noble Poeſie
N'en ſont yſſuz. Au lieu que je déclaire,
Le fleuve Lot coule ſon eau peu claire,
Qui maints rochers traverſe & environne,
Pour s'aller joindre audroit fil de Garonne.
  A bref parler, c'eſt Cahors en Quercy,
Que je laiſſay pour venir querre icy
Mille malheurs : auſquelz ma deſtinée
M'avoit ſubmis. Car une matinée
N'ayant dix ans en France fus mené :
Là où depuis me ſuis tant pourmené,
Que j'oubliay ma langue maternelle,
Et groſſement apprins la paternelle,
Langue Françoiſe es grands Cours eſtimée :
Laquelle en fin quelque peu s'eſt limée.
Suyvant le Roy François premier du nom,
Dont le ſavoir excede le renom.
  C'eſt le ſeul bien, que j'ay acquis en France
Depuis vingt ans en labeur, & ſouffrance.
Fortune m'ha entre mille malheurs
Donné ce bien de mondaines valeurs
Que dis-je las? ô parole ſoudaine
C'eſt don de Dieu, non point valeur mondaine :

Rien n'ay acquis des valeurs de ce Monde,
Qu'une Maiſtreſſe, en qui git, & abonde
Plus de ſavoir, parlant, & eſcrivant,
Qu'en autre femme en ce Monde vivant.
C'eſt du franc Lys l'iſſue Marguerite,
Grande ſur terre, envers le Ciel petite :
C'eſt la Princeſſe à l'eſprit inſpiré,
Au cueur eſlu, qui de Dieu eſt tiré
Mieux (& m'en crois) que le feſtu de l'Ambre :
Et d'elle ſuis l'humble Vallet de chambre.
C'eſt mon eſtat. O Juge Plutonique :
Le Roy des Francs, dont elle eſt ſœur unique,
M'ha fait ce bien : & quelque jour viendra,
Que la ſœur meſme au frere me rendra.
Or ſuis-je loing de ma Dame, & Princeſſe,
Et pres d'ennuy, d'infortune, & deſtreſſe.
Or ſuis-je loing de ſa treſclere face.
S'elle fuſt pres (ô cruel) ton audace
Pas ne ſe fuſt miſe en effort de prendre
Son ſerviteur, qu'on n'ha point veu meſprendre :
Mais tu vois bien (dont je lamente, & pleure)
Qu'elle s'en va (helas) & je demeure
Avec Pluton, & Charon nautonnier :
Elle va veoir un plus grand priſonnier.
Sa noble mere ores elle accompagne
Pour retirer noſtre Roy hors d'Eſpagne,
Que je ſouhaitte en ceſte compagnie
Avec ta laide, & obscure meſgnie :
Car ta priſon liberté luy feroit,
Et, comme Chriſt, les Ames poulſeroit
Hors des Enfers, ſans t'en laiſſer un ombre :
A' ton advis ſerois-je point du nombre :
S'ainſi eſtoit, & la Mere, & la Fille

Retourneroient, ſans qu'Eſpagne, & Caſtille
D'elles receuſt les Filz au lieu du Pere.
  Mais quand je penſe à ſi grand impropere,
Qu'eſt il beſoing que ſoye en liberté,
Puis qu'en priſon mon Roy eſt arreſté ?
Qu'eſt de beſoing qu'ores je ſois ſans peine,
Puis que d'ennuy ma maiſtreſſe eſt ſi pleine ?
Ainſi (peu pres) au Juge deviſay,
Et en parlant un Griffon j'adviſay,
Qui de ſa croche, & raviſſante pate
Eſcrivoit là l'an, le jour, & la date
De ma priſon : & ce, qui pouvoit duire
A leur propos, pour me facher, & nuire :
Et ne ſceut onc bien orthographier
Ce qui ſervoit à me juſtifier.
  Certes, amis, qui cherchez mon recours,
La couſtume eſt des infernales Cours,
Si quelque eſprit de gentile nature
Vient là dedans teſmoingner d'adventure
Aucuns propos, ou moyens, ou manieres
Juſtifians les Ames priſonnieres,
Il ne ſera des Juges eſcouté,
Mais lourdement de ſon dict rebouté :
Et eſcouter on ne refuſera
L'eſprit maling, qui les accuſera :
Si que celuy, qui plus fera d'encombres
Par ſes rapports, aux malheureuſes Ombres,
Plus recevra de recueil, & pecunes :
Et ſi tant peult en accuſer aucunes,
Qu'elles en ſoient pendues, ou brûlées,
Les infernaux feront ſauts, & hullées,
Cheines de fer, & crochets ſonneront,
Et de grand joye enſemble tonneront

En faiſant feu de flamme ſulphurée,
Pour la nouvelle ouyr tant malheurée.
 Le Griffon donc en ſon Livre doubla
De mes propos ce que bon luy ſembla :
Puis ſe leva Rhadamanthus du ſiege,
Qui remener me feit au bas colliege
Des malheureux par la voye, ou je vins.
Si les trouvay à milliers, & à vingts :
Et avec eux fey un temps demeurance,
Faché d'ennuy, conſolé d'eſperance.





# ELEGIES

## ELEGIE I



Quand j'entreprins t'eſcrire ceſte lettre
Avant qu'un mot à mon gré ſçeuſſe metre
En cent façons elle fut commencée :
Pluſtoſt eſcrite, & pluſtoſt effacée :
Soudain fermée, & tout ſoudain deſcloſe,
Craignant avoir oublié quelque choſe,
Ou d'avoir mis aucun mot à refaire :
Et brevement, je ne ſavois que faire
De l'envoyer vers toy (mon reconfort)
Car (pour certain) Doubte advertiſſoit fort
Le mien eſprit de ne la commencer,
Ne devers toy en chemin l'advancer.
Inceſſamment venoit Doubte me dire,
Homme abuſé, que veux-tu plus eſcrire ?
Tous tes eſcritz envoyez à fiance,
Sont mis au fons du coffre d'Oubliance.

N'as-tu point d'yeux? ne voy tu pas, que celle,
Ou tu efcris, fes nouvelles te celle?
Si tes envoys luy fuffent agreables,
Elle t'euft fait refponfes amiables,
Croy moy, Amy, que les chofes peu plaifent,
Quand on les void, fi les voyans fe taifent.
Ainfi difoit Doubte pleine d'efmoy :
Mais Ferme amour, qui eftoit avec moy,
Me dit (Amant) il faut, que tu t'affeures :
Te convient il doubter en chofes feures?
Sais tu pas bien, qu'en cueur de noble Dame
Loger ne peult Ingratitude infame?
S'elle ha de toy quelque efcrit apperceu,
Croy, qu'à grand joye aura efté receu,
Leu, & releu, baifé, & rebaifé,
Puis mis à part, comme un threfor prifé.
Et fi pour toy ne met lettres en voye,
Crainte ne veult, que vers toy les envoye :
Car bien fouvent lettres, & meffagers
Les Dames font tomber en gros dangers.
Parquy, amy, ne laiffe point à prendre
La plume en main, en luy faifant apprendre,
Que quand jamais elle ne t'efcriroit,
Ja pour cela t'amour ne periroit,
Si par amour le faits (comme je penfe)
Mal n'en viendra, mais pluftoft recompenfe :
Pource, que chofe eftant d'amour venue,
Voluntiers eft par amour recongnue.
Recongnoy donc, que celle, ou tu t'addreffes,
D'honnefteté congnoit bien les addreffes.
Voila comment Amour ferme t'excufe
De ce, de quoy Doubte fi fort t'accufe :
Et m'ont tenu longuement en ce poinct.

L'un dit, efcry : l'autre dit, n'efcry point :
Puis l'un m'atrait : puis l'autre me reboute :
Mais à la fin Amour ha vaincu Doubte.
  Doubte vouloit lier de fa cordelle
Ma langue, & main : mais tout en defpit d'elle
Amour ha fait ma langue defployer,
Et ma main dextre à t'efcrire employer,
Pour t'advertir, que depuis mon depart,
Tant de malheurs, dont j'ay receu ma part,
Tombez fur nous, n'ont point eu la puiffance
De te jetter hors de ma congnoiffance :
Voire & combien, qu'au Camp il n'y euft ame
Parlant d'Amours, de Damoyfelle, ou Dame,
Mais feulement de courfes, & Chevaux,
De fang, de feu, de guerre, & de travaux :
Ce nonobftant avecques fon contraire,
Amour venoit en mon cueur fe retraire
Par le record, qui de toy n'advenoit.
D'autre (pour vray) tant peu me fouvenoit,
Que fi de toy cela ne fuft venu,
Certes jamais ne me fuft fouvenu
D'amour, de Dame, ou Damoyfelle aucune :
Car tu es tout (quant à moy) & n'es qu'une.
  Que diray plus du combat rigoureux ?
Tu fais affez, que le fort malheureux
Tomba du tout fur noftre nation :
Ne fay, fi c'eft par deftination,
Mais tant y ha, que je croy, que fortune
Defiroit fort de nous eftre importune.
  Là fut percé tout outre rudement
Le bras de cil, qui t'ayme loyaument :
Non pas le bras, dont il ha de couftume
De manier ou la lance, ou la plume :

Amour encor le te garde, & reſerve,
Et par eſcrits veult que de loing te ſerve.
  Finalement, avec le Roy mon maiſtre
Delà les monts priſonnier ſe vid eſtre
Mon triſte corps, navré en grand ſouffrance.
Quant eſt du cueur, long temps y ha, qu'en France
Ton priſonnier il eſt ſans meſpriſon.
Or eſt le corps ſorti hors de priſon :
Mais quant au cueur, puisque tu es la garde
De ſa priſon, d'en ſortir il n'ha garde :
Car tell priſon luy ſemble plus heureuſe,
Que celle au corps ne ſembla rigoureuſe :
Et trop plus ayme eſtre ſerf en tes mains,
Qu'en liberté parmy tous les humains.
Auſſi fut prins maint Roy, maint Duc, & Comte
En ce conflict, dont je laiſſe le conte :
Car que me vaut d'inventer, & de querre
En cas d'Amours tant de propos de guerre ?
J'en laiſſeray du tout faire à Eſpagne,
De qui la main en noſtre ſang ſe bagne.
C'eſt à ſes gens à coucher par hiſtoires
D'un ſtyle haut Triomphes, & Victoires :
Et c'eſt à nous à coucher par eſcrits
D'un piteux ſtyle Infortunes & Cris.
Ainſi diront leurs Victoires apertes,
Et nous dirons noz malheureuſes pertes.
Les dire (helas) il vaut trop mieux les taire :
Il vaut trop mieux en un lieu ſolitaire,
En champs, ou Bois, pleins d'Arbres, & de Fleurs,
Aller ditter les plaiſirs, ou les pleurs,
Que l'on reçoit de ſa Dame cherie.
Puis, pour oſter hors du cueur faſcherie :
Voller en Plaine, & chaſſer en Foreſts,

Deſcoupler Chiens, tendre Toilles, & Rhets.
Aucunes fois apres les longues courſes
Se venir ſeoir pres des Ruyſſeaux, & Sources,
Et s'endormir au ſon de l'eau, qui bruit :
Ou eſcouter la Muſique, & le bruit,
Des Oyſelets, paints de couleurs eſtranges.
Comme Mallars, Merles, Mauvis, Meſanges,
Pinſons, Pivers, Paſſes, & Paſſerons,
En ce plaiſir le temps nous paſſerons :
Et n'en fera (ce croy-je) offenſé Dieu,
Puis que la guerre à l'Amour donne lieu.
Mais s'il advient, que la guerre s'esbranle,
Lors conviendra danſer d'un autre branle :
Laiſſer faudra Bois, Sources, & Ruyſſeaux :
Laiſſer faudra Chaſſe, Chiens, & Oyſeaux :
Laiſſer faudra d'Amour les petis dons,
Pour ſuyvre aux champs Eſtendars, & Guidons :
Et lors chacun ſes forces reprendra,
Et pour l'Amour de s'Amie tendra
A recouvrer gloire, honneur & butins,
Faiſant congnoiſtre aux Eſpagnols mutins,
Que longuement Fortune variable
En un lieu ſeul ne peult eſtre amiable,
Tant plus les ha Fortune autoriſez,
Tant moins ſeront en fin favoriſez :
Car la Fortune eſt pour un verre priſe,
Qui tant plus luit, plus toſt ſe caſſe, & briſe.
Voyla, comment aveques Dieu j'eſpere,
Que nous aurons la Fortune proſpere.
Si ne fay plus, que t'eſcrire, ou mander,
Fors ſeulement de te recommander
Cil qui vers toy ceſte lettre tranſmet :
Et ſi pour luy ta main blanche ne met

La plume en œuvre, au moins (quoy qu'il advienne)
Fay, que de luy quelque fois te fouvienne.
S'il t'en fouvient, lors que tu trouveras
De mes amis, fi dure ne feras,
A' mon advis, que de moy ne t'enquieres :
Et, qui plus eft, que tu ne les requieres
De t'advertir en quel poinct je me porte :
Lors ce feul mot, fi on me le rapporte,
Allegera la grand douleur des coups,
Dont j'ay efté en deux fortes fecoux.
Amour ha fait de mon cueur une bute,
Et Guerre m'ha navré de haquebute :
Le coup du bras le monftre à veuë d'œil :
Le coup du cueur fe monftre par fon deuil :
Ce nonobftant celuy du bras s'amende :
Celuy du cueur je le te recommande.

## ELEGIE II

Puis qu'il te faut defloger de ce lieu,
Il m'eft bien force (helas) de dire Adieu
Par efcripture au corps, qui s'en ira,
Veu que la bouche à peine le dira.
O' quel depart plein de dueil, ou lieffe !
Certes, croy moy (ma terreftre Déeffe)
Que ton depart ha vertu & pouvoir
De me laiffer ou vie, ou defefpoir.
Quand ta promeffe avant partir tiendras,
En tout plaifir ton amy maintiendras :
Mais fi mon cueur ne vient à fon entente
A' ce coup cy, je n'y ay plus d'attente :

Et ſi je pers icelle attente toute,
Uſer mes jours en deſeſpoir je doubte.
  Pour ton amour j'ay ſouffert tant d'ennuis
Par tant de jours, & tant de longues nuicts,
Qu'il eſt advis à l'eſpoir qui me tient,
Que deſeſpoir le cours du Ciel retient :
A celle fin, que le jour ne s'approche
De l'attendue, & deſirée approche.
  Un an y ha, que par toy commencée
Fut l'amitié : & ſachant ta penſée,
Eſclave, & ſerf d'Amour fus arreſté,
Ce que devant jamais n'avois eſté.
Un an y ha (ou il s'en faut bien peu)
Que par toy ſuis d'eſperance repeu.
O' moys de May pour moy trop ſec & maigre !
O' doux accueil tu me feras trop aigre,
Si ma maiſtreſſe avant ſon departir,
En autre gouſt ne te veult convertir.
  S'ainſi n'advient, à tel Moys de l'année,
Bien me duira couleur Noire, ou Tannée :
A' un tel Moys, qu'on doit danſer, & rire,
Raiſon voudra, que d'ennuy je ſouſpire,
Veu qu'en ce temps fut faite l'alliance,
Dont je perdray la totale fiance.
  Mais ſi te plaiſt, à tel Moys de l'année
Ne me duira couleur Noire & Tannée.
A' un tel Moys, qu'on doit s'esbatre & rire,
Raiſon voudra, que point je ne ſouſpire,
Veu qu'en ce temps fut faite l'alliance,
Dont j'obtiendray la totalle fiance.
  Las s'il t'euſt pleu, bien que je l'euſſe obtenue
Depuis le temps de la tienne venue :
Mais je congnoy que ton amour de glace

Pres de mon feu du tout ſe fond & paſſe :
Ne me dy point, que peur te fait refraindre,
Je ſay, que n'as occaſion de craindre :
Puis crainte, & peur retarder ne font point
Le cueur d'aucun, quand vraye Amour le point.
Que diray plus ? au tour, dont je t'accuſe
Ne trouveras bien ſuffiſante excuſe :
Qu'il ſoit ainſi, pluſtoſt huy que demain
(Si ton bon ſens y veult mettre la main)
Maugré Fortune, & tout en deſpit d'elle,
Tu me rendras content, & toy fidelle.
Brief, rien n'y faut, ſinon que ton plaiſir
Soit accordant à mon ardant deſir.
Or voy-je bien que tu n'as pas envie
De me laiſſer ton cueur toute ta vie :
Car s'ainſi fuſt, ton Servant allié
Par jouyſſance euſſes desja lié :
Veu que ſouvent tu t'es dite aſſeurée,
Que loyauté auroit en luy durée.
Ce nonobſtant quand ton cueur voudras prendre,
Pour t'obeir, je ſuis preſt à le rendre,
Quant eſt du mien, tu le tiens enferré
En tes priſons, & ſi n'ha point erré
Que pleuſt à Dieu, ne t'avoir jamais veue :
Ou, que ma vie encore fuſt pourveue
De ſa franchiſe : ou que ton propre vueil
Fuſt reſemblant à ton ſi bel accueil.
Ha, chere Amie, onc jour de mon vivant
Ne me trouvay de tell' ſorte eſcrivant :
Mon ſens ſe trouble, & lourdement rimoie,
Mon cueur ſe fend, & mon povre œil larmoie
Bien prevoyans qu'apres le tien depart,
Des biens d'Amour ilz n'auront jamais part.

Doncques, avant que partir, te ſupplie,
Qu'envers moy ſoit ta promeſſe accomplie,
Ne perds l'amy, qui ne t'ha point forfait :
Donne remede au mal que tu as fait.
Si tu le fais, bienheureux me tiendray :
Si ne le fais, patience prendray.
M'esjouiſſant de voir ma foy promiſe
Mener la tienne en Triomphe ſubmiſe.

---

# ELEGIE III

Puis que le jour de mon depart arrive,
C'eſt bien raiſon que ma main vous eſcrive
Ce que ne puis vous dire ſans triſteſſe,
C'eſt aſſavoir, or Adieu ma Maiſtreſſe.
Donques Adieu ma Maiſtreſſe honnorée,
Juſqu'au retour, dont trop la demeurée
Me tardera : toutesfois ce pendant
Il vous plaira garder un cueur ardant,
Que je vous laiſſe au partir pour oſtage,
Ne demandant pour luy autre avantage,
Fors, que vueillez contre ceux le deffendre,
Qui par deſir voudront ſa place prendre.
S'il ha mal fait, qu'il en ſoit hors jetté :
S'il eſt loyal, qu'il y ſoit bien traité.
Que pleuſt à Dieu, qu'en ce cueur peuſſiez lire,
Vous y pourriez mille choſes eſlire :
Vous y verriez voſtre face au vif painte :
Vous y verriez ma loyauté empraine :
Vous y verriez voſtre nom engravé,

Avec le dueil, qui me tient aggravé
Pour ce depart : & en voyant ma peine
Certes je croy (& ma foy n'eſt point vaine)
Qu'en ſouffririez pour le moins la moytié
Par le moyen de la noſtre amitié,
Qui veult auſſi que la moytié je ſente
Du dueil, qu'aurez d'eſtre de moy abſente.
  N'ayez donc peur, deffiance, ne doubte
Qu'autre jamais hors de mon cueur vous boute.
Je ſuis à vous : & depuis ma naiſſance
Du feu d'Amour n'ay eu tell congnoiſſance :
Car auſſi toſt, que la Fortune bonne
Eut à mes yeux monſtré voſtre perſonne,
Nouveaux ſoucis, & nouvelles penſées
En mon eſprit je trouvay amaſſées.
Tant que (pour vray) mon franc & plein deſir,
Qui en cent lieux alloit pour ſon plaiſir,
En un ſeul lieu s'arreſta tout à l'heure,
Et y ſera juſques à ce qu'il meure.
Oublirez vous donc apres ce depart
Ce qui eſt voſtre ? helas, quant à ma part,
Des que mon œil de loing vous ha perdue,
Il me vient dire, ô perſonne eſperdue
Qu'eſt devenu ceſte claire lumiere,
Qui me donnoit lieſſe couſtumiere ?
  Incontinent d'une voix baſſe, & ſombre
Je luy reſpons, œil, ſi tu es en l'ombre,
Ne t'esbays : le Soleil eſt caché,
Et pour toy eſt en plein mydi couché :
C'est a ſavoir, ceſte face ſi claire,
Qui te ſouloit tant contenter, & plaire,
Eſt loing de toy. Ainſi mamie, & Dame,
Mon œil, & moy ſans nul reconfort d'ame

Nous complaingnons, quand vient à voſtre absence.
En regrettant voſtre belle preſence.
Et puis j'ay peur, quand de vous je ſuis loing.
Que cependant Amour ne prenne ſoing
De desbander ſes deux aveuglez yeux,
Pour contempler les voſtres gracieux,
Si qu'en voyant choſe tant ſinguliere,
Ne prenne en vous amitié familiere,
Et qu'il ne m'oſte à l'aiſe, & en un jour,
Ce que j'ay eu en peine, & long ſejour.
Certainement ſi bien ferme vous n'eſtes,
Amour vaincra voz reſponſes honneſtes.
Amour eſt fin, & ſa parole farde,
Pour mieux tromper : donnez vous en donc garde.
Car en ſa bouche il n'y ha rien, que miel :
Mais en ſon cueur il n'y ha rien que fiel.
S'il vous promet, & s'il vous fait le doux,
Reſpondez luy, Amour, retirez vous :
J'en ay choyſi un qui en mainte ſorte
Merite bien, que dehors moy ne ſorte.
Quant eſt de moy, vienne Heleine, ou Venus,
Viennent vers moy m'offrir leurs corps tous nuds,
Je leur diray, retirez vous Déeſſes,
En meilleur lieu j'ay trouvé mes lieſſes.
Ainſi tous deux tant comme nous vivrons,
De Fermeté le grand Guidon ſuivrons,
Lequel (pour vray) Fermeté a fait peindre
De noir obſcur, qui ne ſe peult deſtaindre,
Signifiant à tous ceux, qui conçoyvent
Amour en eux, qu'eſteindre ne la doyvent.
Ceſtuy Guidon, & triomphante enſeigne
Nous devons ſuyvre : Amour le nous enſeigne.
Et s'il advient, qu'Envieux, & Envie.

Reçoyvent dueil de noſtre heureuſe vie,
Que nous en chaut? en douleur ilz mourront,
Et noz plaiſirs tousjours nous demourront.

## ELEGIE IV

Salut, & mieux, que ne ſauriez eſlire,
Vous doint Amour : je vous ſupply de lire
Ce mien eſcrit, auquel trouver pourrez
Un nouveau cas, ainſi que vous orrez.
 Mon cueur entier en voz mains detenu,
N'ha pas long temps, vers moy eſt revenu,
Tout corroucé ſans nuls plaiſirs quelzconques :
Et toutesfois auſſi bon qui fut onques :
Si me vient dire en plainte bien dolente,
 Homme loyal, ton amour violente
M'ha mis es mains d'une, que fort je priſe,
Et qui (pour vray) ne peult eſtre repriſe,
Fors ſeulement d'un ſeul, & ſimple poinct,
Qui trop au vif (ſans fin) me touche, & poinct,
C'eſt que ſans cauſe eſt en oubly mettant
Moy ton las cueur, & toy, qui l'aymes tant.
 N'eſt ce point là trop ingrate oubliance?
Certes j'avoy d'elle ceſte fiance,
Que l'on verroit Ciel & Terre finir
Pluſtoſt, qu'en moy ſon ferme ſouvenir,
 Or ne ſe peult la choſe plus nier :
Regarde moy, je ſemble un priſonnier,
Qui eſt ſorty d'une priſon obſcure,
Ou l'on n'ha eu de luy ne ſoing, ne cure.

Eſchappé ſuis d'elle ſecretement,
Et ſuis venu vers toy apertement
Te ſupplier, que mieux elle me traite.
Ou que vers toy je face ma retraite.
Je ſuis ton cueur, qu'elle tient en eſmoy
Je ſuis ton cueur, aye pitié de moy :
Et ſi pitié n'as de mon dueil extreme,
A tout le moins pren pitié de toy meſme :
Car apres moy, vif tu ne demourroys,
Quand en ſes mains mal traité je mourroys.
Reçoy moy donc, & ton eſtomac ouvre,
A' celle fin que dans toy je recouvre
Mon premier lieu, duquel tu m'as oſté,
Pour eſtre (helas) en ſervice bouté.
Ainſi parloit mon cueur plein de martyre :
Et je luy dy, mon cueur, que veux tu dire?
D'elle tu as voulu eſtre amoureux,
Et puis te plains, que tu es douloureux.
Sçais tu pas bien, qu'Amour ha de couſtume
D'entremeſler ſes plaiſirs d'amertume,
Ne plus ne moins, comme Eſpines poingnantes
Sont par nature au beau Roſier joingnantes?
Ne veuille aucun Damoyſelles aymer,
S'il ne s'attend y avoir de l'amer,
Refus, oubly, jalouſie, & langueur
Suyvent Amours : & pource donc mon cueur
Retourne t'en, car je te fay ſavoir,
Que je ne veux icy te recevoir :
Et ayme mieux, qu'en peine là ſejournes :
Que pour repos devers moy tu retournes.
Voyla comment mon cueur je vous renvoye
Brief, puis le temps qu'il print ſa droite voye
Par devers vous, je n'ay eu le deſir

De l'en tirer pour apres m'en faifir :
Et toutesfois à dire ne veux craindre,
Qu'il n'ha point eu aucun tort de fe plaindre,
Car mis l'avez hors de voftre penfée,
Sans vous avoir (que je fache) offenfée.
  Quand force fut d'aupres de vous partir,
Plus d'une fois me vinftes advertir,
Qu'au fouvenir de vous je me fiaffe,
Me requerant, que ne vous oubliaffe :
Ce que je fey : mais vous qui m'advertiftes,
La fouvenance en oubly convertiftes :
Si qu'au retour j'ay en vous efprouvé
Ce qu'avez craint en moy eftre trouvé.
Las tous Amans au departir languiffent,
Et retournans toufiours fe refiouyffent :
Mais au contraire ay eu plus de tourment
A' mon retour, qu'à mon departement :
Car voftre face excellente, & tant claire
S'eft faite obfcure à moy, qui luy veux plaire :
Voftre gent corps de moy fe part, & emble :
Voftre parler au premier ne refemble,
Et voz beaux yeux, qui tant me confoloient
Ne m'ont point rys ainfi, comme ilz fouloient
Las qu'ay je fait ? Je vous pry, qu'on me mande
La faute mienne, afin que je l'amande,
Et que d'y cheoir deformais je me garde.
  Si rien n'ay fait, au cueur qu'avez en garde
Vueillez offrir traitemens plus humains :
Car s'il mouroit loyal entre voz mains,
Tort me feriez, & de ce cueur la perte
Seroit à vous (trop plus qu'à moy) aperte
D'autant qu'il eft (& vous le favez bien)
Beaucoup plus voftre (en effect) qu'il n'eft mien.

# ELEGIE V

Si ta promeſſe amoureuſement faite
Eſtoit venue à fin vraye & parfaite,
Croy (chere Sœur) qu'en ferme loyauté
Je ſervirois ta jeuneſſe, & beauté,
Faiſant pour toy de corps, d'eſprit, & d'ame
Ce que Servant peut faire pour ſa Dame.
Je ne dy pas, que de ta bouche ſorte
Mot, qui ne ſoit de veritable ſorte :
Mais quand à l'œil voy ta belle ſtature
Et la grandeur d'une telle adventure
Qui ne ſe peult meriter bonnement,
Je ne ſaurois croire, qu'aucunement
Je peuſſe attaindre à un ſi baut degré,
S'il ne me vient de ta grace, & bon gré.
Puis que ton cueur me veux donc preſenter,
Et qu'il te plaiſt du mien te contenter,
Je loüe Amour. Or evitons les peines,
Dont les amours communement ſont pleines :
Trouvons moyen, trouvons lieu, & loyſir
De mettre à fin le tien, & mien deſir.
Voicy les jours de l'An les plus plaiſans,
Chacun de nous eſt en ſes jeunes ans :
Faiſons donc tant, que la fleur de notre aage
Ne ſuive point de triſteſſe l'outrage :
Car temps perdu, & jeuneſſe paſſée
Eſtre ne peult par deux foys amaſſée.
Le tien office eſt, de me faire grace :
Le mien ſera, d'aviſer que je face

Tes bons plaiſirs : & ſur tout regarder
Le droit chemin pour ton honneur garder.
Si te ſupply, que ta Dextre m'annonce
De ceſt eſcrit la finale reſponſe,
A' celle fin que ton dernier vouloir
Du tout me face eſiouyr, ou douloir.

# ELEGIE VI

Le plus grand bien qui ſoit en amitié,
Apres le don d'amoureuſe pitié,
Eſt s'entr'eſcrire, ou ſe dire de bouche,
Soit bien, ſoit dueil, tout ce qui au cueur touche :
Car ſi c'eſt dueil, on s'entreconforte :
Et ſi c'eſt bien, ſa part chacun emporte.
Pourtant je veux (Mamie, & mon deſir)
Que vous ayez voſtre part d'un plaiſir,
Qui en dormant l'autre nuict me ſurvint.
Advis me fut que vers moy tout ſeul vint
Le Dieu d'Amours, auſſi cler, qu'une Eſtoille,
Le corps tout nud ſans drap, linge, ne toille,
Et si avoit (afin que l'entendez)
Son Arc alors, & ſes yeux desbendez.
Et en ſa main celuy traict bienheureux,
Lequel nous feit l'un de l'autre amoureux.
En ordre tel s'approche, & me va dire :
Loyal Amant, ce que ton cueur deſire,
Eſt aſſeuré : celle, qui eſt tant tienne,
Ne t'ha rien dit (pour vray) qu'elle ne tienne :
Et, qui plus eſt, tu es en tel credit,

Qu'elle ha foy ferme en ce que luy as dit.
Ainſi Amour parloit : & en parlant
M'aſſeura fort. Adonc en esbranlant
Ses eſles d'Or en l'air s'en eſt volé :
Et au reſveil je fus tant conſolé,
Qu'il me ſembla que du plus haut des Cieux
Dieu m'envoya ce propos gracieux.
Lors prins la plume, & par eſcrit fut mis
Ce ſonge mien que je vous ay tranſmis,
Vous ſuppliant, pour me mettre en grand heur,
Ne faire point le Dieu d'Amours menteur :
Mais, tout ainſi qu'il m'en donne aſſeurance.
En voſtre dire ayez perſeverance :
Croyant auſſi que les propos, & termes
Que vous ay dits, ſont aſſeurez, & fermes.
En ce faiſant pourray bien ſouſtenir,
Que ſonge peult ſans menſonge advenir :
Et ſi diray la Couche bienheureuſe,
Ou je ſongeai choſe tant amoureuſe.
O combien donc heureuſe elle ſera,
Quand ce gent corps dedans repoſera !

---

# ELEGIE VII

Quay je meſſait, dites, ma chere Amie ?
Voſtre Amour ſemble eſtre tout' endormie
Je n'ay de vous plus lettres, ne langage :
Je n'ay de vous un ſeul petit meſſage :
Plus ne vous voy aux lieux accouſtumez.
Sont ja eſtains voz deſirs allumez,

Qui avec moy d'un mefme feu ardoient?
  Ou font ces yeux lefquelz me regardoient
Souvent en ris, fouvent aveques larmes?
Ou font les mots, qui tant m'ont fait d'alarmes?
Ou eft la bouche auffi, qui m'appaifoit,
Quand tant de fois, & fi bien me baifoit?
Ou eft le cueur, qu'irrevocablement
M'avez donné? Ou eft femblablement
La blanche main, qui bien fort m'arreftoit,
Quand departir de vous befoing m'eftoit?
  Helas (amans) helas fe peult il faire,
Qu'Amour fi grand fe puiffe ainfi deffaire?
Je penferoys pluftoft, que les Ruiffeaux
Feroyent aller encontremont leurs eaux,
Confiderant, que de faict, ne penfée
Ne l'ay encor (que je fache) offenfée.
  Donques Amour, qui couves fous tes efles
Journellement les cueurs des Damoyfelles,
Ne laiffe pas trop refroidir celuy
De celle-là, pour qui j'ay tant d'ennuy.
Ou trompe moy en me faifant entendre,
Qu'elle ha le cueur bien ferme, & fuft il tendre.

---

# ELEGIE VIII

DITES, pourquoy voftre amytié s'efface
O cueur ingrat fous Angélique face?
Dites le moy, car favoir ne le puis,
Toufiours loyal ay efté, & le fuis:
Il eft bien vray, qu'ardant eft mon fervice,
Mais d'avoir fait en fervant un feul vice,

Il n'eſt vivant, lequel me ſceuſt reprendre,
Si trop aymer pour vice ne veult prendre.
  Las pourquoy donc laiſſez vous le cueur pris
D'Amour ſi grand ? Avez vous entrepris
De mettre fin à ſa dolente vie ?
Mieux euſt valu (puis qu'en avez envie)
Que conſumé l'euſſiez à vous ſervir,
Qu'en le laiſſant, ſans point le deſſervir.
  Mais qui ha meu du Monde la plus belle
A' me laiſſer ? eſt ce amitié nouvelle ?
Je croy, que non. Qui vous fait donc changer
Si bon propos ? Seroit-ce point Danger ?
C'eſt luy pour vray. Danger par jalouſie
Chaſſe l'Amour de voſtre fantaſie,
Et en ſon lieu toute crainte y veult mettre,
Ce que ne doit un gentil cueur permettre.
Crainte eſt obſcure : Amour eſt nette & blanche :
Crainte eſt ſervile, Amour eſt toute franche :
Amour fait vivre, & Crainte fait mourir,
Si vous ſouffrez en elle vous nourrir.
Ceſte beauté de Vertu accueillie
Se paſſera comm' une fleur cueillie :
Mais quand Amour de vous ne partira,
Ceſte beauté plus en plus florira.
  Et d'autre part en eſt-il, qui frequentent
Le train d'Amours, ſans que l'aſſaut ilz ſentent
De ces jaloux ? Ou penſez vous qu'ilz ſoient ?
Si pour cela toutes Dames laiſſoient
Leurs ſerviteurs, ainſi comme vous faites,
Toutes Amours par tout ſeroient deffaites.
  Ce n'eſt pas tout, que d'aymer ſeulement,
Il faut aymer perpetuellement :
Et lors que plus Jalouſie ſe fume,

Lors que Danger plus ſa cholere allume,
Et que Rapport plus ſe met à blaſmer,
Lors ſe doit plus vraye Amour enflammer :
Pour leur monſtrer qu'amour eſt plus puiſſante,
Que leur rigueur n'eſt amere & cuyſante.
  Ce néantmoins voſtre plaiſir ſoit fait :
Il eſt en vous de me faire (en effect)
Souffrir à tort, mais en voſtre puiſſance
N'eſt pas d'oſter la grande obeyſſance,
Et l'amitié qu'ay en vous commencée :
Pluſtoſt mourir que changer ma penſée.

## ELEGIE IX

La grand'amour que mon las cueur vous porte
Inceſſamment me conſeille, & enhorte
Vous conſoler en voſtre ennuy extreme :
Mais (tout bien veu) je trouve que moy meſme
Ay bon beſoin de conſolation
Du dueil que j'ay de voſtre affliction.
J'en ay tel dueil, qu'à peine euſſe ſeu mettre
Sur le papier un tout ſeul petit metre,
Si le deſir, qu'ay à voſtre ſervice,
N'euſt eſté grand, & plein d'Amour ſans vice.
  O Dieu du Ciel, qu'Amour eſt forte choſe !
Sept ans y ha, que ma main ſe repoſe
Sans volonté d'eſcrire à nulle femme,
M'euſt-elle aymé ſous treſardente flamme :
Et maintenant (las) une Damoyſelle,
Qui n'ha ſus moy affection, ne zelle,

Me fait pour elle employer encre, & plume,
Et, ſans m'aymer, d'un feu nouveau m'allume
  Or me traictez ainſi qu'il vous plaira :
En endurant mon cueur vous ſervira :
Et ayme mieux vous ſervir en triſteſſe,
Qu'aymer ailleurs en joye, & en lieſſe.
  D'où vient ce poinct? Certes il faut bien dire,
Qu'en vous y ha quelque grace, qui tire
Les cueurs à ſoy. Mais laquelle peult-ce eſtre?
Seroit ce point voſtre port tant adextre?
Seroit ce point les traicts de voz beauz yeux,
Ou ce parler tant doux, & gracieux?
Seroit ce point voſtre bonté tant ſage,
Ou la hauteur de ce tant beau corſage?
Seroit ce point voſtre entiere beauté,
Ou ceſte douce honneſte privauté?
C'eſt ceſte là (ainſi comme il me ſemble)
Ou, ſi je faux, ce ſont toutes enſemble.
Quoy que ce ſoit, de voſtre amour ſuis pris :
Encor je louë Amours en mes eſprits,
De mon cueur mettre en un lieu tant heureux.
Puis qu'il falloit que devinſſe amoureux.
  Donc puis qu'Amour m'a voulu arreſter
Pour vous ſervir, plaiſe vous me traicter
Comme voudriez vous meſme eſtre traictée,
Si vous eſtiez par Amour arreſtée.

---

# ELEGIE X

Amour me feit eſcrire au Moys de May
Nouveau refrain, par lequel vous nommay

(Comme ſavez) la plus belle de France :
Mais je failly : car, veu la ſuffiſance
De la beauté, qui deſſus vous abonde,
Dire devois, la plus belle du Monde.
Ce qui en eſt, & qu'on en void m'accuſe
De telle faute, & voſtre amour m'excuſe
Qui troubla tant mes doulouːeux eſprits,
Que France alors pour le Monde je pris.
O donques vous du Monde la plus belle,
Ne cachez pas un cueur dur, & rebelle
Sous tell' beauté : ce feroit grand dommage.
Mais à mon cueur, qui vous vient faire hommage,
Faites recueil, je vous en fay preſent.
Voyez le bien, il eſt (certes) exempt
De faux penſer, feintiſe ou trahiſon :
Il n'ha ſur luy faute ne meſpriſon,
En luy ne ſont aucunes amours vaines.
Tout ce qu'il ha de mauvais, ce ſont peines,
Qui de par vous y ont été boutées,
Et qui ſans vous n'en peuvent eſtre oſtées.
Si vous ſuppli, Mamie, & mon recours,
Belle, en qui giſt ma mort, ou mon ſecours,
Prenez mon cueur, que je vous vien offrir,
Et s'il eſt faux, faites le bien ſouffrir :
Mais s'il eſt bon, & de loyale ſorte,
Arrachez luy tant de peines qu'il porte.

## ELEGIE XI

Pour à plaiſir enſemble diviſer,
On ne ſauroit meilleur temps adviſer,

Que de Noel la Mynuict, & la Veille :
En ceste nuict le Dieu d'Amour resveille
Ses serviteurs, & leur va commandant
De ne dormir, mais rire, cependant
Que faux Danger, & Maubz, & Jalousie
Sont endormis au lict de Fantasie.
O nuict heureuse, ô douce noire nuict !
Ta noireté aux Amans point ne nuit,
Plustost endort les langues serpentines :
Si que faingnant d'aller droit à Matines,
Plusieurs Amans peuvent bien (ce me semble)
En lieu secret se rencontrer ensemble.
  Les Prestres lors bien haut chantent, & crient :
Et les Amans tout bas leurs Dames prient,
Et puis entre eux content de leurs fortunes,
En maudissant les langues importunes,
Ou en disant choses, qui mieux leur plaisent.
  Puis les servans par coups leurs Dames baisent,
Et en baisant, à elles ilz se deulent
Pour avoir mieux. Lors si les Dames veulent,
Maugré Danger, & toute sa puissance,
A leurs Amis donneront jouyssance :
Car noire nuict, qui des Amans prend cure,
Les couvrira de sa grand Robbe obscure :
Et si rendra (ce pendent) endormis
Ceux, qui d'Amour sont mortelz ennemis.
Qu'en dites-vous ma maistresse, & mamie ?
Si vous voulez n'estre point endormie
Ceste nuict là, de veiller suis content
Avec vous, car mon vouloir ne tend
Qu'à vous complaire. Or pour nous resjouir,
Si vous voulez les Matines ouir,
Là où savez, il n'est chambre si bonne,

Ne ſi bon lićt, que du tout n'abandonne
Pour m'y trouver, car pour final propos,
Dedans un lićt ne giſt point mon repos :
Il giſt en vous, & en vous je le quier :
Donnez le moy donques, je vous requier.

## ELEGIE XII

Le juſte dueil remply de facherie,
Qu'euſtes arſoir par la grand reſverie
De l'homme vieil, ennemy de plaiſir,
M'ha mis au cueur un ſi grand deſplaiſir,
Que toute nuićt repos je n'ay ſeu prendre :
Auſſi ſeroit à blaſmer, & reprendre
Le Serviteur, qui porter ne ſauroit
Le meſme dueil que ſa maiſtreſſe auroit.
Certainement, ma Nymphe, ma Déeſſe,
Quand joye avez, je ſuis plein de lieſſe :
Et quand douleur au cueur vous touche & poinćt,
Je ne reçoy de plaiſir un ſeul poinćt.
  Toute la nuićt je diſois a part moy,
Helas faut-il qu'elle ſoit en eſmoy
Par le parler, & par la langue amere
D'un qui la treuve & mere, & plus que mere?
Que pourra il faire à ſes Ennemis,
Quand il veult nuire à ſes meilleurs Amis?
  Ainſi diſois, ayant grand confiance,
Que voſtre cueur, bien armé de conſtance,
Plus grans aſſaux ſauroit bien ſouſtenir,
Et que le mal, qui en pourroit venir,

Ne pourroit pas tumber que ſur la teſte
Du mal parlant, qui trop ſe monſtra beſte.
Et quand j'eux bien viré, & reviré
Dedans mon liɛ́t, & beaucoup souſpiré,
Je priay fort Amour, qui m'aſſailloit,
Laiſſer dormir mon eſprit, qui veilloit :
Mais lors Amour de rigueur m'ha uſé :
Car le dormir du tout m'ha refuſé,
Me commandant de compoſer, & tiſtre
Toute la nuiɛ́t ceſte petite Epiſtre,
Pour au matin un peu vous conforter
Du dueil, qu'au ſoir il vous convint porter.
Oray-je fait le ſien commandement,
Si vous requier (ma maiſtreſſe) humblement,
Que voſtre cueur, tant noble, & gracieux,
Chaſſe dehors tout ennuy ſoucieux :
En le chaſſant, le mien vous chaſſerez :
Priant Amour qu'en tous lieux, où ſerez,
Vienne plaiſir, & triſteſſe s'enfuye,
Et que Vieillart jamais ne vous ennuye.

# ELEGIE XIII

L'ESLOIGNEMENT, que de vous je veux faire,
N'eſt pour vouloir m'exempter, & deffaire
De voſtre Amour, encor moins du ſervice :
C'eſt pour tirer mon loyal cueur ſans vice
Du feu, qui l'ard par trop grand' amitié :
Et eſt beſoing, qu'il treuve en moy pitié,
Veu que de vous pour toute recompenſe
N'ha que rigueur, & mieux trouver n'y penſe :

Car de vous n'ay encor ouy refponce,
Qui un feul brin de Bon efpoir m'annonce.
Si faut-il bien, que voftre cueur entende
Qu'il n'y ha chofe au Monde, qui ne tende
A quelque fin. Homme ne fuyt la Guerre,
Que pour honneur, ou proufit y acquerre :
Qui ces deux poincts de la Guerre ofteroit,
A y fervir nul ne fe bouteroit.
Homme ne fuyt le train d'Amours aufli,
Que fous efpoir d'avoir don de mercy :
Et qui ce poinct en ofteroit, en fomme,
D'Amour fervir ne fe mefleroit homme.
Ce nonobftant, voftre je demourray :
Mais ce fera le plus loing, que pourray :
Car que me vaut voir de pres & congnoiftre
Tant de beauté, finon de faire croiftre
Mon nouveau feu? J'ay tousjours ouy dire.
Qui plus eft prés, plus ardamment defire :
Parquoy pour moins ardamment defirer,
Raifon me dit, qu'il me faut retirer,
En m'affeurant (fi je croy fon propos)
Que mon efprit par temps aura repos :
Et fi promet rendre à ma trifte vie
La liberté, que luy avez ravie :
Et voftre amour (helas) ne me promet
Fors defefpoir, qui au tombeau me met.
Ay-je donc tort, fi Raifon je veux croire
Pluftoft, qu'Amour, qui en mes maux prend gloire :
Las, s'en ouvrant cefte bouche vermeille,
Vous euffiez mis en mon cueur par l'oreille
Un mot d'efpoir, travaux, ennuis & peines
M'euffent (pour vous) femblé lieffes pleines :
Car doux efpoir conforte la penfée,

Qui bien s'attend d'eftre recompenfée.
Et moy, qui n'ay efpoir, ne feule attente,
Comment feray ma penfée contente,
Fors en fuyant la caufe de fon dueil ?
Là & au temps gift l'efpoir de mon vueil.
Le temps (pour vray) efface toutes chofes :
Au long aller mes trifteffes enclofes
Effacera : toutesfois attendant
Remede tel, j'endure cependant :
Dont maintefois voftre face tant belle
Maudjs tout feul d'avoir cueur fi rebelle :
Que pleuft à Dieu ne l'avoir onc peu voir,
Ou fouvenir jamais d'elle n'avoir.
Croyez, de vray, que ma prefente plainte
N'eft compofée en courroux, ny en fainte :
Faindre n'eft point le naturel de moy :
Parquoy vous pry n'en prendre aucun efmoy,
Ne me hayr, fi je fuys mon contraire,
A qui je veux, plus que jamais, complaire :
Mais c'eft de loing : & pour en faire efpreuve,
Commandez moy, Pour vous, certes, je treuve
Facile chofe à faire, un impoffible :
Et fort aifé à dire, un indicible.
Commandez donc, car je l'accompliray,
Et fur ce point un Adieu vous diray,
Partant du cueur de voftre Amour attaint,
Et qui s'attend d'en voir le feu eftaint
Par s'efloingner, puis qu'on ne veult l'eftaindre
Par eau de grace, ou bien voudroit attaindre.

# ELEGIE XIV

Si ma complainte en vengeance eſtoit telle,
Comme tu es en abus, & cautelle,
Croy que ma plume amoureuſe, & qui t'ha
Tant fait d'honneur, dont treſmal s'acquita,
Croy, qu'elle auroit desja jetté fumée
Du style ardant, dont elle eſt allumée,
Pour du tout rendre auſſi noir que charbon
Le tien bon bruit, ſi tu en as de bon :
Mais pas ne ſuis aſſez vindicatif
Pour un tel cueur ſi faux, & deceptif :
Et neantmoins ſi me faut-il changer
Mon naturel, pour de toy me venger,
A celle fin que mon cueur ſe deſcharge
Du peſant faix, dont ta ruſe le charge :
Auſſi afin de te faire ſavoir,
Qu'à trop grand tort m'as voulu decevoir,
Veu qu'en mon cueur ta baſſe qualité
N'a veu qu'Amour & Liberalité.
Sus donc ma Plume, ores foys ententive
D'entrer en feu d'aigreur vindicative :
Mon juſte dueil t'en requiert, pour tout ſeur,
Ne cherche pas termes pleins de douceur :
Ne trouve Azur, ny Or, en ton chemin,
Ne fin papier, ne vierge parchemin :
Pour mon propos eſcrire rien ne valent :
Cherche des mots, qui tout honneur ravalent :
Trouve de l'encre eſpeſſe & fort obſcure,
Avec papier ſi gros qu'on n'en ayt cure :
Et là deſſus eſcry termes mordans

D'un trait lifable à tous les regardans,
Pour (à bon droit) rendre celle blafmée
Qu'à bien grand tort tu as tant eſtimée.
  Incontinent, defloyale femelle,
Que j'auray fait, & efcrit ton libelle,
Entre les mains le mettray d'une femme,
Qui appellée eſt Rénommée, ou Fame,
Et qui ne fert qu'à dire par le Monde
Le bien, ou mal de ceux, où il abonde.
  Lors Renommée, avec fes efles paintes,
Ira vollant en Bourgs, & Villes maintes :
Et fonnera fa Trompette d'argent,
Pour auteur d'elle affembler toute gent :
Puis haut, & cler de cent langues, qu'elle ha,
Dira ta vie : & puis deça, & là
Ira chantant les fins tours, dont tu ufes,
Tes lafchetez, tes mefchances, & rufes.
Ainfi fera publié ton renom,
Sans oublier ton nom, & ton furnom :
Pour, & afin, que toute fille bonne
Ne hante plus ta mauvaife perfonne.
  Filles de bien n'en vueillez approcher,
Fuyez, d'autant comme honneur vous eſt cher,
Fuyez du tout, fuyez la Garfe fine,
Qui fous beaux dits un vray Amant affine :
Et fi au jour de fes nopces elle ha
Cheveux au vent, ne fouffrez pas cela :
Ou fi au chef luy trouvez attaché
Chappeau de fleurs, qu'il luy foit arraché :
Car il n'affiert à Garfes diffamées
Ufer des droits de Vierges bien famées :
Vray eſt, qu'elle eſt un jeune perfonnage,
Mais fa malice outrepaffe fon aage.

Donc que ſera ce au temps de ta vieilleſſe ?
Tiendras-tu pas eſcoles de fineſſe ?
Certes ouy. Car Medée, & Circé,
Si bien que toy, n'en ont l'art exercé.
Vray eſt, qu'avant que tu ſoys definée,
Par affiner te verras affinée :
Si que desja commence à me venger,
Voyant dé loing venir ton grand danger.
Qui te mouvoit laſche cueur dangereux,
A m'envoyer tant d'eſcrits amoureux ?
Par tes eſcrits feu d'amour attiſois :
Par tes eſcrits mourir pour moy diſois,
Par tes eſcrits tu me donnois ton cueur :
O don confit en maulvaiſe liqueur !
M'as-tu pas fait par l'eſcriture entendre,
Que tout venoit apoint, qui peult attendre ?
Veux-tu nier, que par là n'accordaſſes
A mon vouloir, & que ne t'obligeaſſes,
Lors qu'à mes dons ta main prompte eſtendois
Tu ſavois bien la fin, où je tendois :
Mais ton faux cueur trouva l'invention
De varier à mon intention :
Car mariage en propos vins dreſſer,
Pour qui à moy ne te faut adreſſer :
Ce n'eſt pas toy, que chercher je voudroye,
En ceſt endroit de beaucoup me tourdroye :
Et en la ſorte encor que je t'ay quiſe,
Je m'en repens, congnoiſſant ta faintiſe.
Mon cueur loyal, que je t'avois donné,
Par devers moy tout triſte eſt retourné :
Et m'ha bien ſceu reprocher, que j'ay tort
De l'avoir mis en un logis tant ord :
Si qu'à preſent ne prend autre allegeance,

Qu'au paſſetemps de ſa juſte vengeance,
Que je feray, tant que jeune ſeras :
Mais quand verray, que tu te paſſeras,
Je ceſſeray cette vengeance extreme :
Car lors de toy me vengeras toy-meſme,
Par le regret que ton cueur eſperdu
Aura d'avoir un tel Amy perdu.

---

# ELEGIE XV

TON gentil cueur ſi hautement aſſis,
Ton ſens diſcret à merveille raſſis.
Ton noble port, ton maintien aſſeuré,
Ton chant ſi doux, ton parler meſuré,
Ton propre habit, qui tant bien ſe conforme
Au naturel de ta tres belle forme :
Brief, tous les dons, & graces, & vertus,
Dont tes eſprits ſont ornez, & veſtus,
Ne m'ont induit à t'offrir le ſervice
De mon las cueur plein d'Amour ſans malice.
Ce fut (pour vray) le doux trait de tes yeux,
Et de ta bouche aucuns mots gracieux,
Qui de bien loing me vindrent faire entendre
Secretement, qu'à m'aymer voulois tendre.
Lors tout ravy (pource que je penſay
Que tu m'aymois) à t'aymer commençay :
Et pour certain aymer je n'euſſe ſceu,
Si de l'Amour ne me fuſſe apperceu :
Car tout ainſi que flamme engendre flamme,
Faut que m'amour par autre amour s'enflamme.

Et qui diroit, que tu as fait la feinte
Pour me donner d'amour aucune eſtrainte :
Je dy que non, croyant que mocquerie
En ſi bon lieu ne peult eſtre cherie.
Ton cueur eſt droit, quoy qu'il ſoit rigoureux,
Et du mien (las) ſeroit tout amoureux,
Si ce n'eſtoit faſcheuſe deffiance
Qui à grand tort me pourchaſſe oubliance.
Tu crains (pour vray) que mon affection
Soit compoſée aveques fiction :
Eſprouve moy : quand m'auras eſprouvé,
J'ay bon eſpoir qu'autre ſeray trouvé.
Commande moy juſques à mon cueur fendre,
Mais de t'aymer ne me vien point deffendre.
Pluſtoſt ſera Montagne ſans Vallée,
Pluſtoſt la Mer on verra deſſalée,
Et pluſtoſt Seine encontremont ira,
Que mon amour de toy ſe partira.
Ha, cueur ingrat! Amour, qui vainc les Princes,
T'ha dit cent fois, que pour Amy me prinſes.
Mais quand il vient à cela t'inſpirer,
Tu prens alors peine à t'en retirer.
Ainſi Amour par toy eſt combatu :
Mais garde bien d'irriter ſa vertu :
Et ſi m'en croys, fay ce qu'il te commande :
Car ſi ſur toy de cholere il desbende,
Il te fera par adventure aymer
Quelque homme ſot, deſloyal, & amer,
Qui te fera maudire la journée,
De ce qu'à moy n'auras t'amour donnée.
Pour fuir donc tous ces futurs ennuis,
Ne me fuy point. A quell' raiſon me fuis?
Certes tu es d'eſtre aymée bien digne :

Mais d'eftre aymé je ne fuis pas indigne.
J'ay en threfor jeunes ans, & fanté,
Loyalle amour, & franche voulonté,
Obeiffance, & d'autres bonnes chofes,
Qui ne font pas en tous hommes enclofes,
Pour te fervir, quand il te plaira prendre
Le cueur, qui veult fi haut cas entreprendre.
Et quand le bruyt courroit de l'entreprife,
Cuiderois tu en eftre en rien reprife?
Certes pluftoft tu en aurois louenge,
Et diroit lon, puis que ceftuy fe renge
A cefte Dame, elle ha beaucoup de graces :
Car long temps ha qu'il fuit en toutes places
Le train d'Amour : celle, qui l'ha donc pris,
Faut qu'elle foit de grand' eftime, & pris.
Ilz diront vray : que ne faifons nous donques
De deux cueurs un? Brief, nous ne feifmes onques
Oeuvre fi bon : noz conftellations,
Auffi l'accord de noz conditions
Le veult, & dit : chacun de nous enfemble
Et mainte chofe (en effect) fe refemble.
Tous deux aymons gens pleins d'honnefteté :
Tous deux aymons honneur, & netteté :
Tous deux aymons à d'aucun ne mefdire :
Tous deux aymons un meilleur propos dire :
Tous deux aymons à nous trouver en lieux,
Ou ne font point gens melancolieux :
Tous deux aymons la Mufique chanter :
Tous deux aymons les Livres frequenter :
Que diray plus? Ce mot là dire j'ofe,
Et le diray, que prefqu'en toute chofe
Nous refemblons, fors que j'ay plus d'efmoy
Et que tu as le cueur plus dur que moy.

Plus dur (helas) plaise toy l'amollir,
Sans ton premier bon propos abolir :
Et en voulant en toy mesme penser,
Qu'Amour se doibt d'Amour recompenser,
Las, vueille moy nommer doresnavant
Non pas Amy, mais treshumble Servant,
Et me permetz, allegeant ma detresse,
Que je te nomme (entre nous) ma maistresse.
S'il ne te plaist, ne laisseray pourtant
A bien t'aymer : & ma douleur portant,
Je demourray ferme, & plein de bon zelle :
Et toy par trop ingrate Damoyselle.

## ELEGIE XVI

Qui eust pensé, que l'on peust concevoir
Tant de plaisir pour lettres recevoir?
Qui eust cuidé le desir d'un cueur franc
Estre caché dessous un papier blanc?
Et comme peult un œil au cueur eslire
Tant de confort par une lettre lire?
Certainement, Dame treshonnorée,
J'ay leu des saints la Legende dorée,
J'ay leu Alain le tresnoble Orateur,
Et Lancelot le tresplaisant menteur :
J'ay leu aussi le Romant de la rose,
Maistre en Amours, & Valere, & Orose,
Comptans les faits des antiques Romains :
Brief, en mon temps j'ay leu des livres maints,
Mais en nul d'eux n'ay trouvé le plaisir,

Que j'ay bien fçeu en voz lettres choifir.
J'y ay trouvé un langage benin,
Rien ne tenant du style femenin :
J'y ay trouvé fuite de bon propos,
Avec un mot, qui ha mis en repos
Mon cueur eftant travaillé de trifteffe,
Quand me fouffrez vous nommer ma maiftreffe.
Dieu vous doint donc, ma maiftreffe tresbelle
(Puis qu'il vous plaift, qu'ainfi je vous appelle)
Dieu vous doint donc amoureux apetit
De bien traiter voftre fervant petit.
O moy heureux d'avoir maiftreffe au monde,
En qui vertu fous grand'beauté abonde!
Tel eft le bien qui me fut apporté
Par voftre lettre, ou me fuis conforté,
Dont je maintien la plume bienheurée
Qui efcrivit lettre tant defirée :
Bien heureufe eft la main qui la ploya.
Et qui vers moy (de grace) l'envoya :
Bienheureux eft qui apporter la fceut,
Et plus heureux celuy qui la receut
Tant plus avant cefte lettre lifoye,
En aife grand' tant plus me deduifoye :
Car mes ennuis fur le champ me laifferent,
Et mes plaifirs d'augmenter ne cefferent
Tant que j'eu leu un mot, qui ordonnoit
Que cefte lettre ardre me convenoit.
Lors mes plaifirs d'augmenter prindrent ceffe :
Penfez adonc en quelle doubte, & preffe
Mon cueur eftoit : l'obeiffance grande,
Que je vous doy, bruller me la commande :
Et le plaifir, que j'ai de la garder,
Me le deffend, & m'en vient retarder.

Aucune fois au feu je la boutoye
Pour la brufler : puis foudain l'en oftoye :
Puis l'y remis, & puis l'en reculay :
Mais à la fin (à regret) la bruflay
En difant, Lettre (apres l'avoir baifée)
Puis qu'il luy plaift, tu feras embrafée :
Car j'ayme mieux dueil en obeiffant,
Que tout plaifir en desobeiffant.
Voyla comment poudre, & cendre devint
L'ayfe plus grand qu'à moy onques advint.
Mais fi de vous j'ay encor quelque lettre.
Pour la brufler, ne la faudra que mettre
Pres de mon cueur : là elle trouvera
Du feu affez, & fi efprouvera,
Combien ardente eft l'amoureufe flamme,
Qui mon las cueur pour voz vertus enflamme,
Au moins en lieu des tourmens, & ennuis,
Que voftre amour me donne jours, & nuicts,
Je vous fupply de prendre (pour tous mets)
Un criftallin Miroir, que vous tranfmets.
En le prenant, grand joye m'adviendra.
Car (comme croy) de moy vous fouviendra,
Quand là dedans mirerez cefte face,
Qui de beauté toutes autres efface.
Il eft bien vray, & tien pour feureté,
Qu'il n'eft Miroir, ne fera, n'ha efté,
Qui fçeuft au vif monftrer parfaitement
Voftre beauté : mais croyez feurement,
Si voz yeux clers plus que ce criftallin
Veiffent mon cueur feal, & non malin,
Ilz trouveroient là dedans imprimée
Au naturel voftre face eftimée.
Semblablement avec voftre beauté

Vous y verriez la mienne loyauté :
Et la voyant, voſtre gentil courage
Pourroit m'aymer quelque poinct d'avantage :
Pleuſt or à Dieu donques, que peuſſiez voir
Dedans ce cueur, pour un tel heur avoir :
C'eſt le ſeul bien, ou je tends, & aſpire.
Et pour la fin rien je ne vous deſire,
Fors que cela, que vous vous deſirez,
Car mieux que moy voz deſirs choyſirez.

---

# ELEGIE XVII

Tous les humains, qui eſtes ſur la terre,
D'aupres de moy retirez vous grand' erre,
N'oyez le dueil, que mon las cueur reçoit :
Je ne veux pas, que d'ame entendu ſoit,
Fors ſeulement de ma ſeule Maiſtreſſe,
A qui pourtant ma plainte ne s'addreſſe :
Car quand pour elle en langueur je mourroys,
D'elle (pour vray) plaindre ne me pourroys.
D'elle, & d'Amour ne me plains nullement,
Mais Amour doy mercier doublement :
Et doublement à luy je ſuis tenu,
Quand double bien par luy m'eſt advenu,
De me ſubmettre en lieu tant eſtimé,
Et d'avoir fait, que là je ſuis aymé.
Pourquoy d'ennny ſuis-je donques tant plein ?
A' trop grand tort (ce ſemble) me complain,
Veu que plaiſir plus grand on ne peult dire,
Que d'eſtre aymé de celle qu'on deſire.

A' dire vray, ce m'eſt grande lieſſe,
Mais à mon cueur trop plus grand ennuy eſt ce,
De ce que n'oſe uſer de privauté
Vers une telle excellente beauté.
Amour veult bien me donner ce credit :
Mais pour certain Danger y contredit,
Nous menaſſant de nous faire reproche,
Si l'un de nous trop pres de l'autre approche.
O' Dieu puiſſant, quelle grande merveille !
Eſt il douleur à la mienne pareille ?
A' ma grand' ſoif la belle eau ſe preſente,
Et ſi convient que d'en boyre m'exempte,
Brief, on me veult le plus grand bien du monde,
Et tout ce bien plus à mal me redonde,
Que ſi ma Dame eſtoit vers moy rebelle,
Veu que ſemblant n'oſe faire à la belle,
De qui l'Amour (par ſa grace) eſt à moy :
Ainſi je ſemble, en peine & en eſmoy
A cil qui ha tout l'Or, qu'on peult comprendre,
Et n'oſeroit un ſeul denier en prendre.
Ce neantmoins puis que s'amour me baille.
La ſerviray, quelque ennuy qui m'aſſaille :
Et ayme mieux en s'amour avoir peine :
Que ſans s'amour avoir lieſſe pleine.
Helas, de nuict elle eſt mieux que gardée
Et ſur le jour de cent yeux regardée,
Plus que jadis n'eſtoit Yo d'Argus,
Qui eut au chef cent yeux clers, & agus.
Si ne faut pas s'esbahir grandement,
Si on la garde ainſi ſoingneuſement,
Car voulontiers la choſe pretieuſe
Eſt miſe à part en garde ſoucieuſe.
Or eſt ma Dame une Perle de pris

Ineſtimable à tous humains eſpris
Pour ſa valeur. Que diray d'avantage ?
C'eſt le threſor d'un riche parentage :
Que pleuſt à Dieu que la fortune advint,
Quand je vouldrois, que Bergere devint.
S'ainſi eſtoit, pour l'aller voir ſeulette,
Souvent feroys de ma Lance Houlette,
Et conduirois, en lieu de grans armées :
Brebis aux champs coſtoyez de ramees.
Lors la verrois ſeant ſur la verdure :
Si luy dirois la peine que j'endure
Pour ſon amour, & elle orroit ma plainte
Tout à loyſir, ſans de nul avoir crainte :
Car loing ſeroient ceux qui de nuict la gardent
Et les cent yeux, qui de jour la regardent,
Ne la verroient : le faux traiſtre Danger
Vers elle aux champs ne ſe viendroit renger ·
Touſiours se tient en ſes maiſons Royalles,
Pour faire guerre aux perſonnes loyalles ·
Ainſi eſtant en liberté champeſtre
La requerroys d'un baiſer : & peut eſtre
Me donneroit, pour du tout m'appaiſer,
Quelque autre don par deſſus un baiſer :
Si me vaudroit l'eſtat de Bergerie
Plus qu'une grande, & noble Seigneurie.
O vous Amans, qui aymez en lieu bas,
Vous avez bien en amours voz esbats,
Si n'ay je pas envie à voſtre bien :
Mais en amours avoir je voudrais bien
La liberté à la voſtre ſemblable.
Qu'en dites vous ma Maiſtreſſe honnorable ?
Ces miens ſouhaits vous deſplaiſent ilz point ?
Je vous ſupply ne les prendre qu'à point,

Recongnoiſſant que l'amour que vous porte,
Fait que mon cueur en deſirs ſe tranſporte.
Et pour fermer ma complainte accomplie.
Treshumblement voſtre grace ſupplie,
Perſeverer en l'amour commencée,
Et ne l'oſter de ſi noble penſée.
Quant eſt à moy, ſeule vous ſerviray
Tout mon vivant, & pour vous ſouffriray
Juſques au jour que Fortune voudra,
Que par mercy ma grand' peine faudra.

## ELEGIE XVIII

Filz de Venus voz deux yeux desbendez.
Et mes eſcrits liſez & entendez,
Pour voir comment,
D'un desloyal ſervie me rendez :
Las, puniſſez le, ou bien luy commandez
Vivre autrement.
Je l'ay receu de grace honneſtement,
De moy meſdit par tout injuſtement,
Et me blaſonne.
Helas faut il, qu'apres bon traitement,
Un ſerviteur blaſme indiſcretement
Sa dame bonne?
Que feront ceux qu'on chaſſe, & abandonne?
Si ceux, à qui le bon recueil on donne,
Vivent ainſi?
Il faut, Amour, que peine on leur ordonne :
Car plus à vous, qu'à nulle autre perſonne :
Touche cecy.
Si à telz gens faites grace & mercy,

Noir deviendra voſtre Regne eſclercy,
Et ſans police :
Et n'y aura femme, ne fille auſſi,
Qui oſe aymer craignant d'avoir ſoucy,
Par leur malice.
  La mauvaiſe herbe il faut qu'elle periſſe :
Et la Brebis mal ſaine faut qu'elle yſſe
Hors des troupeaux.
Jettez donc hors de l'amoureux ſervice
Ce meſdiſant, qu'il n'apprenne ſon vice
A vos feaux.
  Certes on voit aux champs les Paſtoureaux
Leur foy garder, mieux que leurs gras Toreaux :
Sans nul mal dire.
Mais en Palais, grans Villes & Chaſteaux
Foy n'y eſt rien, langues y ſont couſteaux
Par trop meſdire.
  Las qu'ay je dit? Pardonnez à mon ire :
Tous ne ſont telz : j'en ay bien ſeu eſlire
Un treſloyal,
A qui mon cueur ſe lamente & ſouſpire
Des maux que j'ay par l'autre; qui eſt pire,
Que deſloyal.
  A l'un (pour vray) l'autre n'eſt pas eſgal :
L'un eſt bon fruict, & l'autre Reagal,
Poiſon mortelle.
L'un eſt d'eſprit, l'autre eſt gros animal :
L'un parle en bien, l'autre touſjours dit mal :
Sa langue eſt telle.
  De l'un reçoy tourment dur, & rebelle :
De l'autre j'ay conſolation belle,
Dieu ſçait combien.
Brief : Amitié n'ha point peine éternelle :



Apres le mal j'ay rencontré en elle
Singulier bien.
  O toy, mon cueur bienheureux je te tien,
D'avoir trouvé un tel Serviteur tien,
Qui te conforte.
Et à bon droit je me complains tresbien,
Que je ne l'ay plus toſt retenu mien,
Congnu ſa forte.
  Las, de mon cueur luy ay fermé la porte.
Pour à celuy, qui mal de moy rapporte,
Mon cueur unir.
Grand mal je fey, auſſi peine j'en porte :
Et croy que Dieu me l'envoye ainſi forte.
Pour m'en punir.
  Par ſes faux tours me ſuis veu advenir
Un grand vouloir de ne me ſouvenir
D'homme qui vive.
Mais pour les faux les bons ne faut bannir :
Et puis d'aymer on ne se peut tenir,
Quoy qu'on eſtrive.
  Tel veult fuyr, qui plus pres en arrive,
Si loüe Amour, qui plus qu'à femme vive,
M'ha fait ceſt heur
De me montrer la malice exceſſive
D'un faux Amant, & la bonté naiſve
D'un Serviteur.

## ELEGIE XIX

Tant eſt mon cueur au voſtre uny, & joinct,
Qu'impoſſible eſt que l'ennuy, qui vous poinct

Ne ſente au vif : mais ſi voſtre conſtance
Venoit à faire à l'ennuy reſiſtance,
Lors ſortiriez de deſolation,
Et j'entrerois en conſolation,
En vous voyant n'eſtre plus deſolée.
Si n'ay-je empris vous rendre conſolée
En ceſt eſcrit, pour ſeulement oſter
Le mal, que j'ay de vous voir mal porter,
Pluſtoſt, voudrois, certes qu'il fuſt permis,
Que voſtre dueil avec le mien fuſt mis,
Aymant plus cher avoir double deſtreſſe,
Que d'en voir une en ma Dame, & Maiſtreſſe·
Mais le moyen plus ſouverain ſeroit,
Quand par vertu tel ennuy ceſſeroit.
La vertu propre, en ceſtuy cas, c'eſt force,
Qui dueil abbat, & les tourmens efforce :
Je ne dy point force du corps, & bras :
S'ainſi eſtoit les Toreaux gros, & gras,
Lions puiſſans, Elephans monſtrueux
Seroient beaucoup (plus que nous) vertueux·
Ce que j'entens, c'eſt force de courage
Pour ſouſtenir d'infortune l'orage,
Et reſiſter à ſurvenans malheurs.
N'eſt elle point parmy voz grans valeurs
Ceſte vertu ? Si eſt abondamment :
Vueillez la donc monſtrer evidemment
En ceſt ennuy. Les eſtoilles celeſtes
Jamais ne ſont que de nuict manifeſtes :
Auſſi conſtance en nous ne peult bien luyre,
Qu'au temps obſcur, que douleur nous vient nuire.
Aux grans aſſauts acquiert on les honneurs,
Et tant plus ſont aigres les Blaſonneurs,
Plus le Conſtant ha de loz meritoire.

Si ne faut point fur eux chercher victoire :
Ilz fe vaincront, tant font ilz malheureux,
Faifant tomber tous les blafmes fur eux.
Mais, qui eft cil, ne celle en ceftuy Monde,
En qui douleur par faux raport n'abonde :
Avant que nul foit jamais ici né,
A cefte peine il eft predeftiné :
Et tant plus eft la perfonne excellente.
Plus eft fubjécte à l'aigreur violente
De telz affauts. Vous donques accomplie
De dons exquis, dites, je vous fupplie,
Cuidez vous bien fuir les violences
Des mefdifans avec voz excellences?
Si vous voulez, qu'on n'ayt fur vous envie.
Ne foyez plus de vertueufe vie :
Oftez du corps cette exquife beauté :
Oftez du cueur cefte grand loyauté :
Ne foyez plus fur toutes eftimée,
Ne des loyaux Serviteurs bien aymée :
Ayez autant de chofes vitieufes,
Que vous avez de vertus precieufes :
Lors fe tairont. Ha, chere, & feule amie,
Voulez-vous eftre envers Dieu endormie,
De recevoir tant de graces de luy,
Et ne vouloir porter un feul ennuy?
Ennuy (pour vray) n'eft pas la pire chofe
Qui foit au cueur des perfonnes enclofe :
Petit ennuy un grand ennuy appaife :
Brief, fans ennuy trop fade feroit l'aife :
Et tout ainfi que les fades viandes
Avec aigreur on trouve plus friandes :
Ainfi plaifir trop doux & vigoureux
Meflé d'ennuy, femble plus favoureux.

Et d'autre part, raiſon vous fait ſavoir,
Qu'impoſſible eſt de non triſteſſe avoir,
Veu que tous ceux, qui le plus fort s'appuyent
Sur leurs plaiſirs, de leurs plaiſirs s'ennuyent :
Et deviendroit faſcheuſe leur lieſſe,
Si quelque fois n'entrevenoit triſteſſe :
Laquelle en fin ſe perd avec le temps,
Dont en apres ſont plus gays, & contens,
Or ſi ce dueil n'abbatez pas vertu,
Si fera il par le temps abbatu :
Mais la vertu de vous croire me fait,
Que ja le temps n'aura l'honneur du fait.
Le temps eſt bon pour les douleurs deffaire
De ceux, qui n'ont conſtance pour ce faire :
Mais vous Amie, avez en corps de Dame
Un cueur viril pour vous oſter de l'ame
Voſtre douleur, mieux qu'autre creature,
Ne que le temps, ne que mon eſcriture.

# ELEGIE XX

En eſt-il une en ceſte terre baſſe,
Qui en tourment de triſteſſe me paſſe,
Ou qui en ſoyt autant, comme moy, pleine ?
Faire ſe peult : mais je croy qu'à grand' peine
Se trouvera femme en lieu, ne ſaiſon,
Qüi de ſe plaindre ayt ſi grande raiſon.
Deſſous la grand' lumiere du Soleil
Ne trouve point le Phenix ſon pareil :
Et auſſi peu je trouve ma pareille
En juſte dueil, qui la mort m'appareille,

Le Phenix ſuis des Dames langoureuſes
A trop grand tort, voyre des malheureuſes,
Et cil qui m'ha tous ces maux avancez,
Eſt le Phenix des hommes inſenſez.
  Las je me plains non point comme Dido
Frappée au cueur du dard de Cupido :
Ja ne m'orrez alleguer en mes plaintes
Le mien Amant, comme Sappho, & maintes,
Mais mon mary, dont plus mon cueur ſe deult :
Car les Amants abandonner on peult,
Et les maris c'eſt force qu'ilz demeurent
(Bons, ou mauvais) juſques à ce qu'ilz meurent.
  Non que par moy luy ſoit mort deſirée,
Pluſtoſt voudrois ſa penſée inſpirée.
A me traiter ainſi qu'il eſt licite,
Ou comme il doit, ou comme je merite :
Veu que mon cueur l'ayme, l'honnore & ſert,
Comme il convient, & non comme il deſſert.
  Pas ne deſſert avoir à ſa commande
C'eſt en bon poinct, & ceſte beauté grande,
Que m'ha donné Nature à plein deſir :
Pas ne merite au chaſte lict geſir
De celle là, qui tant luy eſt feable.
  Il ne faut pas qu'un œil tant aggreable
Luy ſoit riant, ne que bouche tant belle
En le baiſant, mary, n'amy l'appelle :
Et neantmoins, ſuyvant Dieu & ſa Loy,
De mon franc vueil tous ces poincts ha de moy.
  Mais c'eſt ingrat tout mal pour bien me baille
Il ha de moy le bon grain pour la paille,
Humble Douceur pour fiere Cruauté,
Loyalle Foy pour grand' Deſloyauté,
Et pour Chagrin toute amoureuſe approche,

Sans amollir ſon cueur plus dur que roche.
Le fier Lion deſſus le Chien ne met
Patte, ne dent, quand à luy ſe ſubmet :
Les forts Romains, quand ilz s'humilierent
Sous Attila, ſon cueur felon plierent :
Le noir Pluton, à flechir mal ayſé,
Fut (par douceur) d'Orpheus appaiſé.
Tout s'amollit par douceur tres benigne :
Et toutesfoys la douceur feminine,
Qui les douceurs de ce Monde ſurpaſſe,
Devant les yeux de mon dur Mary paſſe,
Sans l'eſmouvoir : & tant plus me ſubmets
Tant plus me ſert d'eſtranges, & durs mets,
Par ainſi paſſe en cruautez iniques
Lions, Tirans, & Monſtres Plutoniques.
Certes quand bien je penſe à mon malheur,
Il me ſouvient du Champeſtre Oyſeleur,
Lequel apres que l'Oyſellet de champs
Il ha ſceu prendre avec faints & doux chants,
Le tue, & plume : ou, ſi vif le retient,
Le met en Cage, & en langueur le tient :
Ainſi (pour vray) fus prinſe & arreſtée,
Et tout ainſi (helas) je ſuis traitée.
Or ſi l'Oyſeau maudit en ſon langage
(Comme dit Meun) cil qui le tient en Cage :
Pourquoy icy donques ne me plaindray-je
De ce cruel, qui chacun jour r'engrege
Mes longs ennuis ? Le dueil qui eſt celé.
Griefve trop plus, que s'il eſt revelé.
Parquoy le mien donc revelé ſera :
Ma bouche au cueur ce grand plaiſir fera.
Et à qui, las ? Sera ce à mon Mary,
Que deſcharger iray mon cueur marry ?

Non certes, non : rien je n'y gaigneroye,
Fors qu'en mes pleurs plaiſir luy donneroye,
Et à qui donc? doy-je par amour faire
Un Serviteur, duquel en mon affaire
J'auray conſeil, & qui par amitié
De mes douleurs portera la moytié?
L'occaſion le conſeille, & le dit :
Mais avec Dieu honneur y contredit.
Pourtant Plaideurs aux amoureuſes queſtes
Allez ailleurs preſenter voz requeſtes :
Je ne feray ne Serviteur n'Amy,
Mais tiendray foy, à mon grand ennemy.
Donques à qui feray ma plainte amere?
A vous ma chere, & honnorée Mere,
C'eſt à vous ſeule, à qui s'offre, & preſente
Par vray devoir la complainte preſente.
Et devers vous s'envollent mes penſées,
De grand ennuy (à grand tort) offenſées,
Pour y chercher allegeance certaine.
Comme le Cerf, qui court à la Fontaine
Querant remede à la ſoif, qui le preſſe :
Nature auſſi ne veult qu'ailleurs m'adreſſe.
Et ſi m'ha dit, ſi pour moy en ce Monde
Y ha confort, qu'en vous ſeule il abonde :
S'il eſt en vous (las) ſi m'en ſecourez.
S'il n'eſt en vous, avecques moy pleurez
En maudiſſant Fortune, & ſes alarmes :
Et en mes pleurs entremeſlez vos larmes,
Pour arrouſer la fleur qu'avez produite,
Qui s'en va toute en ſeiche herbe reduite.

# ELEGIE XXI

## DE LA MORT D'ANNE L'HULIER

Quiconques foys, qui veux que je confeſſe
Que Venus eſt la plus belle Déeſſe,
Il faut auſſi, que de rien tu ne doubtes,
Qu'elle que ſoit la plus male de toutes :
Car quelque don, qui d'elle ſoit donné,
(Tant ſoit-il doux) il eſt environné
De plus de maux, que la Roſe d'Eſpines :
Et (qui pis eſt) ſi ſes fraudes vulpines
On fait fuyr, ou ſi un chaſte cueur
D'aventure eſt de ſa flamme vainqueur,
Elle (ſoudain) devient toute enragée ?
Et tout ainſi, que s'on l'euſt outragée,
En prend vengeance. Helas piteuſe preuve
Toute recente à ce propos ſe treuve
D'Anne qui fut jadis Orleanique.
Le cas eſt tel : La Déeſſe impudique
De ſon brandon (qui maintes femmes damne)
Jamais ne ſeut eſchauffer le cueur d'Anne.
Dont par deſpit ſur le corps ſe vengea,
Et pour ce faire à Vulcan ſe rengea :
Car le pouvoir de Vénus eſt petit
Pour ſe venger ſelon ſon appetit.
A Vulcain donc ſon dueil elle declaire :
Qui tout ſubit (pour à Venus complaire)
De ſon chaut feu (bien autre qu'amoureux)
Vint allumer par un ſoir malheureux
D'Anne le lict chaſte, & immaculé :

Et en dormant ſon beau corps ha bruſlé :
Duquel adonc l'ame noble s'oſta,
Et toute gaye au Ciel luyſant ſauta,
Sans ſe ſentir du feu de Vulcanus,
Encores moins de celuy de Venus.
  Or vit ſon Ame, & le Corps eſt pery
Par feu ardent. Mais, qui de ſon Mary
Euſt eu alors les larmes qu'eſpandues,
Il ha depuis, pas ne fuſſent perdues,
Comme elles ſont, car de ſes yeux ſortir
En feit aſſez pour ce feu amortir.

# ELEGIE XXII

## DU RICHE INFORTUNÉ JAQUES DE BEAUNE SEIGNEUR DE SEMBLANÇAY

En ſon gyron jadis me nourriſſoit
Douce Fortune, & tant me cheriſſoit,
Qu'à plein ſouhait me faiſoit delivrance
Des hauts honneurs, & grans threſors de France :
Mais ce pendant ſa main gauche treſorde,
Secretement me filoit une Corde,
Qu'un de mes Serfz pour ſauver ſa jeuneſſe,
A miſe au col de ma blanche vieilleſſe
Et de ma mort tant laide fut la voye,
Que mes Enfans, leſquelz (helas) j'avoye
Haut eſlevez en honneur, & pouvoir,
Haut eſlevé au Gibet m'ont peu voir.
  Ma gloyre donc, que j'avois tant cherie,
Fut avant moy devant mes yeux perie :

Mes grans threſors, en lieu de ſecourir,
Honteuſement me menerent mourir :
Mes Serviteurs, mes Amis & Parens
N'ont peu ſervir, que de pleurs apparens.
J'eu (en effect) des plus grans la faveur,
Ou au beſoing trouvay fade faveur :
Meſmes le Roi ſon Pere m'appella :
Mais tell' faveur Juſtice n'esbranla.
Car elle ayant le mien criminel vice
Mieux eſpluché, que mon paſſé ſervice,
Pres de Rigueur, loing de Miſericorde
Me pronunça honte, miſere, & corde :
Si qu'à mon los n'eſt choſe demourée,
Qu'une conſtance en face colorée,
Qui juſqu'au pas de mort m'accompagna,
Et qui les cueurs du peuple tant gaigna,
Qu'eſtant meſlée avecques mes ans vieux
Feit larmoyer mes propres Envieux.
Certainement ma triomphante vie
Jadis mettoit en grand tourment Envie :
Mais de ma mort or'doibt eſtre contente.
Je qui avoys ferme entente, & attente
D'eſtre en Sepulchre honorable eſtendu,
Suis tout debout à Montfaucon pendu :
Là où le vent, quand eſt fort & nuyſible,
Mon corps agite : & quand il eſt paiſible,
Barbe, & cheveux tous blancs me fait branſler,
Ne plus ne moins, que fueilles d'arbre en l'air.
Mes yeux, jadis vigilans de Nature,
Des vieux Corbeaux ſont devenus paſture :
Mon col, qui eut l'accol de Chevalier,
Eſt accolé de trop mortel collier.
Mon corps jadis bien logé, bien veſtu,

Eſt à préſent de la Greſle battu,
Lavé de Pluye, et du Soleil ſeché,
A plus vil lieu, qui peult eſtre cherché.
Or pour finir les regrets doloreux
Partans du cueur du Riche malheureux,
Roys, & Subjets, en moy vueillez apprendre,
Que vaut grand'charge à bailler & à prendre.
En mon vivant ne fut merveille à voir
(Veu mon credit) ſi j'acquis grand avoir :
Mais à ma mort on peut bien voir adonques
Un des grans tours que Fortune ſeit onques.
Long-temps me feit appeller Roy de Tours,
Mais puis qu'elle ha uſé de ſes deſtours
Sur moy vieillard, chetif, & miſerable,
Priez à Dieu (O Peuple venerable)
Que l'Ame ſoit traitée, ſans eſmoy
Mieux que le corps : & congnoiſſez par moy.
Qu'Or, & Argent, dont tous plaiſirs procedent.
Cauſent douleurs, qui tous plaiſirs excedent.

---

# ELEGIE XXIII

## DE JAN CHAUVIN MENESTRIER

Chauvin, ſonnant ſur Seine les aubades,
Donna tel aiſe aux gentilles Naiades,
Que l'un pour tous des aquatiques Dieux
Parla ainſi : Le ſon melodieux
De ce Chauvin, Frères, nous pourroit nuire
Par traict, de temps, & noz femmes ſeduire,

Jusqu'à les faire yssir de la clere onde,
Pour habiter la Terre large, & ronde.
Ne feit au chant de son Psalterion
Sortir des eaux les Dauphins, Arion?
Ne tira pas Orpheus Eurydice
Hors des Enfers? Cela nous est indice,
Que cestuy cy, qui mieux, que ces deux sonne,
Et qui tant est gracieuse personne,
Nous pourroit bien noz Nymphes suborner.
Ces mots finis, se prindrent à tourner
Ces Dieux jaloux, au tour de la Nacelle
Du Bon Chauvin, & renversans icelle,
L'ont en leurs eaux plongé, & suffoqué :
Puis chacun d'eux des Nymphes s'est moqué,
En leur disant, venez, Dames, venez,
Voicy Chauvin, que si cher vous tenez :
Commandez luy, que danser il vous face.
Lors, le baisant ainsi mort en la face,
Toutes sur luy de leurs yeux espandirent
Nouvelles eaux : & après le rendirent
Dessus la Terre es mains de ses Amis,
Qui l'ont ensemble en sepulture mis,
Et d'instruments de Musique divers
Au Roy du ciel, & du Monde univers
Ont rendu gloire, & immortelles graces,
De l'avoir mis hors des terrestres places,
Pleines de maux, pour le loger en lieu
Ou plus n'endure, & plus n'offence Dieu.

# ELEGIE XXIV

Gente Danes de Juppiter aymée,
Dedans la Tour d'Arain bien enfermée,
Puis que Fortune, adverfe de tout bien,
Eſt maintenant envieuſe du mien :
Puis que de l'œil elle m'ha deſtourné
Le beau preſent, qu'elle m'avoit donné :
Puis que parler à vous ne puis, & n'oſe,
Que puis je faire orendroit autre choſe,
Fors par eſcrit nouvelles vous mander
De mon ennuy, & vous recommander
Le cueur de moy, dont avez jouyſſance :
Le cueur, ſur qui nulle autre n'ha puiſſance ?
Le cueur, qui fut de franchiſe interdit,
Quand priſonnier en voz mains ſe rendit :
Et derechef priſonnier confermé
Aveques vous en la Tour enfermé.
Je vous ſupply par celuy dur tourment,
Que nous ſouffrons pour aymer loyaument,
Qu'entre voz mains il face ſa demeure,
Juſques à tant, que l'un, ou l'autre meure.
Tandis Fortune, avec cours temporel
Se changera, ſuyvant ſon naturel :
Et ne nous eſt ſi dure, & mal proſpere,
Comme paiſible, & bonne je l'eſpere.
  Parquoy, Amie, or vous reconfortez
En ceſt eſpoir, & conſtamment portez
L'une moytié de l'infortune forte :
L'autre moytié croyez que je la porte.
Mais ou ſont ceux, qui ont eu leur deſir

En amitié, ſans quelque deſplaiſir?
Il n'en eſt point certes, & n'en fut onques,
Et n'en ſera. Ne vous eſtonnez donques :
Car j'apperçoy de loing venir le temps,
Que nous ſerons plus, que jamais, contens :
Et que de moy ſerez encor ſervie,
Sans nul danger, & en deſpit d'Envie.

# ELEGIE XXV

## POUR MONSIEUR DE BARROYS :

### A MA DAMOYSELLE DE HUBAN

Le Serviteur de vous, chere maiſtreſſe,
D'un triſte cueur ceſt eſcrit vous addreſſe
Pour ſalut humble, & pour vous advertir,
Qu'il m'eſt beſoing d'aupres de vous partir :
Mais je ne puis bien vous rendre advertie,
Combien de dueil j'ay de la departie :
Parquoy vault mieux à voz penſers remettre
Ce que n'en puis par eſcriture mettre :
Ce neantmoins, puis qu'à l'heure preſente
Encre, & Papier devant moy ſe preſente,
Compter vous vueil un debat, qui m'eſveille.
  Toutes les fois que je dors, ou ſommeille,
Dire me vient (d'une part) mon Devoir,
Qu'il m'eſt beſoing, pour long temps ne vous voir,
Me remonſtrant que j'ay certain affaire
Que trop je laiſſe à pourſuyvre, & à faire,

Et que pour toſt choſe preſſée ouvrer,
Laiſſer on doibt ce, qu'on peult recouvrer.
De l'autre part Deſir vient contredire
A mon Devoir, & luy vient ainſi dire :
Facheux Devoir, veux-tu qu'un Serviteur,
Qui quant à l'œil jamais ne ſe veit heur
Tel qu'à preſent, ores il abandonne
Ce bien exquis, que vraye amour luy donne ?
Laiſſera il celle, qui eſt pourveuë
De tant de dons ? laiſſera il la veuë
De ce regard de douceur accomply,
Sous le hazard d'eſtre mis en oubly ?
Ainſi Deſir, et mon Devoir me preſchent :
Vous adviſant, que tous deux tant m'empeſchent
Que je ne ſay, auquel j'obeiray :
Parquoy, Maiſtreſſe, ici vous ſuppliray,
De m'advertir, qu'il convient, que je face.
Mon devoir veult, qu'eſlongne voſtre face :
Deſir me veult pres de vous retenir :
Mais à nul d'eux je ne me veux tenir :
Et n'en feray fors cela ſeulement
Qu'ordonnera voſtre commandement,
Qui-deſſus moy autant ha de puiſſance,
Que ſerviteurs doyvent d'obeiſſance.

---

# ELEGIE XXVI

## A UNE, QUI REFUSA UN PRESENT.

QUAND je vous dy (ſans penſer mal aſſaire)
J'ay, chere Sœur, un preſent à vous faire,

Le prendrez vous? dès que m'euftes ouy,
Dit ne me fut le contraire d'ouy :
Parquoy, ma Sœur, fi en vous l'envoyant
Y ha forfait, chacun fera croyant,
Que non de moy, mais de vous vient l'offence.
Et pour renfort de ma jufte defenfe,
(Sans me vanter) ce mot bien dire j'ofe,
Qu'en maint bon lieu j'ay donné mainte chofe,
Que lon prenoit, fans penfer le donneur
Pretendre rien du prenant, que l'honneur.
Que n'avez vous de moy ainfi penfé?
Jamais me fuis je en termes advancé
Aupres de vous, qu'honneur, & Dieu enfemble
N'y fuffent mis? quelque fois, ce me femble,
Je vous ay dit (fi bien vous en fouvient)
Trefchere Sœur, fi fervice vous vient
De mon cofté, je vous fupply n'entendre,
Que je vous vueille obliger le me rendre,
Brief : mes propos tenuz d'affection,
Seront tefmoings de mon intention :
Vous affeurant, que l'eftime immuable,
Que j'ay de vous, eft fi grande, & louable,
Que rien par vous n'y peult eftre augmenté,
En refufant un offre prefenté.
Il n'eft pas dit (certes) que tous donneurs
Voyfent cherchant (par tout) les deshonneurs :
Et n'eft pas dit, que les Dames, qui prenent,
Font toutes mal, & qu'en prenant mefprenent :
Ce nonobftant, prendre n'exauceray
En mon efcrit, & fi confefferay,
Que bien fouvent, quand à femme lon donne,
Le refufer eft chofe honnefte, & bonne :
Mais bien fouvent (à dire verité)

Il peult tourner en incivilité.
Je fçay affés que de rien n'avez faute :
Je fçay combien de cueur vous eftes haute :
Ce neantmoins (pour nourrir amytié)
N'eft mal feant, s'abbaiffer de moytié.
Quand tout eft dit, nette fens ma penfée
D'avoir fait cas, ou foyez offenfée :
Pluftoft devrois me fentir offenfé
Du mal, qu'avez (peult eftre) en moy penfé :
Veu que l'offrir, dont j'ay voulu ufer,
En cas d'honneur vaut bien le refufer :
Et croy, de fait, que fi ce n'euft efté
La Foy, que j'ay de voftre honnefteté,
J'euffe penfé proceder mon defaut
De n'avoir fait mon prefent affez haut :
Mais Dieu me gard d'eftre fi tranfgreffeur
De l'amitié d'une fi bonne Sœur,
Qui congnoitra que Frere ne fe treuve
Plus vray, que moy, me mettant à l'efpreuve.

## ELEGIE XXVII

### A UNE MALCONTENTE, D'AVOIR ESTÉ SOBREMENT LOUÉE; ET SE PLAIGNANT NON SOBREMENT.

Pour tous les biens qui font deça la Mer,
Je ne voudrois vous, ny autre blafmer
Contre raifon : en forte qu'on peuft dire,
Que je me mets voulontiers à mefdire.

Mais ſi faut-il que vous croyez auſſi,
Que je n'ay pas tant beſoing, Dieu mercy,
De voz faveurs, qu'on me fiſt conſentir,
En vous louant, de flatter, ou mentir.
Je laiſſe à ceux faire ceſte corvée,
Qui n'ont encor nulle amie trouvée :
Et ſont contens de prendre tout en gré,
Pour en Amours avoir quelque degré.
Je laiſſe à faire à ces Italiens,
Ou Eſpagnolz, tombez en voz liens,
Qui diſent plus qu'onques ilz ne penſerent,
Pour avoir mieux encores qu'ilz n'eſperent.
Car le plus lourd de telles nations
Entend aſſez voz inclinations :
Et ſçavent bien que des païs eſtranges,
Il ne vient rien ſi peu cher que loüanges.
Ceux là diront, que les raiz de voz yeux
Font devenir le Soleil envieux :
Et que ce ſont deux Aſtres reluyſans,
Tout leur bonheur & malheur produyſans.
En vous voyant, ilz feront esbahys,
Comme Dieu meit tel bien en ce païs :
Et beniront l'An, le Ciel, & l'Idée,
D'où telle grace en terre eſt procedée.
Ilz vous diront que d'un ris ſeulement,
Vous eſchauffez le plus froid Element :
Et que les biens, dont Arabie eſt pleine,
N'approchent point de voſtre douce aleine.
Ils jureront que voz mains ſont d'yvoire,
Et que la neige, au pris de vous eſt noire.
Voz blanches dents, ou pluſtoſt Diamans,
Sont la priſon des eſpritz des Amantz.
Et le Coral où elles ſont encloſes,

Pallit le taint des plus vermeilles Rofes.
De voz cheveux, c'eſt moins que la raiſon
De faire d'eux à l'Or comparaiſon.
Ilz vous diront que voſtre doux langage
Les cueurs humains aliene & engage :
Et que l'accueil de voz douces manieres,
Peut appaiſer Mars entre ſes bannieres.
Si vous touchez Eſpinettes ou Luts,
Vous appaiſez les ſubjets d'Eolus.
Et ſi l'aller par les champs vous delecte,
A chacun pas croiſt une violette.
Brief, noſtre Siecle, où vous avez veſcu,
A les paſſez par vous ſeule vaincu.
Et qui ſçauroit tant de fables redire,
Sans ſe faſcher, ou ſans mourir de rire?
Ilz dient tant, que je croy que le tiers,
En eſcrivant, fait rougir les papiers.
Or quant à moy, je ne ſçauroys avoir
Sens, ne loiſir, d'apprendre ce ſçavoir,
Ne mon eſprit eſt d'aſſez bonne marque
Pour ſuyvre ainſi Jean de Meun, ou Petrarque.
Je diray bien, & ne mentiray point,
Que ſous les draps vous eſtes en bon point :
Et que peult eſtre, on void mainte qui brague,
Qui beaucoup pres n'eſt point ſi bonne bague.
Mais de parler qu'eſtes choſe divine,
On me diroit, que je ſonge, & devine,
Car en ce corps fait de ſucre & de miel,
Y ha des cas trop peu dignes du ciel.



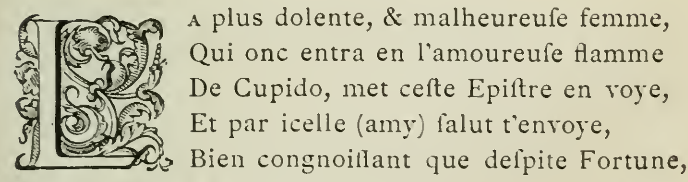


# EPISTRES

## MAGUELONNE A SON AMY PIERRE DE PROVENCE.

SUBSCRIPTION EN VERS ALEXANDRINS.

*Meſſager de Venus pren ta haute volée.*
*Cherche le ſeul Amant de ceſte deſolée :*
*En quelque part qu'il rie, ou gemiſſe à preſent,*
*De ce piteux eſcrit fay luy un doux preſent.*



La plus dolente, & malheureuſe femme,
Qui onc entra en l'amoureuſe flamme
De Cupido, met ceſte Epiſtre en voye,
Et par icelle (amy) ſalut t'envoye,
Bien congnoiſſant que deſpite Fortune,
Et non pas toy à preſent m'infortune :
Car ſi triſteſſe avecques dur regret
M'ha fait jetter maint gros ſouſpir aigret,

Certes je fçay, que d'ennuy les alarmes,
T'ont fait jetter maintefoys maintes larmes,
O noble cueur, que je voulu choyfir
Pour mon Amant, ce n'eft pas le plaifir,
Qu'eufmes alors, qu'en la maifon Royalle
Du Roy mon Pere à t'amye loyalle
Parlemantas, d'elle tout vis à vis :
Si te promets, que bien m'eftoit advis,
Que tout le bien du Monde, & le deduit
N'eftoit que dueil, prés du gracieux fruit
D'un des baifers, que de toy je receuz :
Mais noz efprits par trop furent deceus,
Quand tout foudain la fatale Déeffe
En duéil mua noftre grande lieffe,
Qui dura moins que celle de Dido :
Car toft apres que l'enfant Cupido
M'eut fait laiffer mon pere, puiffant Roy,
Vinfmes entrer feulets en defarroy
En un grand bois, où tu me defcendis,
Et ton manteau deffus l'herbe eftendis,
Et me difant, mamie Maguelonne,
Repofons nous fur l'herbe, qui fleuronne,
Et efcoutons du Roffignol le chant.
Ainfi fut fait. Adonc en arrachant
Fleurs, & boutons de beauté trefinfigne,
Pour te monftrer de vraye Amour le figne,
Je les jettoys de toy à l'environ,
Puis devifant m'affis fur ton giron :
Mais en comptant ce qu'avions en penfée,
Sommeil me print, car j'eftois bien laffée.
Finalement m'endormy pres de toy :
Dont contemplant quelque beauté en moy,
Et te fentant en ta liberté franche,

Tu descouvris ma poytrine assez blanche,
Dont de mon sein les deux pommes pareilles
Veis à ton gré, & tes levres vermeilles
Baiserent lors les miennes à desir.
Sans vilenie, en moy prins ton plaisir
Plus que ravy, voyant ta douce amie
Entre tes bras doucement endormie.
Là tes beaux yeux ne se pouvoient saouler :
Et tu disois (pour plus te consoler)
Semblables mots en gemissant' aleine :
O beau Paris, je ne croy pas qu'Heleine
Que tu ravis, parvenu dedans Grece,
Eust de beauté autant que ma maistresse :
Si on le dit, certes ce sont abus.
Disant ces mots, tu vis bien, que Phebus
Du haslé noir rendoit ma couleur tainte,
Dont te levas, & coupas branche mainte,
Que tout autour de moy tu vins estendre
Pour preserver ma face jeune, & tendre.
Helas Amy, tu ne savois que faire
A me traiter, obéïr, & complaire,
Comme celuy, duquel j'avois le cueur.
Mais cependant, ô gentil Belliqueur,
Je dormois fort, & Fortune veilloit :
Pour nostre mal (las) elle travailloit.
Car quand je fus de mon repos lassée,
En te cuidant donner une embrassée,
Pour mon las cueur grandement consoler,
En lieu de toy (las) je veins accoler
De mes deux bras la flairante ramée,
Qu'autour de moy avois mise, & semée,
En te disant, mon gracieux Amy,
Ay-je point trop à vostre gré dormy?

N'eſt-il pas temps, que d'icy je me leve?
  Ce proferant, un peu je me ſouſleve,
Je cherche, & cours : je revien, & puis vois,
Autour de moy je ne vey que les Bois :
Dont maintefois t'appellay Pierre, Pierre,
As-tu le cueur endurcy plus que pierre,
De me laiſſer en ceſtuy Bois abſconſe?
  Quand de nully n'euz aucune reſponſe,
Et que ta voix point ne me reconforte,
A terre cheu, comme tranſſie, ou morte :
Et quand apres mes langoureux eſprits
Quelque vigueur eurent un peu repris,
Semblables mots je dy de cueur & bouche :
  Helas, Amy, de proüeſſe la ſouche,
Où es allé? Es-tu hors de ton ſens
De me livrer la douleur que je ſens
En ce Bois plein de beſtes inhumaines?
  M'as-tu oſté des plaiſances mondaines,
Que je prenois en la maiſon mon Pere,
Pour me laiſſer en ce cruel repaire?
Las, qu'as-tu fait, de t'en partir ainſi?
Penſes-tu bien, que puiſſe vivre icy?
Que t'ay-je fait, ô cueur laſche, & immunde!
  Si tu eſtois le plus noble du Monde,
Ce vilain tour ſi rudement te bleſſe,
Qu'oſter te peult le tiltre de nobleſſe.
O cueur remply de fallace, & faintiſe!
O cueur plus dur que n'eſt la roche biſe!
O cueur plus faux qu'onques naſquit de mere!
  Mais reſpons moy à ma complainte amere :
Me promis-tu en ma chambre parée,
Quand te promis ſuivre jour, & ſerée,
De me laiſſer en ce Bois en dormant?

Certes tu es le plus cruel Amant,
Qui oncques fut, d'ainſi m'avoir fraudée :
Ne ſuis-je pas la ſeconde Medée?
Certes ouy : & à bonne raiſon
Dire te puis eſtre un ſecond Jaſon.
  Diſant ces mots, d'un animé courage,
Te vois querant, comme pleine de rage
Parmy les Bois, ſans doubter nuls travaux :
Et ſur ce poinct recontray noz chevaux
Encor liez, paiſſans l'herbe nouvelle,
Dont ma douleur renforce, & renouvelle :
Car bien congneu, que de ta voulenté
D'aveques moy ne t'eſtois abſenté :
Si commençay, comme de douleur teinte,
Plus que devant faire telle complainte.
  Or voy-je bien (Amy) & bien appert,
Que maugré toy en ceſtuy Bois deſert
Suis demourée. O Fortune indecente :
Ce n'eſt pas or ne de l'heure preſente,
Que tu te prens à ceux de haute touche,
Et aux loyaux. Quell' rancune te touche?
Es-tu d'envie entachée, & pollue,
Dont noſtre Amour n'ha eſté diſſolue?
  O cher amy, ô cueur doux, & benin,
Que n'ay-je prins d'Atropos le venin
Aveques toy? voulois-tu, que ma vie
Fuſt encor' plus cruellement ravie?
Je te promets, qu'onques à creature
Il ne ſurvint ſi piteuſe adventure.
Et t'ay à tort nommé, & ſans raiſon
Le deſloyal, qui conquit la toiſon :
Pardonne moy, certes je m'en repens.
  O fiers Lyons, & venimeux Serpens,

Crapaux enflez, & toutes autres beftes
Courez vers moy, & foyez toutes preftes
De devorer ma jeune & tendre chair,
Que mon amy n'ha pas voulu toucher
Qu'avec honneur. Ainfi morne demeure
Par trop crier : & plus noire que meure,
Sentant mon cueur plus froid, que glace, ou marbre :
Et de ce pas montay deffus un arbre
A grand labeur. Lors ma veuë s'efpart
En la Foreft : mais en chacune part
Je n'entendy, que les vois treshydeufes,
Et hurlemens des beftes dangereufes.
  De tous coftez regardois, pour favoir
Si le tien corps pourroye appercevoir :
Mais je ne vy, que celuy Bois fauvage,
La Mer profonde, & perilleux rivage,
Qui durement feit mon mal empirer.
  Là demouray (non pas fans foufpirer)
Toute la nuict : ô vierge treshautaine,
Raifon y eut, car je fuis trefcertaine,
Qu'onques Thysbé, qui à la mort s'offrit
Pour Piramus, tant de mal ne fouffrit.
  En évitant que les Loups d'adventure
De mon corps tien ne feiffent leur pafture,
Toute la nuict je paffai fans dormir
Sur ce grand arbre, où ne fey que gemir :
Et au matin, que la clere Aurora
En ce bas Monde efclercy le jour ha,
Me defcendy, trifte, morne, & pallie,
Et noz Chevaux en plorant je deflie,
En leur difant : ainfi comme je penfe,
Que voftre maiftre au loing de ma prefence
S'en va errant par le Monde en efmoy,

C'eſt bien raiſon, que (comme luy, & moy)
Alliez, ſeulets par Bois, Plaine, & Campagne.
  Adonc rencontre une haute montagne :
Et de ce lieu les Pelerins errans
Je pouvois voir, qui tiroient ſur les rengs
Du grand chemin de Romme ſainte, & digne.
Lors devant moy vey une Pelerine,
A qui donnay mon Royal veſtement
Pour le ſien povre : & dès lors promptement
La tienne amour ſi m'incita grand' erre
A te chercher en haute Mer, & Terre :
Où maintefois de ton nom m'enqueroie,
Et Dieu tout bon ſouvent je requeroie,
Que de par toy je fuſſe rencontrée.
  Tant cheminay que vins en la contrée,
De Lombardie, en ſoucy treſamer :
Et de ce lieu me jettay ſur la Mer,
Où le bon vent ſi bien la Nef avance,
Qu'elle aborda au païs de Provence :
Où mainte gent, en allant, me racompte
De ton depart : & que ton pere (Conte
De ce païs) durement s'en contriſte :
Ta noble mere en ha le cueur ſi triſte,
Qu'en deſeſpoir luy conviendra mourir.
  Penſes-tu point donques nous ſecourir?
Veux-tu laiſſer ceſte povre loyalle
Née de ſang, & ſemence Royalle,
En ceſte ſimple & miſerable vie?
Laquelle encor de ton amour ravie,
En attendant de toy aucun rapport,
Un Hoſpital ha baſty ſur un port
Dict de ſaint Pierre, en bonne ſouvenance
De ton haut nom : & là prend ſa plaiſance

A gouverner, à l'honneur du haut Dieu,
Povres errans malades en ce lieu :
Où j'ay bafty ces miens triftes efcrits
En amertume, en pleurs, larmes, & cris,
Comme peult voir, qu'ilz font faitz, & tiffus :
Et fi bien voys la main dont font iffus,
Ingrat feras, fi en ceft Hofpital,
Celle qui t'ha donné fon cueur total,
Tu ne viens voir : car Virginité pure
Te gardera, fans aucune rompure :
Et de mon corps feras feul jouyffant.
  Mais s'ainfi n'eft, mon aage fleuriffant
Confumeray fans joye finguliere
Et povreté, comme une Hofpitaliere.
  Donques (Amy) vien me voir de ta grace :
Car tien toy feur qu'en cefte povre place
Je me tiendray, attendant des nouvelles
De toy, qui tant mes regrets renouvelles.

---

## LE DESPOURVEU,
## A MA DAME LA DUCHESSE D'ALENÇON,
## ET DE BERRY,
## SŒUR UNIQUE DU ROY.

Si j'ay empris en ma fimple jeuneffe
De vous efcrire, ô treshaute Princeffe,
Je vous fupply, que par douceur humaine
Me pardonnez : car Bon vouloir, qui meine
Le mien defir, me donna efperance,
Que voftre noble, & digne preference

Regarderoit, par un ſens treſilluſtre,
Que petit feu ne peult jetter grand luſtre.
Autre raiſon, qui m'induit & inſpire
De plus en plus le mien cas vous eſcrire,
C'eſt qu'une nuict tenebreuſe & obſcure,
Me fut advis, que le grand Dieu Mercure,
Chef d'Eloquence, en partant des hauts cieux
S'en vint en terre apparoiſtre à mes yeux,
Tenant en main ſa verge & Caducée
De deux Serpens par ordre entrelaſſée :
Et quand il eut ſa face celeſtine
(Qui des humains la memoire illumine)
Tournée à moy, contenance, ne geſte
Ne peuz tenir, voyant ce corps celeſte,
Qui, d'un amour entremeſlée d'ire,
Me commença ſemblables mots à dire.

MERCURE

Mille douleurs te feront ſouſpirer.
Si en mon art tu ne veux inſpirer
Le tien eſprit par cure diligente :
Car bien peu ſert la Poëſie gente,
Si bien, & los on n'en veult attirer.
Et s'autrement tu n'y veux aſpirer,
Certes, Amy, pour ton dueil empirer,
Tu ſouffriras des fois plus de cinquante
Mille douleurs.
Donc ſi tu quiers au grand chemin tirer
D'honneur, & bien, vueille toy retirer
Vers d'Alançon la Ducheſſe excellente,
Et de tes faits, télz qu'il ſont luy preſente :
Car elle peult te garder d'endurer
Mille douleurs.

L'AUTEUR

Apres ces mots, ſes aiſles esbranla,
Et vers les cours celeſtes s'en alla
L'eloquent Dieu : mais à peine fut-il
Monté au Ciel par ſon voller ſubtil,
Que dedans moy (ainſi qu'il me ſembla)
Tout le plaiſir du Monde s'aſſembla.
Les bons propos, les raiſons ſingulieres
Je vois cherchant, & les belles matieres,
A celle fin de faire œuvre duiſante
Pour Dame tant en vertus reluiſante.
Que diray plus? Certes les miens eſprits
Furent dès lors comme de joye eſprits
Bien diſpoſez d'une veine ſubtile,
De vous eſcrire en un ſouverain ſtyle :
Mais tout ſoudain, Dame treſvertueuſe,
Vers moy s'en vint une vieille hydeuſe,
Maigre de corps, & de face bleſmie,
Qui ſe diſoit de Fortune ennemie :
Le cueur avoit plus froid que glace ou marbre,
Le corps tremblant, comme la fueille en l'arbre
Les yeux baiſſez, comme de peur eſtrainte,
Et s'appelloit par ſon propre nom Crainte :
Laquelle lors d'un vouloir inhumain
Me fait faillir la plume hors la main :
Que ſur papier toſt je voulois coucher,
Pour au labeur mes eſprits empeſcher :
Et tous ces mots de me dire print cure,
Mal conſonans à ceux du Dieu Mercure

CRAINTE

Trop hardiment entreprens, & meſſai
O toy tant jeune, oſes-tu bien tes faits

Si mal baſtis preſenter devant celle,
Qui de ſavoir toutes autres precelle?
Mal peult aller, qui charge trop grand faix.
  Tous tes labeurs ne ſont que contrefaits,
Auprés de ceux des Orateurs parfaits,
Qui craignent bien de s'addreſſer à elle
            Trop hardiment.
  Si ton ſens foible adviſoit les forfaits
Aiſez à faire en tes ſimples effets,
Tu dirois bien que petite Nacelle
Trop plus ſouvent, que la grande, chancelle :
Et pour autant regarde que tu fais
            Trop hardiment.

L'AUTEUR

  Ces mots finis, demeure mon ſemblant
Triſte, tranſi, tout terny, tout tremblant,
Sombre, ſongeant, ſans ſeure ſouſtenance,
Dur d'eſperit, denué d'eſperance,
Melancolic, morne, marry, muſant,
Palle, perplex, paoureux, penſif, penſant,
Foible, failly, foulé, faſché, forclus,
Confus, courcé. Croyre Crainte conclus
Bien congnoiſſant que vérité diſoit
De celle là, que tant elle priſoit :
Dont je perds cueur, & audace me laiſſe,
Crainte me tient, Doubte me meine en laiſſe,
Plus dur devient le mien eſprit, qu'enclume :
Si ruay jus encre, papier, & plume :
Voire, & defait propoſois de mon tiſtre
Jamais pour vous Rondeau, Loy, ou Epiſtre,
Si n'euſt éſté, que ſur ceſte entrepriſe
Vint arriver (à tout ſa barbe griſe)

Un bon Vieillard, portant chere joyeuſe,
Confortatif, de parolle amoureuſe.
Bien reſſemblant homme de grand renom,
Et s'appelloit Bon eſpoir par ſon nom :
Lequel voyant ceſte femme tremblante,
Autre qu'humaine (à la voir) reſſemblante
Vouloir ainſi mon malheur pourchaſſer,
Fort rudement s'efforça la chaſſer,
En m'incitant d'avoir hardy courage
De beſongner, & faire à ce coup rage.
Puis folle crainte amie de Soucy
Irrita fort, en s'eſcriant ainſi.

BON ESPOIR

Va t'en ailleurs, faulſe Vieille dolente,
Grande ennemie à Fortune, & Bonheur,
Sans forvoyer par ta parolle lente
Ce povre humain hors la voye d'honneur :
Et toy Amy croy moy, car guerdonneur
Je te feray ſi craintif ne te ſens :
Croy donc Mercure, employe tes cinq ſens,
Cueur, & eſprit, & fantaſie toute
A compoſer nouveaux mots, & recens,
En dechaſſant, Crainte, Soucy, & Doubte.
Car celle là, vers qui tu as entente
De t'addreſſer, eſt pleine de liqueur
D'humilité, ceſte vertu patente,
De qui jamais vice ne fut vainqueur.
Et (outre plus) c'eſt la Dame de cueur
Mieux excuſant les eſperits, & ſens
Des Eſcrivains tant ſoient ilz innocens,
Et qui pluſtoſt leurs miſeres deboute.
Si te ſupply, à mon vueil condeſcens,

En dechaſſant Crainte, Soucy, & Doubte.
Eſt-il poſſible, en vertu excellente,
Qu'un corps tout ſeul puiſſe eſtre poſſeſſeur
De trois beaux dons, de Juno l'opulente,
Pallas, Venus? ouy : car je ſuis ſeur,
Qu'elle ha prudence, Avoir, Beauté, Douceur,
Et de Vertus encor plus de cinq cens.
Parquoy, amy, ſi tes ditz ſont decens,
Tu congnoiſtras (& de ce ne te doubte)
A quel honneur viennent Adoleſcens
En dechaſſant Crainte, Soucy, & Doubte.

Envoy.

Homme craintif, tenant rentes, & cens
Des Muſes, croy, ſi jamais tu deſcends
Au val de Peur, qui hors eſpoir te boute,
Mal t'en ira : pource à moy te conſens,
En dechaſſant Crainte, Soucy, & Doubte.

LE DESPORVEU

En ce propos grandement travaillay.
Juſques à tant qu'en ſurſaut m'eſveillay,
Un peu devant qu'Aurora (la fourriere
Du cler Phebus) commençaſt mettre arriere
L'obſcurité nocturne ſans ſejour,
Pour eſclarcir la belle Aube du jour.
Si me ſouvint tout à coup de mon ſonge,
Dont la pluſpart, n'eſt fable ne menſonge :
A tout le moins pas ne fut menſonger
Le bon Eſpoir, qui vint à mon ſonger :
Car verité feit en luy apparoiſtre
Par les vertus, qu'en vous il diſoit eſtre.
Or ay-je fait au vueil du Dieu Mercure :

Or ay-je prins la hardieſſe, & cure
De vous eſcrire à mon petit povoir,
Me confiant aux parolles d'Eſpoir
Le bon Vieillard, vray confort des craintifz,
A droit nommé repaiſſeur des chetifz :
Car repeu m'ha tousjours ſous bonne entente
En la foreſt nommée Longue attente :
Voire, & encor de m'y tenir s'attend,
Si voſtre grace envers moy ne s'eſtend :
Parquoy convient, qu'en eſperant je vive,
Et qu'en vivant triſteſſe me pourſuive.
  Ainſi je ſuis pourſuy, & pourſuivant
D'eſtre le moindre, & plus petit ſervant
De voſtre hoſtel (magnanime Princeſſe)
Ayant eſpoir que la voſtre nobleſſe
Me recevra, non pour aucune choſe,
Qui ſoit en moy pour vous ſervir encloſe :
Non pour prier, requeſte, ou rhetorique,
Mais pour l'amour de voſtre Frere unique,
Roy des François qui à l'heure preſente
Vers vous m'envoye, & à vous me preſente
De par Pothon, gentilhomme honnorable.
  En me prenant, Princeſſe venerable,
Dire pourray, que la Nef opportune
Aura tiré de la mer d'Infortune,
Maugré les vents, juſque en l'Iſle d'honneur
Le Pelerin exempté de bon heur :
Et ſi auray par un ardant deſir
Cueur, & raiſon de prendre tout plaiſir
A eſveiller mes eſperits indignes
De vous ſervir, pour faire œuvres condignes
Telz qu'il plaira à vous treshaute Dame
Les commander : priant de cueur & d'ame

Dieu tout puiſſant, de tous humains le pere,
Vous maintenir en fortune proſpere :
Et dans cent ans prendre l'ame à mercy
Partant du corps ſans douleur, ne ſoucy.

## DU CAMP D'ATTIGNY, A MADITE DAME D'ALENÇON

SUBSCRIPTION

*Lettre mal faite, & mal eſcrite*
*Volle de par ceſt eſcrivant*
*Vers la plus noble Marguerite,*
*Qui ſoit point au Monde vivant.*

La main tremblant deſſus la blanche carte
Me voy ſouvent, la plume loing s'eſcarte,
L'encre blanchit, & l'eſperit prend ceſſe,
Quand j'entrepren (treſilluſtre Princeſſe)
Vous faire eſcrits : & n'euſſe prins l'audace,
Mais Bon vouloir, qui toute peur efface,
M'ha dit : Crains tu à eſcrire ſoudain
Vers celle là, qui onques en deſdain
Ne print tes faits? ainſi à l'eſtourdy
Me ſuis monſtré (peult eſtre) trop hardy :
Bien congnoiſſant, neantmoins, que la faute
Ne vient ſinon d'entrepriſe trop haute :
Mais je m'atten, que ſous voſtre recueil
Sera congneu le zelle de mon vueil.
Or eſt ainſi, Princeſſe magnanime,
Qu'en haut honneur, & triomphe ſublime

Eſt fleuriſſant en ce Camp, où nous ſommes,
Le conquerant des cueurs des Gentilshommes,
C'eſt Monſeigneur par ſa vertu loyalle
Eſleu en chef de l'armée Royalle :
Où l'on ha veu de guerre maints esbats,
Adventuriers eſmouvoir gros combats
Pour leur plaiſir ſur petites querelles,
Glaives tirer, & briſer allumelles,
S'entrenavrans de façon fort eſtrange :
Car le cueur ont ſi tres haut, qu'en la fange
Pluſtoſt mourront que fuïr à la lice :
Mais Monſeigneur, en y mettant police,
Ha deffendu de ne tirer eſpée,
Si on ne veut avoir la main couppée.
 Ainſi Pietons n'oſent plus deſgainer,
Dont ſont contrains au poil s'entretrainer,
Car ſans combattre ilz languiſſent en vie :
Et cry (tout ſeur) qu'ilz ont trop plus d'envie
D'aller mourir en guerre honneſtement,
Que demeurer chez eux oyſivement.
 Ne penſez pas, Dame où tout bien abonde,
Qu'on puiſſe voir plus beaux hommes au Monde :
Car (à vray dire) il ſemble que Nature
Leur ayt donné corpulence, & facture
Ainſi puiſſante, avec le cueur de meſmes,
Pour conquerir Sceptres, & Diadeſmes
En Mer, à pied, ſur Courſiers, ou Genets :
Et ne deplaiſe à tous noz Lanſquenets,
Qui ont le bruit de tenir aucun ordre,
Car à ceux cy n'ha point tant à remordre.
 Et qui d'entre eux l'honneſteté demande,
Voiſe orendroit voir de Mouy la bande
D'adventuriers yſſus de nobles gens :

Nobles ſont ilz, pompeux, & diligens,
Car chacun jour au Camp ſous leur enſeigne
Font exercice, & l'un à l'autre enſeigne
A tenir ordre, & manier la Pique,
Ou le Verdun, ſans prendre noiſe, ou pique.
De l'autre part, ſous ſes fiers Eſtandars
Meine Boucal mille puiſſans ſouldars,
Qui ayment plus debats, & groſſes guerres,
Qu'un Laboureur bonne paix en ſes terres.
Et qu'ainſi ſoit, quand rudement ſe battent,
Advis leur eſt proprement, qu'ilz s'ebattent.
D'autre coſté, voit-on le plus ſouvent
Lorges jetter ſes Enſeignes au vent,
Pour ſes Pietons faire uſiter aux armes,
Lors que viendront les perilleux vacarmes :
Grans hommes ſont en ordre triomphans,
Jeunes, hardis, roides, comme Elephans,
Fort bien armez corps, teſtes, bras, & gorges :
Auſſi dit-on, les Hallecrets de Lorges.
Puis de Mouy, les nobles, & gentils,
Et de Boucal les hommes peu craintifs :
Brief, Hercules, Montmoreau, & Danieres
Ne font pas moins triompher leurs bannieres :
Si que deça on ne ſauroit trouver
Homme, qui n'ayt deſir de s'eſprouver,
Pour acquerir par haut œuvre bellique
L'amour du Roy, le voſtre Frere unique.
Et parainſi, en bataille, ou aſſaut
N'y aura cil, qui ne prenne cueur haut,
Car la pluſpart ſi hardiment ira,
Que tout' le reſte au choc s'enhardira.
De jour en jour une Campaigne verte
Voit-on icy de gens toute couverte,

La Pique au poing, les trenchantes Eſpées
Ceinctes adroit, chauſſeures decoupées,
Plumes au vent, & hauts fiffres ſonner
Sus gros tabours, qui font l'air reſonner :
Au ſon deſquelz, d'une fiere façon,
Marchent en ordre, & font le limaçon,
Comme en bataille, afin de ne faillir,
Quand leur faudra deffendre, ou aſſaillir,
Tousjours crians, les Ennemis ſont noſtres :
Et en tel poinct ſont les ſix mill' Apoſtres
Deliberez ſous l'eſpée Saint Pol,
Sans qu'aucun d'eux ſe monſtre lache, ou mol.
Souventesfois par devant la maiſon
De Monſeigneur, viennent à grand' foiſon
Donner l'aubade à coups de Hacquebutes,
D'un autre accord qu'Eſpinettes, ou Fluſtes.
Apres oyt on ſur icelle prerie
Par grand terreur bruire l'Artillerie,
Comme Canons doubles, & racourſis,
Chargez de poudre, & gros boulets maſſifs,
Faiſans tel bruit, qu'il ſemble que la Terre
Contre le Ciel vueille faire la guerre.
Voila comment (Dame treſrenommée)
Triomphamment eſt conduite l'Armée,
Trop mieux aymant combatre à dure outrance,
Que retourner (ſans coup ferir) en France.
De Monſeigneur, qui eſcrire en voudroit,
Plus cler eſprit, que le mien, y faudroit :
Puis je ſens bien ma Plume trop ruralle
Pour exalter ſa maiſon libéralle,
Qui à chacun eſt ouverte, & patente.
Son cueur tant bon Gentils hommes contente :
Son bon vouloir gens de guerre entretient :

Sa grand' vertu bonne juſtice tient :
Et ſa juſtice en guerre la paix fait :
Tant que chacun va diſant (en effect)
Voicy celuy, tant liberal, & large,
Qui bien merite avoir Royalle charge.
C'eſt celuy là, qui tousjours en ſes mains
Tient, & tiendra l'Amour de tous humains :
Car puis le temps de Ceſar dict Auguſte,
On n'ha point veu Prince au monde plus juſte.
  Tel eſt le bruit qui de luy court ſans ceſſe
Entre le peuple, & ceux de la Nobleſſe,
Qui chacun jour honneur faire luy viennent
Dedans ſa chambre, où maints propos ſe tiennent,
Non pas d'Oyſeaux, de Chiens, ne leurs aboys :
Tous leurs devis ce ſont Haches, Gros bois,
Lances, Harnois, Eſtendars, Gouſanons,
Salpeſtre, Feu, Bombardes, & Canons :
Et ſemble advis à les ouyr parler,
Qu'onques ne fut memoire de baller.
  J'eſcrirois bien encores autre choſe,
Mais mieux me vaut rendre ma lettre cloſe
En ceſt endroit, car les Muſes entendent
Mon rude ſtyle, & du tout me deffendent
De plus rien dire, afin qu'en cuydant plaire,
Trop long eſcrit ne cauſe le contraire.
Et pour autant, Princeſſe cordialle,
(Tige partant de la fleur Linalle)
Je vous ſupply ceſte Epiſtre en gré prendre,
Me pardonnant de mon trop entreprendre,
Et m'eſtimer (ſi peu que le deſſers)
Tousjours du reng de vos treshumbles ſerfs.
  Priant celuy, qui les ames heurées
Fait triompher aux maiſons Syderées,

Que ſon vouloir, & ſouverain plaiſir,
Soit mettre à fin voſtre plus haut deſir.

## A LA DITE DAME TOUCHANT L'ARMÉE DU ROY EN HAYNAUT

Icy voit-on (treſilluſtre Princeſſe) du Roy la triomphante armée : qui un Mecredy (comme ſavez) s'attendant avoir la Bataille, par parolles perſuadantes à le bien ſervir, eſleva le cueur de ſes gens à ſi voluntaire force, qu'alors ilz euſſent non ſeulement combatu, mais foudroyé le reſte du Monde pour ce jour : auquel fut veuë la hauteſſe de cueur de maints Chevaliers, qui par ardant deſir voulurent pouſſer en la flotte des Ennemis, lors qu'en diffamée fuite tournerent, laiſſant grand nombre des leurs ruynez en la Campaigne par impetueux orage d'Artillerie, dont fut attaint le Baſtard d'Aimery, ſi au vif, que le lendemain fina ſes jours à Vallenciennes. Apres peult on voir des anciens Capitaines la ruſée conduite : de leurs gens d'armes la diſcipline militaire obſervée : l'ardeur des Adventuriers & l'ordre des Suyſſes avec le triomphe general de l'armée Gallicane : dont la veuë ſeulement ha meurtry l'honneur de Haynaut, comme le Baſilique premier voyant l'homme mortel. Autre choſe (ma ſouveraine Dame) ne voyons nous, qui ne ſoit lamentable, comme povres femmes deſolées errantes (leurs enfans au col) au travers du païs deſpouillé de Verdure par le froid yvernal, qui ja les commence à poindre : puis s'en vont chauffer en leurs Villes, Villages, & Chaſteaux mis à feu,

combuſtion, & ruine totale, par vengeance reciproque : voire vengeance ſi confuſe, & univerſelle, que noz Ennemis propres ſont aſſez pitié devant noz yeux. Et en telle miſerable façon, ceſte impitoyable ſerpente, la Guerre, hà obſcurcy l'air pur, & net, par poudre de terre ſeche, par ſalpeſtre, & poudre artificielle, & par fumée cauſée du bois mortel ardant en feu (ſans eaue de grace) inextinguible. Mais noſtre eſpoir par deça eſt, que les prieres d'entre vous nobles Princeſſes monteront ſi avant es chambres celeſtes, qu'au moyen d'icelles, la treſſacrée fille de Jesu-Chriſt, nommée Paix deſcendra trop plus luyſante, que le Soleil, pour illuminer les regions Galliques. Et lors ſera voſtre noble ſang hors du danger d'eſtre eſpandu ſur les mortelles plaines. D'autre part aux cueurs des jeunes Dames & Damoyſelles entrera certaine eſperance du retour deſiré de leurs Maris, & vivront povres Laboureurs ſeurement en leurs habitacles, comme Prelatz en chambres bien nattées. Ainſi, bienheurée Princeſſe, eſperons nous la non aſſez ſoudaine venue de Paix : qui toutesfois peult finalement revenir en deſpit de Guerre cruelle : comme teſmoingne Minſant en ſa Comedie de fatalle deſtinée, diſant :

Paix engendre Proſperité :
De Proſperité, vient Richeſſe :
De Richeſſe, Orgueil, Volupté :
D'Orgueil, Contention ſans ceſſe :
Contention la Guerre addreſſe :
La Guerre engendre povreté :
La Povreté, Humilité :
D'Humilité revient la Paix :
Ainſi retournent humains faits.

Voila comment (au pis aller, dont Dieu nous gard) peult revenir celle precieuſe Dame ſouvent appellée par la nation Françoiſe, dedans les Temples divins, chantans : Seigneur, donne nous Paix. Laquelle nous vueille de brief envoyer iceluy Seigneur, & Redempteur Jeſus, qui vous doint heureuſe vie tranſitoire, & enſin eternelle.

---

## A LA DAMOYSELLE NEGLIGENTE DE VENIR VOIR SES AMIS

Ne penſe pas, treſgente Damoyſelle,
Ne penſe pas que l'amour, & vray zelle
Que te portons; jamais finiſſe, & meure
Pour ta trop longue, & facheuſe demeure,
Facheuſe eſt elle, au moins en noz endroits :
Mais ores quand quarante ans te tiendrois
Loing de noz yeux, ſi auroit on (pour voir)
Recors de toy, & dueil de ne te voir :
Car le long temps, ne l'abſence loingtaine
Vaincre ne peult l'amour vraye, & certaine.
  Si t'adviſons noſtre Amie treſchere,
Que pardeça ne ſe fait bonne chere,
Que de t'avoir on ne face un ſouhait :
Si l'un s'en rid, ſi l'autre eſt à ſouhait,
Si l'un s'esbat, ſi l'autre ſe recrée,
Si toſt qu'on tient propos, qui nous agrée,
Tant que le cueur de plaiſir nous ſautelle,
Pleuſt or à Dieu (ce dit on) qu'une telle
Fuſt or icy. L'autre dit, pleuſt à Dieu,
Qu'un ange l'euſt tranſportée en ce lieu :

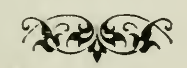
Mais pleuſt à Dieu (dit l'autre) qu'Aſtarot
L'apportaſt ſaine, auſſi toſt qu'un garrot.
Voila comment pour ta fort bonne grace,
Il n'y ha cil qui ſon ſouhait ne face
D'eſtre avec toy : & ne pouvons ſavoir,
Parquoy ne viens tes Amis deça voir :
Le chemin n'eſt ny facheux, ny crotté,
En moins d'avoir dit un Obſecro te,
En noz quartiers tu ſerois arrivée :
Pourquoy donc es de nous ainſi privée?
Poſſible n'eſt que bien t'eſcuſer ſeuſſes.
Brief nous voudrions, qu'auſſi haut voler peuſſes,
Que le haut mont d'Olympe, ou Parnaſus
Ou qu'euſſes or le Cheval Pegaſus,
Qui te portaſt volant par les Provinces :
Ou qu'à preſent à ton vouloir tu tinſes
Par le licol, par queuē, ou par colet
Le bon Cheval du gentil Pacolet :
Ou que ton pied fuſt auſſi legier donques,
Que Biche, ou Cerf, que le Roy chaſſa onques :
Ou que de là juſqu'icy couruſt eau,
Qui devers nous te menaſt en Bateau.
Lors n'auroys tu bonne excuſe jamais,
Mais ſauroit on ſi en oubly tu mets
Les tiens Amis. Car adonc ne tiendroit,
Fors ſeulement au bon vouloir, & droit,
Et à l'Amour qui aux gens donne ſoing,
De venir voir les Amis au beſoing :
Quoy qu'envers toy n'avons peur qu'elle faille,
Mais prions Dieu, qu'excuſe te defaille :
Afin qu'Amour, qui onc ne te laiſſa,
A noz deſirs t'amene pardeça.

## DES JARTIERES BLANCHES

De mes couleurs, ma nouvelle Alliée,
Eſtre ne peult voſtre jambe liée,
Car couleurs n'ay & n'en porteray mie
Juſques a tant, que j'auray une Amie,
Qui me taindra le ſeul blanc que je porte,
En ſes couleurs de quelque belle ſorte.
Pleuſt or' à Dieu, pour mes douleurs eſtaindre,
Que vous euſſiez voúloir de les me taindre :
C'eſt qu'il vous pleuſt pour Amy me choiſir,
D'auſſi bon cueur que j'en ay bon deſir.
Que dy-je, Amy? Mais pour humble ſervant,
Quoy que ne ſoye un tel bien deſſervant.
Mais quoy? au fort, par loyaument ſervir
Je tacheroye à bien le deſſervir.
Brief, pour le moins, tout le temps de ma vie
D'une autre aymer ne me prendroit envie.
Et par ainſi quand ferme je feroys,
Pour prendre noir, le blanc je laiſſeroys :
Car fermeté c'eſt le noir par droiture,
Pource que perdre il ne peult ſa tainture.
  Or porteray le blanc, ce temps pendant
Bonne Fortune en Amour attendant,
Si elle vient, elle ſera receuë
Par loyauté dedans mon cueur conceuë :
S'elle ne vient, de ma voulonté franche,
Je porteray touſiours livrée blanche :
C'eſt celle là, que j'ayme le plus fort
Pour le preſent : vous adviſant au fort,
Si j'ayme bien les blanches ceinturettes.
J'ayme encor mieux Dames qui ſont brunettes.

## AU ROY

En m'esbatant je fay Rondeaux en Rime,
Et en rimant bien ſouvent je m'enrime :
Brief, c'eſt pitié d'entre nous Rimailleurs,
Car vous trouvez aſſez de rime ailleurs,
Et quand vous plaiſt, mieux que moy, rimaſſez,
Des biens avez & de la rime aſſez :
Mais moy à tout ma rime, & ma rimaille.
Je ne ſouſtien (dont je ſuis marry) maille.
Or ce me dit (un jour) quelque Rimart
Viença, Marot, trouves tu en Rime art,
Qui ſerve aux gens, toy qui as rimaſſé ?
Ouy vrayement (dy je) Henry Macé.
Car vois tu bien la perſonne rimante,
Qui au Jardin de ſon ſens la rime ente,
Si elle n'ha des biens en rimoyant,
Elle prendra plaiſir en rime oyant :
Et m'eſt advis que ſi je ne rimoys,
Mon povre corps ne ſeroit nourry moys,
Ne demy jour. Car la moindre rimette
C'eſt le plaiſir, ou faut que mon ris mette.
Si vous ſupply, qu'à ce jeune rimeur
Faciez avoir un jour par ſa rime heur.
Afin qu'on die, en proſe, ou en rimant,
Ce Rimailleur, qui s'alloit enrimant,
Tant rimaſſa, rima, & rimonna,
Qu'il ha congneu, quel bien par rime on ha.



## POUR LE CAPITAINE BOURGEON

### A MONSIEUR DE LA ROQUE

Comme à celuy en qui plus fort j'efpere,
Et que je tien pour pere, & plus que pere,
A vous me plains par ceft efcrit leger,
Que je ne puis de Paris defloger,
Et fi en ay vouloir tel comme il faut :
Mais quoy ? c'eft tout, la refte me deffaut,
J'entens cela qui m'eft le plus duifant.
Mais que me vaut d'aller tant devifant ?
Venons au poinct, vous favez fans reproche,
Que fuis boiteux, aux moins, comme je cloche :
Mais je ne fay fi vous favez, comment
Je n'ay Cheval, ne Mule, ne Jument :
Parquoy Monfieur, je le vous fay favoir,
A celle fin que m'en faciez avoir :
Ou il faudra (la chofe eft toute feure)
Que voife à pied, ou bien que je demeure :
Car en finer je ne m'attends d'ailleurs :
Raifon pourquoy ? Il n'eft plus de bailleurs,
Si non de ceux, lefquelz dormiroient bien :
Si vous fupply, le trefcher Seigneur mien,
Baillez affez, mais ne vueillez dormir.
Quand Defefpoir me veult faire gemir,
Voicy comment bien fort de luy me moque,
O Defefpoir, croy, que fous une Roque,
Roque bien ferme, & pleine d'affeurance,
Pour mon fecours eft cachée Efperance,
Si elle en fort, te donnera carriere,
Et pource donc reculle toy arriere.

Lors Defespoir s'en va faignant du nez,
Mais ce n'eft rien, fi vous ne l'efchinez :
Car autrement jamais ne ceffera
De tourmenter le Bourgeon, qui fera
Toufiours Bourgeon, fans Raifin devenir,
S'il ne vous plaift de luy vous fouvenir.

## POUR LE CAPITAINE RAISIN

### AUDIT SEIGNEUR DE LA ROQUE

En mon vivant je ne te fey favoir
Chofe de moy, dont tu deuffes avoir
Ennuy ou dueil : mais pour l'heure prefente,
Trefcher Seigneur, il faut que ton cueur fente
Par amitié, & par cefte efcriture
Un peu d'ennuy de ma male adventure.
Et m'attens bien, qu'en maint lieu, où iras,
A mes amis cefte Epiftre liras :
Je ne veux pas auffi, que tu leur celes,
Mais leur diras : Amis, j'ay des nouvelles
D'un malheureux, que Venus la Déeffe
A forbanny de foulas, & lieffe.
Tu diras vray, car maux me font venus
Par le vouloir d'impudique Venus.
Laquelle feit tant par Mer, que par Terre
Sonner un jour contre femmes la guerre :
Ou trop toft s'eft maint Chevalier trouvé,
Et maint grand homme à fon dam efprouvé :
Maint bon Courtaut y fut mis hors d'aleine :
Et maint Mouton y laiffa de fa laine

Brief, nul ne peult (ſoit par feu, ſang, ou mine)
Gaigner prouffit en guerre feminine :
Car leur ardeur eſt aſpre le poſſible :
Et leur harnois haut, & bas invincible.
  Quant eſt de moy, jeuneſſe povre, & ſotte
Me feit aller en ceſte dure flotte
Fort mal garny de lances, & eſcus :
Semblablement le gentil Dieu Bacchus
M'y amena accompaigné d'Andoilles,
De gros Jambons, de Verres, & Gargoilles,
Et de bon vin verſé en maint Flaſcon :
Mais j'y receu ſi grand coup de Faucon,
Qu'il me fallut ſoudain faire la poulle,
Et m'enfuyr (de peur) hors de la foulle.
  Ainſi navré je contemple, & remire,
Ou je pourrois trouver ſouverain Mire :
Et prenant cueur autre que de malade
Vins circuir les limites d'Archade,
La Terre neufve, & la grand' Tartarie,
Tant qu'à la fin me trouvay en Surie :
Ou un grand Turc me vint au corps ſaiſir,
Et ſans avoir à luy fait deſplaiſir,
Par pluſieurs jours m'ha ſi tresbien frotté
De Dos, les Reins, les Bras, & le Coſté,
Qu'il me convint geſir en une couche
Criant les Dents, le Cueur, auſſi la Bouche,
Diſant (helas) ô Bacchus puiſſant Dieu,
M'as tu mené expres en ce chaut lieu,
Pour voir à l'œil moy le petit Raiſin
Perdre le gouſt de mon proche Couſin ?
Si une fois puis avoir allegeance,
Certainement j'en prendray bien vengeance,
Car je feray une armée legere,

Tant ſeulement de lances de Fougere,
Camp de Taverne, & pavoys de Jambons,
Et Bœuf ſallé, qu'on trouve en mangeant bons,
Tant que du choc rendray tes Flaſcons vuides.
Si tu n'y mets grand' ordre, & bonnes guides.
  Ainſi j'eſleve envers Bacchus mon cueur,
Pource qu'il m'ha privé de ſa liqueur,
Me faiſant boire en chambre bien ſerrée
Fade Tiſane, avecques eau ferrée,
Dont ſouvent fay ma grand'ſoif eſtancher.
  Voila comment (ô Monſeigneur tant cher)
Sous l'Eſtandard de Fortune indignée,
Ma vie fut jadis predeſtinée.
En fin d'eſcrit, bien dire le te vueil,
Pour adoucir l'aigreur de mon grand dueil,
Car dueil caché en deſplaiſant courage,
Cauſe trop plus de douleur, & de rage,
Que quand il eſt par parolles hors mis,
Ou declairé par lettre à ſes Amis :
Tu es des miens le meilleur eſprouvé :
A Dieu celuy que tel j'ay bien trouvé.

---

## A MONSIEUR BOUCHART

### DOCTEUR EN THEOLOGIE

DONNE reſponſe à mon preſent affaire,
Docte Docteur. Qui t'ha induit à faire
Empriſonner depuis ſix jours en ça,
Un tien Amy, qui onc ne t'offenſa ?
Et vouloir mettre en luy crainte, & terreur
D'aigre juſtice, en diſant, que l'erreur

Tient de Luther? Point ne ſuis Lutheriſte,
Ne Zuinglien, & moins Anabaptiſte :
Je ſuis de Dieu par ſon filz Jeſu Chriſt.
  Je ſuis celuy, qui ay fait maint eſcrit,
Dont un ſeul vers on n'en ſauroit extraire,
Qui à la Loy divine ſoit contraire.
Je ſuis celuy, qui prens plaiſir, & peine
A loüer Chriſt & ſa Mere tant pleine
De grace infuſe : & pour bien l'eſprouver,
On le pourra par mes eſcrits trouver.
  Brief, celuy ſuis, qui croit, honore, & priſe
La ſainte, vraye, & catholique Egliſe.
Autre doctrine en moy ne veux bouter :
Ma Loy eſt bonne, & ſi ne faut doubter,
Qu'à mon povoir ne la priſe, & exauſſe,
Veu qu'un Payen priſe la ſienne fauſſe.
Que quiers tu donc, ô Docteur catholique?
Que quiers tu donc? as tu aucune pique
Encontre moy? ou ſi tu prens ſaveur
A me triſter deſſous autruy faveur.
  Je croy que non, mais quelque faux entendre
T'ha fait ſur moy telle rigueur eſtendre.
Donques refrain de ton courage l'ire,
Que pleuſt à Dieu, qu'ores tu peuſſes lire
Dedans ce corps de franchiſe interdit :
Le cueur verrois, autre qu'on ne t'ha dit.
  A tant me tais, cher Seigneur noſtre maiſtre,
Te ſuppliant à ce coup amy m'eſtre.
Et ſi pour moy à raiſon tu n'es mis,
Fay quelque choſe au moins pour mes Amis,
En me rendant par une horſboutée
La liberté, laquelle m'as oſtée.

## A SON AMY LYON

Je ne t'efcry de l'amour vaine, & folle,
Tu vois affez, s'elle fert, ou affolle :
Je ne t'efcry ne d'armes, ne de guerre,
Tu vois, qui peult bien ou mal y acquerre :
Je ne t'efcry de Fortune puiffante,
Tu vois affez, s'elle eft ferme, ou gliffante :
Je ne t'efcry d'abus trop abufant,
Tu en fais prou, & fi n'en vas ufant :
Je ne t'efcry de Dieu, ne fa puiffance,
C'eft à luy feul t'en donner congnoiffance :
Je ne t'efcry des Dames de Paris,
Tu en fais plus que leurs propres Maris :
Je ne t'efcry, qui eft rude, ou affable,
Mais je te veux dire une belle Fable :
C'eft affavoir du Lyon, & du Rat.
  Ceftuy Lyon plus fort qu'un vieil Verrat,
Veit une fois que le Rat ne favoit
Sortir d'un lieu, pourautant qu'il avoit
Mengé le lard, & la chair toute crue :
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut Grue)
Trouva moyen, & maniere, & matiere
D'ongles, & dents, de rompre la ratiere :
Dont maiftre Rat efchappa viftement :
Puis meit à terre un genouil gentement,
Et en oftant fon bonnet de la tefte,
A mercié mille fois la grand' Befte :
Jurant le Dieu des Souris, & des Ratz
Qu'il luy rendroit (Maintenant tu verras
Le bon du compte). Il advint d'adventure,

Que le Lyon pour chercher ſa paſture,
Saillit dehors ſa caverne, & ſon ſiege :
Dont (par malheur) ſe trouva pris au piege,
Et fut lié contre un ferme poſteau.
  Adonc le Rat, ſans ſerpe, ne couſteau,
Y arriva joyeux, & esbaudy,
Et du Lyon (pour vray) ne s'eſt gaudy :
Mais deſpita Chatz, Chates, & Chatons,
Et priſa fort Ratz, Rates, & Ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour ſecourir le Lyon ſecourable :
Auquel ha dit, Tais toy Lyon lié,
Par moy feras maintenant deſlié :
Tu le vaux bien, car le cueur joly as :
Bien y parut, quand tu me deſlias.
Secouru m'as fort Lyonneuſement,
Or ſecouru feras Rateuſement.
  Lors le Lyon ſes deux grans yeux veſtit,
Et vers le Rat les tourna un petit,
En luy diſant, ô povre verminiere,
Tu n'as ſur toy inſtrument, ne maniere,
Tu n'as Couſteau, ſerpe, ne ſerpillon,
Qui ſeuſt coupper corde, ne cordillon,
Pour me jetter de ceſte eſtroite voye.
Va te cacher, que le Chat ne te voye.
  Sire Lyon (dit le filz de Souris)
De ton propos (certes) je me ſouz ris,
J'ay des Couſteaux aſſez, ne te ſoucie,
De bel os blanc plus trenchans qu'une Sie :
Leur gaine c'eſt ma gencive, & ma bouche :
Bien couperont la corde, qui te touche
De ſi treſpres : car j'y mettray bon ordre.
  Lors Sire Rat va commencer à mordre

Ce gros lien : vray eſt, qu'il y ſongea
Aſſez long temps, mais il le vous rongea
Souvent, & tant, qu'à la parfin tout rompt :
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Diſant en ſoy : Nul plaiſir (en effect)
Ne ſe perd point, quelque part ou ſoit faict.
Voilà le compte en termes rimaſſez :
Il eſt bien long, mais il eſt vieil aſſez,
Teſmoing Eſope, & plus d'un million.
  Or vien me voir, pour faire le Lyon :
Et je mettray peine, ſens, & eſtude
D'eſtre le Rat, exempt d'ingratitude :
J'enten, ſi Dieu te donne autant d'affaire,
Qu'au grand Lyon : ce qu'il ne vueille faire.

# DU COQ A L'ASNE

## A LYON JAMET

Je t'envoye un grand million
De ſaluts, mon amy Lyon :
S'ilz eſtoient d'Or, ilz vaudroient mieux :
Car les Françoys ont parmy eux
Touſiours des nations eſtranges.
Mais quoy? nous ne pouvons eſtre Anges,
C'eſt pour venir à l'equivoque :
Pource qu'une femme ſe moque,
Quand ſon Amy ſon cas luy compte.
Or pour mieux te faire le compte,
A Romme ſont les grans pardons :
Il faut bien que nous nous gardons,

De dire, qu'on les apetiſſe :
Excepté que gens de Juſtice
Ont le temps apres les Chanoines.
  Je ne vey jamais tant de Moines,
Qui vivent, & ſi ne ſont rien.
L'Empereur eſt grand terrien,
Plus grand, que Monſieur de Bourbon.
On dit, qu'il fait à Chambourg bon,
Mais il fait bien meilleur en France :
Car ſi Paris avoit ſouffrance,
Montmartre auroit grand deſconfort :
Auſſi depuis qu'il gele fort,
Croyez qu'en deſpit des jaloux,
On porte ſouliers de veloux,
Ou de trippe, que je ne mente.
Je ſuis bien fol, je me tormente
Le Cueur, & le Corps d'un affaire,
Dont toy & moy n'avons que faire
Cela n'eſt qu'irriter les gens :
Tellement que douze Sergens
Bien armez juſque au colet,
Battront bien un homme ſeulet :
Pourveu que point ne ſe deffende.
Jamais ne veulent qu'on les pende :
Si diſent les vieux quolibetz
Qu'on ne void pas tant de gibets
En ce Monde, que de larrons.
  Porte bonnets carrez, ou ronds,
Ou chapperons fourrez d'Ermines,
Ne parle point, & fay des mines,
Te voila ſage, & bien diſcret.
Lyon Lyon, c'eſt le ſecret,
Appren tandis que tu es vieux :

Et tu verras les envieux
Courir comme la Chananée,
En difant qu'il eft grand'année,
D'amoureufes, & d'Amoureux,
De dolens, & de langoureux,
Qui meurent le jour quinze fois.
Samedy prochain toutesfois
On doibt lire la loy civile :
Et tant de Veaux, qui vont par ville,
Seront bruflez fans faute nulle,
Car ilz ont chevauché la Mule,
Et la chevauchent tous les jours.
Tel fait à Paris long fejours,
Qui voudroit eftre en autre lieu.
Laquelle chofe de par Dieu
Amours finiffent par Couteaux.
Les trois dames des Blancs manteaux
S'habillent toutes d'une forte
Il n'eft pas poffible, qu'on forte
De ces cloiftres aucunement,
Sans y entrer premierement :
C'eft un argument de Sophifte,
Et qu'ainfi foit un bon Papifte
Ne dit jamais bien de Luther :
Car s'ilz venoyent à difputer,
L'un des deux feroit Heretique.
Outre plus, une femme Ethique
Ne fauroit eftre bonne bague :
D'avantage, qui ne fe brague,
N'eft point prifé au temps prefent :
Et qui plus eft, un bon prefent
Sert en amours plus que babils.
Et puis la façon des habits,

Dedans un an ſera trop vieille.
Il eſt bien vray, qu'un Amy veille,
Pour garder l'autre de diffame.
Mais tant y ha, que mainte femme
S'efforce à parler par eſcrit.
Or eſt arrivé l'Antechriſt,
Et nous l'avons tant attendu.
Madame ne m'ha pas vendu,
C'eſt une Chanſon gringottée,
La Muſique en eſt bien notée,
Où l'aſſiete de la clef ment.
Par la mort bieu voyla Clement,
Prenez le, il a mengé le lard.
Il fait bon eſtre Papelard,
Et ne courroucer point les fées.
Toutes choſes qui ſont coiffées,
Ont moult de Lunes en la teſte.
Eſcrivez moy s'on fait plus feſte
De la Lingere du palais :
Car maiſtre Jean du Pont Alais
Ne ſera pas ſi outrageux,
Quand viendra à joüer ſes jeux,
Qu'il ne vous faſſe treſtous rire.
Un homme ne peult bien eſcrire,
S'il n'eſt quelque peu bon liſart.
La chanſon de frere Griſart
Eſt trop ſale pour ces Pucelles :
Et ſi fait mal aux cueurs de celles,
Qui tiennent ſoy à leurs Maris.
Si le grand rimeur de Paris
Vient un coup à voir ceſte lettre,
Il en voudra oſter, ou mettre,
Car c'eſt le Roy des Corrigears.

Et ma plume d'Oye, ou de Jars
Eſt ja plus eſcroupionnée
Qu'une vieille bas enconnée,
D'eſcrire aujourdhuy ne ceſſa.
  Des nouvelles de pardeça,
Le Roy va ſouvent à la chaſſe,
Tant qu'il faut deſcendre la Chaſſe
Saint Marceau pour faire plouvoir.
  Or Lyon, puis qu'il t'ha pleu voir
Mon Epiſtre juſques icy,
Je te ſupply m'excuſer, ſi
Du Coq à l'Aſne vois ſautant,
Et que ta plume en faſſe autant :
Afin de dire en petit metre
Ce que j'ay oublié d'y metre.

Excuſes d'avoir fait aucuns Adieux.

---

# SUBSCRIPTION

*Clement Marot aux gentilz Veaux,*
*Qui ont fait les Adieux nouveaux.*

SATYRIQUES trop envieux,
Eſcrivans de Plume lezarde,
Vous avez fait de beaux Adieux.
Le feu Saint Antoine les arde :
Puis voſtre langue ſe hazarde
De ſemer que je les ay faits :
Ainſi le Coulpable ſe garde,
Et l'innocent porte le faix.

Si mentez vous bien par la gorge,
Sur Dames ne ſuis animé :
Et ne ſortit onc de ma Forge
Un ouvrage ſi mal limé :
Et ne ſera mien eſtimé
Par ceux qui congnoiſſent ma veine.
Brief, il eſt un peu mal rimé,
Mais la raiſon en eſt bien vaine.
Et en cela plus ſots, que fins,
Vous vous monſtrez apertement :
Car pour bien venir à voz fins,
Beſongner falloit autrement.
Si parlé euſſiez ſeulement
De ſix, qui hayne m'ont voué,
On vous euſt creu facilement,
Et j'euſſe le tout advoué.
Mais un chacun juger peult bien,
Que parler ne voudrois de femmes,
Qui ne m'ont offenſé en rien,
Et qui n'eurent jamais diffames,
Et puis vous y meſlez les Dames
Qui ſçavent que ſuis leur ſervant :
C'eſt treſmal entendu voz games,
Pour mettre voz chants en avant.
Bien ne mal n'ay voulu eſcrire
De tant honneſtes Damoyſelles :
Et quand d'elles voudrois rien dire,
Je ne ferois point faux Libelles :
Pluſtoſt leurs loũanges tresbelles
Dirois en mon petit ſçavoir,
Pour aquerir la grace d'elles,
Que chacun met peine d'avoir.
Dames on n'y a que reprendre,

Et qui tenez l'honneur trefcher,
A moy ne vous en vueillez prendre,
Onques ne penfay d'y toucher.
Vueillez vous donques attacher
Aux mefchans, & fots Blafonneurs,
Qui n'ont fceu comment me fafcher,
Sinon en touchant voz honneurs.
De tigne efpeffe de fix doits,
D'un Oeil hors du Chef arraché,
De Membres auffi fecs que bois,
D'un Nez de fins Clous attaché,
De tout cela foit entaché
Qui telz beauz Adieux a fait naiftre :
Quand il sera ainfi merché,
Il fera aife à congnoiftre.

---

## AUX DAMES DE PARIS,

### QUI NE VOULOIENT PRENDRE LES PRECEDENTES EXCUSES EN PAYEMENT

Puis qu'au partir de Paris, ce grand lieu,
On vous ha dit trop rudement Adieu,
Dire vous veux, maugré chacun Langard,
A l'arriver doucement Dieu vous gard.
Dieu vous gard donc mes Dames tant Poupines :
Qui vous fait mal ? trouvez-vous des efpines
En ces Adieux ? Ces beaux Rhetoriqueurs
Ont-ilz au vif touché vos petits cueurs ?
Croyez de vray que le grand Lucifer
S'en chauffera un jour en fon Enfer :

Car ce n'eſt point jeux de petits enfans,
D'ainſi toucher voz honneurs triomphans.
Or puis qu'advient que ce mal vous avez,
Gueriſſez vous, ſi guerir vous ſavez :
Quant eſt de moy, je ne ſçay Medicine,
Emplaſtre, unguent, ny herbe, ne Racine
Qui ſceuſt au vray l'aigreur diminuer
De voſtre mal, qui veult continuer :
Mais je ſçay bien comme il ne croiſtra point,
Et ne poindra par moy non plus qu'il poinct.
Tant ſeulement faut, que plus ne croyez,
Qu'il vient de moy : car certaines foyez,
Que ſi ma plume endroit vous ſe courrouſſe,
Il n'y aura Blanche, Noire ny Rouſſe,
Qui bien ne ſente augmenter ſon angoiſſe :
Et qui au doigt, & à l'œil ne congnoiſſe
Combien mieux pique un Poëte de Roy,
Que les rimeurs, qui ont fait le defroy.
Non que ce ſoit de piquer ma couſtume,
Mais il n'eſt bois ſi verd qui ne s'allume.
Tant plus me ſuis par eſcrit excuſé,
Tant plus m'avez de parole accuſé,
Uſant vers moy de menaſſes follettes :
Puis quand ſentez voz puiſſances foyblettes,
Alez querant aux hommes allegeance,
En leur chantant, Faites m'en la vengeance,
O foyble gent, qui ne ſe peult (en ſomme)
D'homme venger ſinon par ſecours d'homme !
Bon eſt l'ouvrier, qui ne feit pas égale
Voſtre puiſſance à la volunté male,
Puis qu'en tout cas, & en toute ſaiſon
Voſtre appetit ſurmonte la raiſon.
Ces mots ne vont juſques aux Vertueuſes.

Mais dites moy vous autres bien Facheuſes,
Quand des Adieux j'euſſe advoué l'affaire
Sans m'excuſer, qu'euſſiez vous ſceu pis faire ?
Vous me tenez termes plus rigoureux,
Que le Drappier au Berger douloreux.
S'il n'eſt-il Loup, Louve, ne Louveton,
Tigre, ne Aſpic, ne Serpent, ne Luthon,
Qui jamais euſt ſur moy la dent boutée,
Si mon excuſe il euſt bien eſcoutée.
Avez-vous donc les cueurs moins damoyſeaux,
Qu'Aſpicz, ne Loups, & telz gentils oyſeaux ?
Je croy que non : par tout avez loüanges
D'humble parler, & de viſage d'Anges :
Et de ma part me ſemblent voz façons
Succre en douceur, & en froideur glaçons.
Si trompé ſuis, je dy que la Couleuvre
En voz Jardins ſous douces fleurs ſe cœuvre.
  Certes je croy que vous cuidez (ſans fainte)
Que j'ay baſty mes excuſes par crainte :
Bien peu s'en faut, que ne die en mes vers
Propos de vous, qui monſtre le revers.
Ma Muſe ardante autre choſe ne quiert,
L'encre le veult, la plume m'en requiert :
Et je leur dy que rien de vous ne ſçay :
Mais Dieu vous gard que j'en faſſe l'eſſay.
  N'ay-je paſſé ma jeuneſſe abuſée
Autour de vous ? laquelle j'euſſe uſée
En meilleur lieu (peult eſtre en pire auſſi)
Rien ne diray, n'ayez aucun ſoucy :
Et ſi en ſçay, bien je l'oſe aſſeurer,
Pour faire rire, & pour faire pleurer.
Mais que vaudroit d'en travailler mes doits
Sur le papier ? Mores, Turcz, & Medois

Sçavent vos cas : la Terre n'eſt ſemée,
Sinon du grain de voſtre renommée.
Brief, pour eſcrire y a bien d'autres choſes
Dedans Paris trop longuement encloſes.
Tant de Broillis, qu'en Juſtice on tolere,
Je l'eſcrirois, mais je crains la Colere :
L'oyſiveté de Preſtres, & Cagots
Je la dirois, mais garde les Fagots :
Et des abuz, dont l'Égliſe eſt fourrée,
J'en parlerois, mais garde la Bourrée.
De tout cela, & de vous me tairoye,
Et en chemin plus beau me retrairoye,
Quand me viendroit d'eſcrire le deſir.
  Je blaſmerois Guerre, qui fait geſir
Journellement par terre en grand' outrance
Les vieux Soudars, & les jeunes de France.
  Ou emplirois la mienne blanche carte,
Du bien de paix, la priant qu'elle parte
Du haut du Ciel pour venir viſiter
Princes Chreſtiens, & entr'eux habiter.
  Ou dirois loz meritoire de ceux,
Qui bien ſervans n'ont l'eſprit pareſſeux
A la chercher tachans (comme loyaux)
Tirer deça les deux Enfans Royaux.
  Ou parlerois (uſant de plus haut ſtyle)
De maint conflict cruel, dur & hoſtile,
Où l'on a veu charges, & preſſes fendre
Noſtre bon Roy pour vous autres deffendre,
Ce temps pendant que preniez voz delictz
(Sans nul danger) en voz chambres, & lictz.
  Ou compterois de luy maint grand orage
De grand fortune, & ſon plus grand courage,
Qui ſous le faix n'a eſté veu ployer.

Voila le poinct où voudrois m'employer,
Sans m'amuſer à rimer voz Adieux.
Et faites moy mines de groins, & d'yeux,
Tant que voudrez : onques ne prins viſee
Pour vous laſcher un ſeul traict de riſée,
Et m'en croyez : mais les langues qui ſonnent,
Comme un cliquet, tousjours le bruit me donnent
De tous eſcrits, tant ſoient lourdement faits :
Ainſi ſouſtien des Aſnes tout le faix.
Or eſtes vous dedans Paris ſix femmes,
Qui un eſcrit tout farſy de diffames
M'avez tranſmis : & quand aucun ſe boute
A l'eſcouter, luy ſemble qu'il eſcoute,
En plein marché ſix ordes harengeres
Jetter le feu de leurs langues legeres
Contre quelcun : Va vilain Farcereau,
Maraut, Beliſtre, Yvrongne, Maquereau,
Comme une Pie en cage injurieuſe.
En voſtre Epiſtre auſſi tant furieuſe
M'avez reprins, que je veux faire bragues
Deſſus l'Amour, ſans Chaines & ſans Bagues,
Ha (dy je lors) il faut que chacun croye,
Qu'à tout Oyſeau il ſouvient de ſa proye.
Voz grans Faucons, qui furent Fauconneaux,
Vollent tousjours pour Chaines, & Anneaux.
Puis vous touchez, & les morts & les vifs :
Reſpondez moy, pourquoy en voz devis
Blaſmez vous tant feu mon Pere honnoré,
Qui voſtre ſexe ha tant bien decoré
Au Livre, des Dames l'advocate ?
J'eſtimerois la recompenſe ingrate,
Si pour vous ſix euſt travaillé ſa teſte :
Mais il parla de toute femme honneſte :

Non que ſur vous je treuve que redire,
Ainçois chacun vous doibt nommer, & dire
Avant la mort les ſix Canoniſées :
Ou (pour le moins) les ſix Chanoniſées,
Quant au Réſveur, qui pour telz vieux Regiſtres
Print tant de peine à faire des Epiſtres
Encontre moy, pour tous les menus droits
De ſon labeur, ſeulement je voudrois,
Qu'il euſt couvert de vous ſix la plus ſaine :
Il auroit beau se laver d'eau de Seine
Apres le coup. Ha, le vil Blaſonneur,
C'eſt luy qui feit ſur les Dames d'honneur
Tous les Adieux : & vous ſix l'en priaſtes :
Puis deſſus moy le gland Haro criaſtes,
Sçachans, de vray, que pour vous ſeulement
On n'eſt crié deſſus moy nullement.
Et de bon heur prinſtes un Secretaire
Propre pour vous : onques ne ſe ſeut taire
De compoſer en injure : & meſchance :
Je le congnoy. Or prenons autre chance.
Je ſuis d'advis que veniez appointant,
Quant au courroux, en moy n'en ha point tant,
Que pour le bien de vous ſix je ne vueille :
Et qu'ainſi ſoit, en Amy vous conſeille,
Que deſormais voſtre bec teniez coy :
Car voſtre honneur reſſemble un ne ſay quoy,
Lequel tant plus on le va remuant,
Moins il ſent bon, & tant plus eſt puant.
Et quand orrez ces miens preſens alarmes,
Ayez bon cueur, & contenez voz larmes,
Que vous avez pour les Adieux rendues
Las mieux vaudroit les avoir eſpandues
Deſſus les piedz de Chriſt les eſſuyans

De voz cheveux, & voz pechez fuyans
Par repentance aveques Magdaleine.
  Qu'attendez-vous? Quand on eſt hors d'alaine,
La force ſaut. Quand vous ſerez hors d'aage,
Et que voz nerfs ſembleront un cordage,
Plus de voz yeux larmoyer ne pourrez,
Car ſans humeur ſeiches vous demourrez :
Et quand vos yeux pourroient plourer encores,
Où prendrez vous les cheveux, qu'avez ores,
Pour eſſuyer les piedz du Roy des Cieux?
Croyez qu'à tel myſtere precieux
Ne ſerez lors du bon Ange appellées,
Pource que trop ſerez vieilles pellées :
Desja vous prend icelle maladie.
  Vous voulez faire, & ne voulez, qu'on die
Ceſſez, ceſſez toutes occaſions,
Si prendront fin toutes deriſions :
C'eſt le droit poinćt pour clorre les paſſages
Aux mal diſans. Et vous autres bien ſages,
Qui des Adieux ne fuſtes point touchées,
Et vous auſſi, que l'on y a couchées.
Et qui pourtant compte n'en faićtes mie,
Nulle de vous ne me ſoit ennemie,
Je vous ſupply, pour telles bourgeoiſettes,
Qui vont cherchant des noiſes pour noiſettes.
On voit aſſez, que vous eſtes entieres
De n'avoir prins à cueur telles matieres.
Auſſi n'eſt-il blaſon, tant ſoit infame,
Qui ſceuſt changer le bruit d'honneſte femme :
Et n'eſt blaſon, tant ſoit plein de loüange,
Qui le renom de folle femme change.
On a beau dire, une Colombe eſt noire,
Un Corbeau blanc : pour l'avoir dit, faut croire

Que la Colombe en rien ne noircira,
Et le Corbeau de rien ne blanchira.
  Certainement les vertus, qui s'efpandent
Deffus voz cueurs, fi fort voftre me rendent,
Que pour l'amour de vous n'euffe jamais
Contre elles fait cefte prefente : mais
Tant m'ont preffé d'efcrire, & me contraignent,
Qu'il femble au vray que plaifir elles praignent
En mes propos : & ont bien ce credit,
Que fi je n'ay affez à leur gré dit,
Je leur feray un livre de leurs geftes
Intitulé, Les fix vieilles Digeftes :
Et fi n'auray de matiere defaut.
J'en ay encor plus qu'il ne leur en faut :
Mais pour cefte heure elles prendront en gré,
Car au propos où elles m'ont ancré,
Veux mettre fin, & avant que l'y mettre,
Voftre Clement vous prie en cefte Lettre,
Dames d'honneur, que ces femmes notées
Soient deformais d'autour de vous oftées
Ne plus ne moins qu'on ofte mauvaife herbe
D'avec l'efpy, dont on fait bonne Gerbe :
Vous advifant que trop plus font nuifantes
A voz honneurs, que les Rimes cuifantes
De fots Adieux : & toutesfois, afin
Que mon efcrit ne les fache à la fin,
Je leur vois dire un Adieu fans rancune.
  Adieu les fix, qui n'en vallez pas une :
Adieu les fix, qui en vallez bien cent :
Qui ne vous void, de bien loing on vous fent.

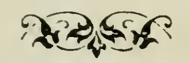
## A LA ROYNE ELEONOR

A SON ARRIVÉE D'ESPAGNE AVEC MESSIEURS LES ENFANS

Puis que les Champs, les Monts, & les Vallées,
Les Fleuves doux, & les ondes falées
Te font honneur à la venuë tienne,
Princeffe illuftre, & Royne trefchreftienne :
Puis que Clerons, & Bombardes tonnantes,
Chantres, Oyfeaux de leurs voix refonnantes
Tous à l'envy maintenant te faluent,
Feray-je mal, fi de ma Plume fluent
Vers mefurez, pour faluer auffi
Ta grand' hauteur, qui rompt noftre foucy ?
Certes le fon de ma Lettre n'ha garde
D'eftre fi dur comme d'une Bombarde
Et fi n'eft point mortel en Terre, comme,
Voix de Clérons, ou d'Oyffelet, ou d'Homme :
Parquoy je croy que de toy fera pris
Autant à gré. Donques, Perle de pris,
Par qui nous eft tant de joye advenuë,
Tu fois la bien (& mieux que bien) venuë
Pourquoy as fait fi longue demourée ?
Certainement ta venuë honorée
De tarder tant tous languir nous faifoit :
Mais bien favons que trop t'en defplaifoit.
N'eft-ce pas toy, qui du Roy fus efprife
Sans l'avoir veu ? mefmes apres fa prinfe :
Ou tellement aux armes laboura,
Que le corps pris, l'honneur luy demoura.
N'eft-ce pas toy, qui fentis plus fort croiftre
L'amour en toy, quand tu vins à congnoiftre

Et voir ſon port, forme, ſens, & beauté
Qui ne ſent rien que toute Royauté ?
N'eſt-ce pas toy, qui ſongeois nuict & jour
A le remettre en ſon privé ſejour ?
Et qui depuis en priſon ſi amere
A ſes Enfans feis office de mere,
Juſqu'à donner à ton cher Frere Auguſte
Doubte de toy ? voire doubte tresjuſte :
Car je croy bien, ſi euſſes eu l'uſage
Des arts ſubtils de Medée la ſage,
Qu'en blancs vieillards tu euſſes transformez
Ces jeunes corps tant beaux, & bien formez,
Pour les mener ſecretement en France,
Et puis rendu leur euſſes leur enfance.
Or (Dieu mercy) amenez les as tu
Sans Nigrommance, ou Magique vertu,
Ains par le vueil de Dieu, qui tout prevoit,
Et qui desja deſtinée t'avoit
Femme du Roy, duquel & jours, & nuicts
Tu as porté la moytié des ennuis
Dont raiſon veult, & le droit d'Amytié
Que maintenant reçoives la moytié
De ſa grand joye, & du regne puiſſant,
Et de l'amour du peuple obeïſſant.
O Royne donc, de tes ſubjets loyaux
Vien recevoir les hauts honneurs Royaux :
Voir te convient ton Royaume plus loing,
Tu n'en as veu encor qu'un petit coing :
Tu n'as rien veu que la Doue, & Gironde :
Bientoſt verras la Cherante profonde
Loire au long cours, Seine au port fructueux :
Saone qui dort, le Roſne impetueux :
Auſſi la Somme, & force autres Rivieres :

Qui ont les borts de force Villes fieres,
Dont la plus grande eſt Paris ſans pareille.
  Là, & ailleurs desja on t'appareille
Myſteres, jeux, beaux paremens de Rues,
Sur le pavé fleurs eſpeſſes & drues,
Par les quantons Theatres, Coliſées,
Brief, s'on pouvoit faire champs Eliſées,
On les feroit pour mieux te recevoir.
  Mais que veult-on encor te faire voir?
Pourroit-on bien augmenter tes plaiſirs?
N'as tu pas veu le grand de tes deſirs,
Ton cher eſpoux, noſtre ſouverain Roy?
Si as tresbien : mais encores je croy,
Qu'en gré prendras, & verras voulontiers
Les appareils du peuple en maints quartiers.
Et, qui plus eſt, en cela regardant
Tu congnoiſtras le zelle treſardant,
Qu'en toy on a : ce que je te ſupplie
Congnoiſtre en moy, Royne treſaccomplie :
Car Apollo, ne Clio, ne Mercure
Ne m'ont donné ſecours, ne ſoing, ne cure
En ceſt eſcrit. Le zelle, que je dy,
L'a du tout fait, & m'a rendu hardy
A te l'offrir, tel que tu le vois eſtre.
Puis ton Eſpoux eſt mon Roy, & mon maiſtre :
Donques tu es ma Royne & ma maiſtreſſe :
Voila pourquoy mes eſcrits je t'addreſſe.



## A MONSEIGNEUR DE LORRAINE,

### LUY PRESENTANT LE PREMIER LIVRE TRANSLATÉ DE LA METAMORPHOSE

S'IL y ha rien, Prince de haut pouvoir,
Qui par deça face mal ſon devoir
De recevoir ta hauteſſe honorée,
Ce ne ſera que ma Plume eſſorée,
Qui entreprend de te donner Salut,
Et pour ce faire onc aſſez ne valut :
Ains trop eſt lourde, & de ſtyle trop mince,
Pour s'addreſſer à tant excellent Prince :
Ce neantmoins ſachant, que tu as pris
Par maintesfois plaiſir en mes eſcrits,
J'ayme trop mieux t'eſcrire lourdement,
Que de me taire à ton advenement,
Car j'ay eſpoir que la voulonté tienne
Congnoiſtra bien en ceſt eſcrit la mienne :
Qui eſt, & fut, & ſera, de ſavoir
Faire aucun cas, ou tu puiſſes avoir
Quelque plaiſir. Premier donc je ſaluë
Treshumblement ta hauteſſe & valuë :
Puis à celuy, qui eſt Prince des Anges,
Rends de bon cueur immortelles louanges,
De l'heureux point de ta noble venuë,
Qui eſt le temps de la Paix advenuë :
Par qui tu vois les deux enfans de France
Hors des liens de captive ſouffrance.
  Graces auſſi luy faut rendre des pertes :
Vray eſt, que trop ſont lourdes, & apertes

A un chacun : mesme ta Majesté
Participante aux malheurs ha esté,
En y perdant sous la fleur de jeunesse
Deux Freres pleins d'honneur, sens, & prouësse,
Qui est celuy (si bien le congnoissoit)
Qu'en y pensant, plein de douleur ne soit ?
Si convient il en douleur, & ennuy
Nostre vouloir conformer à celuy
Du Tout puissant : autrement on resiste
A sa bonté. Ce propos dur, & triste
En cest endroit rompray pour le present,
Et te supply prendre en gré le present,
Que je te fay de ce translaté Livre,
Lequel (pour vray) hardiment je te livre,
Pource que point le sens n'en est yssu
De mon cerveau : ains ha esté tissu
Subtilement par la Muse d'Ovide :
Que pleust à Dieu l'avoir tout mis au vuyde
Pour t'en faire offre. Or si ce peu t'agrée,
Heureux seray que ton cueur, s'y recrée
Ce temps pendant qu'en France tu sejournes,
Et attendant qu'en ta Duché retournes,
Duché puissante, & Duché souveraine,
Duché de biens, & de Paix toute pleine,
Duché, de qui par tout le nom s'estend,
Là où ton Peuple à ceste heure s'attend
Aussi faché de ta loingtaine absence,
Que toy joyeux de la noble presence
De nostre Roy, de ses Enfans aymez.
Et des treshauts Princes tant renommez :
Entre lesquelz de tes Freres la Reste
Tu vois fleurir en honneur manifeste,
Cheris du Roy, & du peuple honorez.

Or à ces deux, que Mort ha devorez,
Dieu doint repos : & aux trois qui demeurent,
Que de cent ans (bien comptez) ilz ne meurent.

---

## A MONSEIGNEUR LE GRAND MAISTRE DE MONTMORENCY

### LUY ENVOYANT UN PETIT RECUEIL DE SES ŒUVRES AVEC RECOMMANDATION DU PORTEUR

En attendant le moyen, & pouvoir,
Qu'honneftement je me puiffe mouvoir
De ce païs, il m'eft pris le courage,
De mettre à part repofer un Ouvrage,
Qui pour le Roy fera toft mis à fin :
Puis ay choifi un autre Plume, afin
De vous efcrire en Rime la prefente :
De par laquelle orendroit vous prefente
Salut treshumble : & un livre petit,
Ou j'ay efpoir que prendrez appetit :
Car long temps ha, qu'il vous a pleu me dire,
Et commander, que le vous feiffe efcrire.
C'eft un amas de chofes efpandues,
Qui (quant à moy) eftoient fi bien perdues,
Que mon efprit n'eut onc à les ouvrer
Si grand labeur, comme à les recouvrer,
Mais comme ardant à faire voftre vueil,
J'ay tant cherché : qu'en ay fait un recueil,
Et un Jardin garny de fleurs diverfes
De couleur Jaune, & de Rouges, & Perfes.

Vray eſt, qu'il eſt ſans arbre ne grand fruit :
Ce neantmoins je ne vous l'ay conſtruit
Des pires fleurs, qui de moy ſont ſorties.
  Il eſt bien vray, qu'il y a des Orties :
Mais ce ne ſont que celles, qui piquerent
Les Muſequins, qui de moy ſe moquerent.
  Voſtre eſprit noble en ce petit Verger
Aucunesfois ſe pourra ſoulager,
Quand travaillé aura au bien publique,
Auquel tousjours ſoingneuſement s'applique.
Donc (Monſeigneur) pluſque treshumblement
Je vous ſupply de cordiallement
Le recevoir, & du Porteur de luy
Avoir pitié. C'est encores celuy
Petit Tailleur entre tous les Tailleurs,
Dont à Bourdeaux, à Coignac, & ailleurs,
Je vous parlay par eſcrit, & de bouche.
Enrichy n'eſt : il ſe leve, & ſe couche
Soir, & matin auſſi mal fortuné
Que quand pour luy fuſtes importuné.
  Jadis ſervit la haute Seigneurie
De la ſeu Royne en ſa noble eſcuyrie :
Mais ſon eſtat deſſous la dure lame
Fut enterré avec la bonne Dame.
Or ne peult plus revivre ſa maiſtreſſe :
Quand à l'eſtat maugré la mort traiſtreſſe
Vous le pouvez refaire auſſi vivant,
Et auſſi beau qu'il eſtoit par avant.
Las (Monſeigneur) faites ce beau miracle :
Il eſt aiſé. Et ſi par quelque obſtacle
Ne peult ravoir ſon eſtat de Tailleur,
Il ne le faut que tromper d'un meilleur.
Si vous hauſſez ſon eſtat, & ſon bien,

Il le prendra : car je le congnois bien.
Au pis aller, pour conclurre l'affaire,
Je vous fupply comme aux autres luy faire :
Et s'il n'en ha (autant comme eux) befoing,
Je fuis content qu'on n'en prenne le foing.
  Priant celuy, lequel vous a fait naiftre,
Que cent bons ans vous maintienne grand maiftre,
Ou qu'il vous monte en plus digne degré,
Afin que plus luy en fachez de gré.

---

## POUR PIERRE VUIART

### A MADAME DE LORRAINE

Je ne l'ay plus liberalle Princeffe,
Je ne l'ay plus, par mort il a prins ceffe
Le bon Cheval, que j'euz de voftre grace.
N'en fauroit on recouvrer de la race?
Certainement tandis que je l'avoye,
Je ne trouvois rien nuifant en la voye.
En le menant par Bois, & par Taillis
Mes yeux n'eftoient de branches affaillis.
En luy faifant gravir Roc, ou Montagne
Autant m'eftoit que trotter en Campagne.
Autant m'eftoit Torrents, & grandes eaux
Paffer fur luy, comme petits Ruiffeaux,
Car il fembloit que les pierres s'oftaffent
De tous les lieux ou fes piedz fe boutaffent.
  Que diray plus? onc voyage ne feit
Avecques moy, dont il ne vint prouffit :
Mais maintenant toutes chofes me grevent,

Branches au Bois les yeux quaſi me crevent,
Car le Cheval que je pourmaine, & maine,
Eſt malheureux, & bronche en pleine plaine :
Petits Ruiſſeaux, grans Rivieres luy ſemblent,
Pierres, Cailloux en ſon chemin s'aſſemblent.
Et ne me donne en voyages bonheur.
  O Dame illuſtre, ô parangon d'honneur,
Dont proceda le grand bonheur ſecret
Du Cheval mort, ou j'ay tant de regret?
Il ne vint point de Cheval, ne de ſelle :
J'ay ceſte Foy qu'il proceda de celle
Par qui je l'euz. Or en ſuis deſmonté,
La Mort l'ha pris, la Mort l'ha ſurmonté :
Mais c'eſt tout un, voſtre bonté naïve
Morte n'eſt pas : ainçoys eſt ſi treſvive,
Qu'elle pourroit non le reſuſciter,
Mais d'un pareil bien me faire heriter.
  S'il advient donc que par la bonté voſtre
Monſeigneur face un de ſes Chevaux noſtre,
Treshumblement le ſupply, qu'il luy plaiſe
Ne me monter doucement, & à l'aiſe.
Je ne veux point de ces doucets Chevaux,
Tant que pourray endurer les travaux :
Je ne veux point de Mule, ne Mulet,
Tant que je ſois vieillard blanc, comme laict :
Je ne veux point de blanche Haquenée,
Tant que je ſois Damoyſelle attournée.
  Que veus je donc? un courtaut furieux,
Un Courtaut brave, un Courtaut glorieux,
Qui ait en l'air ruade furieuſe,
Glorieux trot, la bride glorieuſe.
Si je l'ay tel, fort furieuſement
Le piqueray, & glorieuſement.

Conclufion, fi vous me voulez croire,
D'homme, & Cheval ce ne fera que gloire.

## EPISTRE QU'IL PERDIT A LA CONDEMNADE

### CONTRE LES COULEURS D'UNE DAMOYSELLE

Je l'ay perdue : il faut que je m'aquitte.
En la payant, au fort me voila quitte,
Prenez la donc l'Epiftre, que favez
Et fi dedans peu d'eloquence avez,
Si elle eft fotte, ou afpre, ou à reprendre,
Au compofeur ne vous en vueillez prendre,
Prenez vous en aux facheufes, qui prindrent
Voftre party, & qui lors entreprindrent
De hautement leurs caquets redoubler
Durant le jeu, afin de me troubler,
Prenez vous en à ceux, qui me trompoient,
Et qui mon jeu à tous coups me rompoient :
Prenez vous en à quatre pour le moins,
Qui contre moy furent tous faux tefmoings :
Prenez vous en à vous mefmes auffi,
Qui bien vouliez qu'ilz feiffent tous ainfi.
Si on ne m'euft troublé de tant de bave,
Vous euffiez eu une Epiftre fort brave,
Qui euft parlé des Dieux, & des Déeffes,
Et de neuf Cieux, où font toutes lieffes.
Sur ces neuf Cieux, je vous euffe eflevée,
Et euffe fait une grande levée
De Rhetorique, & non pas de Bouclier :

Puis euſſe dit, comment on oyt crier
Au fons d'Enfer plein de peines, & pleurs
Ceux qui au jeu furent jadis trompeurs :
Donnez vous garde. Or brief (ſans m'eſchauffer)
J'euſſe deſcrit tout le logis d'Enfer,
Là où iront (ſi brief ne ſe reduiſent)
Les vrays Trompeurs, qui ce Monde ſeduiſent.
  Puis qu'on m'a donc l'eſprit mis en mal aiſe,
Excuſez moy, ſi l'Epiſtre eſt mauvaiſe :
Vous aſſeurant, ſi l'euſſiez bien gagnée,
Qu'elle euſt eſté (pour vray) bien beſongnée :
Mais tout ainſi que vous avez gagné,
Par mon ſerment ainſi j'ay beſongné :
Non qu'à regret ainſi faite je l'aye,
Ne qu'à regret auſſi je vous la paye :
Tous mes regrets, toutes mes grans douleurs
Viennent (ſans plus) de ce que les couleurs
N'ay ſceu gaigner d'une tant belle Dame,
A qui Dieu doint repos de Corps, & d'Ame.

## A UNE JEUNE DAME

### LAQUELLE UN VIEILLARD MARIE VOULOIT ESPOUSER ET DECEVOIR

Non pour vouloir de rien vous requerir,
Non pour plus fort voſtre grace acquerir,
Non pour diſtraire aucune voſtre emprinſe
J'ay le papier, l'encre, & la plume prinſe,
Et devers vous ce mien eſcrit tranſmis :
Mais pour autant qu'il affiert aux Amis,

Et Serviteurs, jamais ne celer rien
A leurs aymez, ſoit de mal, ou de bien,
J'ay bien voulu vous eſcrire (ma Dame)
Choſe, qui n'eſt en congnoiſſance d'ame,
Fors que de moy : & de vous n'eſt point ſceuë :
Parquoy pourriez en fin eſtre deceuë
Et je ne veux vous laiſſer decevoir,
Tant que mon œil pourra l'appercevoir.
Or eſt ainſi, que me trouvant au lieu,
Ou j'eſperois vous pouvoir dire Adieu,
Triſte devins, ſachant voſtre hauteſſe
Desja partie. Et adonques l'Hoſteſſe
Me va monſtrer Lettres de voſtre main,
Là ou teniez propos doux, & humain,
A un vieillard, à qui vous les tranſmiſtes.
Lors à mon cueur ſoudainement vous miſtes
Deux penſemens, voyant voſtre jeune aage
Favoriſer un ſi vieil perſonnage.
Mon penſement premier au cueur me dit,
Que par Amour il n'ha vers vous credit :
Car je ſay bien que Venus jeune, & cointe,
Du vieil Saturne en nul temps ne s'accointe.
Mon penſement ſecond me feit comprendre,
Que pour Eſpoux le pourriez vouloir prendre :
Et ne veux pas de ce vous divertir,
Mais je veux bien au vray vous advertir,
Que (long temps a) il fut mis ſous le jou
De Mariage au bas païs d'Anjou,
Et eſt encor. Si voulez (toutesfois)
Il s'y mettra pour la ſeconde fois :
Combien pourtant que bien foible me ſemble
Pour labourer à deux terres enſemble.
Donc ſi voulez voſtre blonde jeuneſſe

Joindre, & lier à ſa griſe vieilleſſe,
Il ſera bon vous enquerir avant,
Si j'ay parlé du cas, comme ſavant,
En ceſte Epiſtre aſſez mal composée :
Vous ſuppliant l'avoir pour excuſée,
Si elle n'eſt en termes elegans,
Et recevoir vueillez auſſi les Gants,
Que de bon cueur vous tranſmets pour l'eſtraine
De l'An preſent. La choſe eſt bien certaine,
Que voz deux mains tant blanches de nature
Meritent bien plus digne couverture :
Mais s'ilz ne ſont à voz mains comparez,
Du bon du cueur (pour le moins) les aurez.
  Ainſi rendray mon propos accomply
En ceſt endroit. Et avant vous ſupply,
Si rencontrez rien dur en ceſte Epiſtre,
De l'oublier, & n'en tenir regiſtre :
Car bien à tard voudroit l'homme desplaire,
(S'il n'eſt trop ſaint) qui met peine à complaire.

---

## A CELUY QUI L'INJURIA PAR ESCRIT ET NE S'OSA NOMMER

Quiconques ſois, tant ſois tu brave,
Qui ton orde, & puante bave
Contre moy as eſté crachant,
Su es ſot, craintif, & meſchant.
  Ta ſottiſe on void bien parfaite
En l'Epiſtre, que tu as faite
Sans art, & ſans aucun ſavoir :
Toutesfois tu cuides avoir

Chanté en Roſſignol ramage :
Mais un Corbeau de noir plumage,
Ou un grand Aſne d'Arcadie
Feroit plus douce melodie.
Et pour venir au demourant,
Tu crains fort, ô povre ignorant,
Tu crains, qu'envers toy je m'allume,
Tu crains la fureur de ma Plume.
Pourquoy crains tu ? Il faut bien dire.
Qu'en toy y ha fort à redire :
Car il eſt certain, ſi tu fuſſes
Homme de bien, & que tu n'euſſes
Quelque marque, ou mauvais renom
Tu ne craindrois dire ton nom.
Quant eſt de ta meſchanceté,
Elle vient de grand' l'aſcheté
D'injurier celuy, qui onques
Ne te feit offences quelconques :
Et quand je t'aurois fait offenſe,
Et tu de ſi peu de deffence,
Si couard, & ſi babouin,
De n'oſer parler que de loing ?
L'epiſtre venuë de moy
Pour femme qui vaut mieux que toy,
N'eſt autre cas, qu'une riſée,
Ou perſonne n'eſt deſpriſée,
Mais toy lourdaut mal entendu,
En ta reſponſe m'as rendu
Pour une riſée une injure.
Si je te congnoiſſois (j'en jure)
Tu ſentirois, ſi mes Lardons
Reſſemblent Roſes, ou Chardons.

## POUR UN GENTILHOMME DE LA COURT

### ESCRIVANT AUX DAMES DE CHASTEAUDUN

D'un cueur entier, dames de grand' valuë,
Par ceſt eſcrit voſtre Amy vous ſaluë,
Bien loing de vous, & grandement ſe deult,
Que de plus près ſaluer ne vous peult.
Car le record de voz grandes beautez,
Le ſouvenir des douces privautez,
Qui ſont en vous ſous honneſte recueil,
Cent fois le jour font ſouhaiter mon œil
A vous revoir : mais la grand' ſervitude,
De ceſte Court, ou eſt noſtre habitude,
M'oſte ſouvent par force le plaiſir,
Deſſus lequel s'aſſied tout mon deſir :
Et m'esbahy, que veu voſtre amytié
N'avez ſouvent de nous plus grand' pitié.
En nous voyant pour noz Princes, & Maiſtres
Aller, venir parmy ces Bois champaiſtres :
Puis s'arreſter en Villages, & Bourgs,
Dont le meilleur ne vaut pas voz Fauxbourgs.
Et là Dieu ſçait ſi en maiſons Bourgeoiſes
Sommes logez : ces groſſes Villageoiſes
Là nous trouvons : Les unes ſont Vacheres
En gros eſtat, & les autres Porcheres :
Qui nous diront (s'il nous ennuye, ou faſche)
Quelque propos de leur païs de Vache.
Lors ces propos, qui mes maux point n'appaiſent
Me font penſer aux voſtres, qui me plaiſent :
Diſant en moy, Douce Vierge honorée,
Ferons nous cy la longue demourée ?

Prendrons nous point bien toſt le droit ſentier
De Chaſteaudun ? Là giſt mon cueur entier :
Non pour le lieu, mais pour meilleure choſe,
Qui au dedans de voz murs eſt encloſe.
  Ainſi me plains : & ſi toſt qu'on depart,
Il m'eſt advis qu'on tire celle part,
Dont ſuis deceu : car (peult eſtre) ce jour
Prendrons d'aſſaut quelque rural ſejour,
Ou les plus grans logeront en Greniers
De toutes pars percez comme Paniers.
Encor poſé, que fuſſions arreſtez
Dedans Paris, & touſiours bien traitez,
Si qu'à ſouhait euſſions pluſieurs delices,
Comme en Chevaux courir en pleines lices,
Chaſſer au bois, vouler au grans prairies,
Ouyr des Chiens les abois, & brairies :
Et autre maint beau paſſetemps honneſte,
Si me vient il touſiours en cueur, ou teſte
Un grand regret de vous perdre de veuë,
Et un deſir de prochaine reveuë :
Car le plaiſir, que je pren à vous voir,
Paſſe tous ceux que je pourroye avoir :
Et ſi n'eſtoit eſpoir de brief retour,
Ennuy pourroit me faire un mauvais tour,
Se tranſmuant en pire maladie.
  Vous adviſant (puis qu'il faut, que le die)
Que me devez d'amour grand' recompenſe :
Car il n'eſt jour qu'en vous autres ne penſe :
Et ne ſe paſſe une nuict, qu'un beau ſonge
De vous ne face. Encore (ſans menſonge)
L'autre nuictée en dormant fus ravy,
Et me ſembla que toutes je vous vey
Deſſus un Pré faire cent beaux esbas

En cotte ſimple, & les robbes à bas.
  Les unes vey, qui danſoyent ſous les ſons
Du Tabourin : les autres aux Chanſons :
L'autre en apres, qui eſtoit la plus forte,
Prend ſa compagne, & par terre la porte :
Puis de ſa main de l'herbe verde fauche,
Pour l'en feſſer dessus la cuiſſe gauche.
L'autre, qui veit ſa compagne outrager,
Laiſſa la Danſe, & la vint revenger.
De l'autre part, celles qui ſe laſſerent,
En leur ſeant ſur le Pré, s'amaſſerent,
Et dirent là une grand' Letanie
De plaiſants mots, & jeu ſans villanie.
  Que diray plus ? L'autre un banquet de creme
Faiſoit porter pour la chaleur extreme,
Au moins pour ceux, qui devoient banqueter.
Lors me ſembla que ne ſeu m'arreſter,
Que devers vous ne couruſſe en ceſt eſtre :
Mais ſur ce poinct voicy une feneſtre
De mon Logis, qui tombant feit tel bruit,
Que m'eſveillant mon plaiſir ha deſtruit.
  Ha (dy je lors) feneſtre malheureuſe
Trop m'ha eſté ta cheute rigoureuſe :
J'alois baiſer leur bouche douce, & tendre,
L'une aprés l'autre : & tu n'as ſeu attendre.
  Si m'eſveillay tout faſché, & m'en vins
Faire expoſer mon beau ſonge aux Devins :
Entre leſquelz un grand Frere Mineur
Je rencontray excellent Devineur,
Qui m'aſſeura que de trois choſes l'une
Me diroit vray. A minuict à la Lune,
Va faire en terre un grand cerne tout rond.
Guigne le Ciel, ſa corde couppe & rompt,

Fait neuf grans tours, entre les dents barbotte
Tout à part luy, d'Agios une botte.
Puis me va dire, Amy trefcher, je tien
Vray à peu pres l'effect du fonge tien :
Si tu vas voir la Ville défirée,
Garde n'auras de trouver empirée :
La compagnie des Dames, & la chere.
Va doncques voir cefte Ville tant chere
Mieux que par fonge. Alors le Devin fage
Va alleguer là deffus maint paffage
De Zoroaft, d'Hermes, de la Sibylle,
De Raziel & de maint autre habile
Nigromanceur. Puis je luy dy, Beaupere
Vous dites vray. Ainfi Dames j'efpere,
Qu'aprés avoir bien couru, & veillé
Par la Campagne, & beaucoup travaillé,
Noftre retour pour Chafteaudun fera :
Là où mon œil fe recompenfera
De fon plaifir perdu fi longuement.
Mais en tandy je vous prie humblement,
Prendre la Plume, & faire en Profe, ou Metre
Quelque refponce à ma groffiere Lettre.

---

## A GUILLAUME DU TERTRE

### SECRÉTAIRE DE MONSIEUR DE CHASTEAUBRIANT

Quand les Efcrits, que tu m'as envoyez
Seroient de Rime, & Raifon defvoyez,
Quand ton vouloir (lequel trop plus j'eftime
Que tes Efcrits, ta Raifon, ne ta Rime)

Seroit tout autre : & quand le Secretaire
De Montejan n'euſt rien fait que ſe taire,
Sans me donner de t'eſcrire appetit,
Ja pour ces poinćts (Monſieur de Montpetit)
N'euſſe failly la reſponce tranſmettre :
Car la maiſon, où Dieu t'ha voulu mettre,
Digne te rend, & plus que digne au Monde,
Non que Marot, mais Maro, te reſponde.
  Que pleuſt à Dieu que tant il me feiſt d'heur,
Qu'ores je peuſſe eſcrire au Serviteur
Propos qui fuſt ſi fort plaiſant au Maiſtre,
Que mal plaiſant ne peuſt à la Dame eſtre.
Certes alors me tiendrois aſſeuré,
Que ceſt Eſcrit (tant ſoit mal meſuré)
Pourroit combattre aveques ton Envoy :
Mais ſans cela rien en luy je ne voy
Pour le ſauver, qu'il ne ſe trouvaſt moindre
Aupres du tien, quand viendroit à les joindre.
  Or tel qu'il eſt, en gré le vueilles prendre :
Plus j'eſcrirois, plus me ferois reprendre.

## POUR UN VIEIL GENTILHOMME

### RESPONDANT A LA LETTRE D'UN SIEN AMY

Venus venuſte, & celeſte Déeſſe.
Ne ſentit onc au cueur ſi grand' lieſſe,
En recevant par Pâris Juge eſleu
La Pomme d'Or, comme moy, quand j'ay leu
Ta Lettre douce, & d'amour toute pleine :
Tant coule doux, tant naïve ha la veine :

Tant touche bien noz juneſſes muées,
Qu'elle ha (pour vray) les cendres remuées
De mon vieil aage : & de fait en icelles
Il s'eſt encore trouvé des eſtincelles
Du feu paſſé, toutesfois non ardantes :
Car quant à moy, les raiſons ſont patentes,
Qu'ardantement plus ne ſuis amoureux :
Par conſequent moins triſte, et doloureux.
Mais quoy, que peu à preſent je m'en meſle,
Quant de la Done à la poingnant', mammelle
Je vins à lire, autant fus resjoüy,
Que de propos qu'en mon vivant ouy,
Si fuz je bien de celle de Grenoble.
O qu'elle eſt belle, & qu'elle ha le cueur noble :
Il n'eſt amant qui ſe ſceuſt exempter
De ſon ſervice à elle preſenter :
Et ne croy pas (ou tu es impaſſible)
Qu'à ta juneſſe il ait été poſſible,
En regardant ſi parfaite beauté,
De non ſentir ſa douce cruauté.
Bien croy, qu'au fait onc ne t'eſvertuas,
Car celle amour, qu'en ton parti tu as,
Ta foy loyalle, & tes façons pudiques
Vaincroyent d'un coup cent dardes Cupidiques.
Ta lettre m'ha maint plaiſir fait ſentir,
Mais le plus grand (il n'en faut point mentir)
C'eſt le rapport de la bonne vinée
De pardela : car par chacune année
Me conviendra luy livrer les aſſauts,
Puis qu'en amours j'ay jetté mes grans ſauts.
A dire vray, je devien vieille lame,
Et ne puis bien croire, qu'aucune Dame
(Tant que tu dis) s'enquiere, & ſe ſoucie

De mon eftat : neantmoins te mercie,
Si quelque fois de moy tiennent enfemble
Aucun propos : car par cela me femble
Que Cupido, fans de rien me prifer :
En vieil foudart me veult favorifer.
  Or fi tu m'as, ainfi comme je penfe,
Mis en leur grace, aucune recompenfe
Fors que d'amour à toy n'en fera faite :
Mais dy leur bien qu'à toutes je fouhaite,
Que les fouhaits, qui d'elles feront faits,
Deviennent tous accomplis, & parfaits.
  Te fuppliant donner falut pour moy
A celles là defquelles fans efmoy
Nous devifions, paffant melancolie,
Sur le chemin des Alpes d'Italie.
  Et pour l'Adieu de ma lettre, t'afferme
Que nonobftant, que noftre amitié ferme
Tousjours fluriffe en fa verdeur frequente,
Certes encor ton Epiftre eloquente,
Pres du Ruiffeau Caballin compofée,
Luy ha fervy d'une douce roufée,
Qui reverdir l'ha fait, & eflever
Comme la Rofe au plaifant temps de Ver.

---

## AU CHANCELLIER DU PRAT

### NOUVELLEMENT CARDINAL

Si officiers en l'eftat feurement
Sont tous couchez fors le povre Clement,
Qui comme un arbre eft debout demeuré,
Qu'en dites-vous Prelat treshonoré ?

Doit ſon malheur eſtre eſtimé offenſe ?
Je croy que non. Et dy pour ma deffenſe,
Si un Paſteur qui ha fermé ſon parc,
Trouve de nuict loing cinq, ou ſix traits d'arc
Une Brebis des ſiennes eſgarée,
Tant qu'il ſoit jour, & la nuict ſeparée,
En quelque lieu la doit loger, & paiſtre :
Ainſi ha fait noſtre bon Roy, & maiſtre,
Me voyant loing de l'eſtat ja fermé,
Juſques au jour, qu'il ſera deffermé
Ce temps pendant, à paſturer m'ordonne ?
Et pour trouver plus d'herbe franche, & bonne,
M'ha addreſſé au Pré mieux fleuriſſant
De ſon Royaume ample, large & puiſſant.
  Là, ſans Argent, je rimaille, & compoſe :
Et quand ſuis las, ſur ce Pré me repoſe,
Là où le Trefle en ſa verdeur ſe tient,
Et où le Lys en vigueur ſe maintient :
Là je m'attends, là mon eſpoir je fiche,
Car ſi ſéellez mon Aquit, je ſuis riche.
Raiſon me dit, puis que le Roy l'entend,
Que le ferez. Mon eſpoir, qui attend,
Me dit apres, pour replique finalle,
Que de la grand' dignité Cardinalle
Me ſentiray. Car ainſi que les Roys,
De nouveau mis en leurs nobles arroys,
Mettent dehors en pleine delivrance
Les Priſonniers vivans en eſperance :
Ainſi j'eſpere, & croy certainement,
Qu'à ce beau rouge, & digne advenement,
Vous me mettrez (ſans difference aucune)
Hors des Priſons de faute de pecune.
  Puis qu'en ce donc tous autres precellez,

Je vous ſuppli (treſnoble Pre) ſeellez
Le mien Acquit : pourquoy n'eſt-il ſeellé?
Le Parchemin ha long, & aſſez lé :
Dites (ſans plus) il faut, que le ſeellons,
Seellé ſera ſans faire procés longs.
  S'on ne le veult d'adventure ſeeller,
Je puis bien dire (en effect) que c'eſt l'Air,
L'Eau, Terre, & Feu, qui tout bonheur me celent,
Conſideré que tant d'autres ſe ſeellent :
Mais ſi je touche Argent par la ſeelleure,
Je beniray des fois plus de ſept l'heure,
Le Chancellier, le Seau, & le Seelleur,
Qui de ce bien m'auront, pourchaſſé l'heur
C'eſt pour Marot, vous le congnoiſſez ly,
Plus leger eſt, que Volucres Cœli,
Et ha ſuivy long temps Chancellerie
Sans prouffiter rien touchant ſeellerie.
Brief, Monſigneur, je penſe, que c'eſt là,
Qu'il faut ſeeller, ſi jamais on ſeella :
Car vous ſçavez que tout Acquit ſans ſeel
Sert beaucoup moins qu'un potage ſans ſel,
Qu'un arc ſans corde, ou qu'un Cheval ſans ſelle.
  Si prie à Dieu, & ſa treſdouce ancelle,
Que dans cent ans en ſanté excellent
Vous puiſſe voir de mes deux yeux ſeellant.

---

## AU DIT SEIGNEUR

### POUR SE PLAINDRE DU TRESORIER PREUDHOMME

PUISSANT Prelat, je me plains grandement
Du Treſorier qui ne veult croire en cire,

En bon Acquit, en expres mandement,
En Robertet, n'en Françoys noſtre Sire :
Si ne ſçay plus que luy faire, ne dire,
Fors plaindre Dieu en mon Acquit ſuſdit :
Adonc s'il eſt ſi preudhomme qu'on dit,
Il y croira : car en Dieu faut-il croire.
Encor ay peur, que Dieu ne ſoit deſdit,
Si ne mettez l'homme en bonne memoire.

## AU ROY

### POUR LE DELIVRER DE PRISON.

Roy des Françoys, plein de toutes bontez,
Quinze jours ha (je les ay bien contez)
Et dés demain feront juſtement ſeize,
Que je fus fait confrere au Dioceſe
De ſaint Marry, en l'Egliſe ſaint Pris :
Si vous diray, comment je fus ſurpris,
Et me deſplaiſt, qu'il faut que je le die.
Trois grans pendars vindrent à l'eſtourdie
En ce Palais, me dire en deſaroy,
Nous vous faiſons priſonnier par le Roy.
Incontinent, qui fut bien eſtonné
Ce fut Marot, plus que s'il euſt tonné.
Puis m'ont monſtré un parchemin eſcrit,
Où n'y avoit ſeul mot de Jeſu Chriſt :
Il ne parloit tout que de plaiderie,
De Conſeillers, & d'empriſonnerie.
Vous ſouvient-il (ce me dirent ilz lors)
Que vous eſtiez l'autre jour là dehors,

Qu'on recourut un certain priſonnier
Entre noz mains : Et moy de le nier :
Car ſoyez ſeur, ſi j'euſſe dit ouy,
Que le plus ſourd d'entre eux m'euſt bien ouy :
Et d'autre part j'euſſe publiquement
Eſté menteur. Car pourquoy, & comment
Euſſe-je peu un autre recourir,
Quand je n'ay ſceu moy-meſmes ſecourir ?
Pour faire court, je ne ſceu tant preſcher,
Que ces paillars me vouſiſſent laſcher.
Sur mes deux bras ilz ont leur main poſée :
Et m'ont mené ainſi qu'une Eſpouſée :
Non pas ainſi, mais plus roide un petit :
Et toutesfois j'ay plus grand appetit
De pardonner à leur folle fureur,
Qu'à celle là de mon beau Procureur :
Que male mort les deux jambes luy caſſe :
Il a bien prins de moy une Beccaſſe,
Une Perdris, & un Levraut auſſi :
Et toutesfois je ſuis encor icy.
Encor je croy, ſi j'en envoyois plus,
Qu'il le prendroit : car ilz ont tant de glus
Dedans leurs mains, ces faiſeurs de pippée :
Que toute choſe, où touchent eſt grippée.
Mais pour venir au poinct de ma ſortie :
Tant doucement, j'ay chanté ma partie
Que nous avons bien accordé enſemble :
Si que n'ay plus affaire, ce me ſemble,
Si non à vous. La partie eſt bien forte :
Mais le droit poinct, où je me reconforte,
Vous n'entendez proces, non plus que moy,
Ne plaidons point, ce n'eſt que tout eſmoy.
Je vous en croy, ſi je vous ay mesfait.

Encor posé le cas, que j'euſſe fait,
Au pis aller n'y cherroit qu'une amende :
Prenez le cas que je la vous demande :
Je prens le cas que vous me la donnez :
Et ſi plaideurs furent onc eſtonnez :
Mieux que ceux cy, je veux qu'on me delivre,
Et que ſoudain en ma place on les livre.
 Si vous ſupply (Sire) mander par lettre :
Qu'en liberté voz gens me vueillent mettre :
Et ſi j'en ſors, j'eſpere qu'à grand' peine
M'y reverront, ſi on ne m'y rameine.
 Treshumblement requerant voſtre grace,
De pardonner à ma trop grand' audace,
D'avoir enprins ce ſot eſcrit vous faire :
Et m'excuſez, ſi pour le mien affaire
Je ne ſuis point vers vous allé parler :
Je n'ay pas eu le loiſir d'y aller.

---

## AU REVERENDISSIME CARDINAL DE LORRAINE

L'homme qui eſt en pluſieurs ſortes bas,
Bas de ſtature, & de joye, & d'esbas,
Bas de ſçavoir, en bas degré nourry,
Et bas de biens, dont il eſt bien marry,
Prince treſnoble, à voſtre advis, comment
Vous pourroit-il ſaluër hautement ?
Fort luy feroit, car petite clochette
A beau branler, avant qu'un haut ſon jette :
Puis qu'il n'ha donc qu'humble & baſſe valuë :
Par un bas ſtyle humblement vous ſaluë.

Mais qui eſt-il ce gentil ſalüeur,
Qui oſe ainſi approcher ſa lueur
Du cler Soleil, qui la peult effacer?
C'eſt un Marot, lequel vient pourchaſſer
Un trait verbal de voſtre bouche exquiſe,
Pour bien tirer droit au blanc où il viſe.
Ce qu'il attend en ceſte court, giſt là :
Et cependant pour tous treſors il ha
Non revenu, banque, ne grand' pratique,
Mais ſeulement ſa plume Poëtique :
Un don Royal, où ne peult advenir :
Et un eſpoir (en vous) d'y parvenir.
Touchant la plume, elle vient de la Muſe,
Qui à rimer aucunes fois m'amuſe :
Le don Royal vient (certes) d'un outroy,
Plus liberal que de nul autre Roy :
Quant à l'eſpoir, que j'ay en vous bouté,
D'ailleurs ne vient que de voſtre bonté,
En qui me fie : & brief telle fiance
Mettra ma peine au gouffre d'oubliance,
J'enten porveu que Monſieur le grand Maiſtre
Vueillez prier vouloir ſouvenant eſtre
De mon affaire à ces nouveaux eſtats,
Car on y void un ſi grand nombre, & tas
De pourſuyvans, que grand peur au cueur ay-je
De demourer auſſi blanc comme neige.
Et puis Fortune en l'oreille me ſouffle,
Qu'on ne prend point en court telz chats ſans mouffle,
En me diſant qu'à cauſe du rebout,
Souvent ſe faut tenir ferme debout,
Et qu'aux eſtats des Roys on ne ſe couche
Facilement, comme en lict, on en couche.
Sous ces propos Fortune l'inſenſée

Languir me fait ſans l'avoir offenſée :
Mais Bon eſpoir, qui veult eſtre vainqueur,
Juſques chez moy vient viſiter mon cueur.
En m'aſſurant qu'une ſeule parolle
De vous me peult faire coucher au rolle.
  Plaiſe vous donc, noble fleuron Royal,
Plaiſe vous donc à ce Baron loyal,
En dire un mot, pour ma protection,
Accompagné d'un peu d'affection :
Si vous pourray donner ce los (ſi j'oſe)
De m'avoir fait de neant quelque choſe.
  Mais d'où provient, que ma Plume ſe meſle
D'eſcrire à vous ? ignore, ou preſume elle ?
Non pour certain, motif en eſt Mercure :
Qui long temps ha, de me dire print cure,
Que vous eſtiez dés bien aymez amans,
Des dits dorez, & des rimez Romans :
Soit de ſcience, ou divine, ou humaine.
  C'eſt le motif, qui mon Epiſtre meine
Devant voz yeux, eſperant que bien prinſe
Sera de vous, ſans en faire reprinſe :
Non que dedans rien bon y puiſſe avoir,
Fors un deſir de mieux faire ſçavoir :
Et nonobſtant, ſi petit que j'en ſçay,
Quand me voudrez pour vous mettre à l'eſſay,
Et que mon ſens je congnoiſſe trop mince
Pour ſatisfaire à tant excellent Prince.
Je m'en iray par Bois, Prez & Fontaines
Pour prier là les neuf Muſes hautaines,
De vouloir eſtre à mon eſcrit propices,
Afin de mieux accomplir voz ſervices.

## AU ROY

### POUR AVOIR ESTÉ DEROBÉ

On dit bien vray, la mauvaiſe fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques elle (Sire)
Voſtre cueur noble en ſçauroit bien que dire :
Et moy chetif, qui ne ſuis Roy, ne rien,
L'ay eſprouvé : Et vous compteray bien,
Si vous voulez, comment vint la beſongne.
  J'avois un jour un Valet de Gaſcongne,
Gourmant, Yvrongne, et aſſuré Menteur,
Pipeur, Larron, Jureur, Blaſphemateur,
Sentant le Hart de cent pas à la ronde :
Au demeurant, le meilleur filz du Monde :
Priſé, loüé, fort eſtimé des Filles
Par les Bordeaux, & beau joüeur de Quilles.
  Ce venerable Hillot fut adverty
De quelque Argent, que m'aviez departy.
Et que ma bourſe avoit groſſe apoſtume :
Si ſe leva pluſtoſt que de couſtume,
Et me va prendre en tapinois icelle :
Puis la vous met tresbien ſous ſon eſſelle,
Argent & tout (cela ſe doit entendre)
Et ne croy point que ce fut pour la rendre :
Car onques puis n'en ay ouy parler.
  Brief, le villain ne s'en voulut aller
Pour ſi petit : mais encor il me happe
Saye, & bonnet, chauſſes, pourpoint, & cappe :
De mes habits (en effect) il pilla
Tous les plus beaux : & puis ſ'en habilla,

Si juftement, qu'à le voir ainfi eftre,
Vous l'euffiez prins (en plein jour) pour fon maiftre.
Finalement de ma chambre il s'en va
Droit à l'eftable, où deux Chevaux trouva,
Laiffe le pire, & fur le meilleur monte,
Pique, & s'en va. Pour abreger le conte
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire Adieu.
Ainfi s'en va chatouilleux de la gorge
Ledit Valet, monté comme un faint George :
Et vous laiffa Monfieur dormir fon faoul :
Qui au refveil n'euft feu finer d'un foul :
Ce Monfieur là (Sire) c'eftoit moy-mefme :
Qui fans mentir fus au matin bien blefme :
Quand je me vey fans honnefte vefture,
Et fort fafché de perdre ma monture :
Mais de l'Argent, que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre eftonné,
Car voftre Argent (tres debonnaire Prince
Sans point de faute eft fubjet à la Pince.
Bien toft apres cefte fortune là,
Une autre pires encore fe mefla
De m'affaillir, & chacun jour m'affaut.
Me menaffant de me donner le faut,
Et de ce faut m'envoyer à l'envers,
Rimer fous terre, & y faire des vers.
C'eft une lourde, & longue maladie
De trois bons mois, qui m'ha tout' eftourdie
La povre tefte, & ne veult terminer,
Ains me contraint d'apprendre à cheminer,
Tant affoibly m'ha d'eftrange maniere,
Et fi m'ha fait la cuyffe heronniere,
L'eftomac fec, le ventre plat, & vague :

Quand tout eſt dit, auſſi mauvaiſe bague
(Ou peu s'en faut) que femme de Paris,
Saulvé l'honneur d'elles, & leurs maris.
Que diray plus? au miſerable corps
(Dont je vous parle) il n'eſt demouré fors
Le povre eſprit, qui lamente, & ſouſpire,
Et en pleurant taſche à vous faire rire.
Et pour autant (Sire) que ſuis à vous,
De trois jours l'un viennent taſter mon poux
Meſſieurs Braillon, le Coq, Akaquia,
Pour me garder d'aller juſqu'à quia.
Tout conſulté ont remis au Printemps
Ma gueriſon : mais à ce que j'entens,
Si je ne puis au Printemps arriver,
Je ſuis taillé de mourir en Yver :
Et en danger, ſi en Yver je meurs,
De ne voir pas les premiers raiſins meurs.
Voila, comment depuis neuf moys en ça
Je ſuis traiсté. Or ce que me laiſſa
Mon Larronneau, long temps ha, l'ay vendu,
Et en Sirops, & Juleps deſpendu :
Ce neantmoins ce, que je vous en mande,
N'eſt pour vous faire, ou requeſte, ou demande :
Je ne veux point tant de gens reſſembler,
Qui n'ont ſoucy autre, que d'aſſembler.
Tant qu'ilz vivront, ilz demanderont eux,
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à voz dons m'arreſter.
Je ne dy pas, ſi voulez rien preſter,
Que ne le prenne : Il n'eſt point de preſteur
(S'il veut preſter) qui ne faſſe un debteur.
Et ſavez-vous (Sire) comment je paye?
Nul ne le fait, ſi premier ne l'eſſaye.

Vous me devrez (ſi je puis) de retour :
Et vous feray encores un bon tour,
A celle fin, qu'il n'y ait faute nulle.
Je vous feray une belle Cedule,
A vous payer (ſans uſure il s'entend)
Quand on verra tout le Monde content :
Ou, ſi voulez, à payer ce ſera,
Quand voſtre loz, & renom ceſſera.
  Et ſi ſentez, que ſois foible de reins
Pour vous payer, les deux Princes Lorrains
Me plegeront : Je les penſe ſi fermes,
Qu'ilz ne faudront pour moy à l'un des termes,
Je ſay aſſez que vous n'avez pas peur,
Que je m'enfuye, ou que je ſois trompeur :
Mais il fait bon aſſurer ce qu'on preſte.
Brief, voſtre paye, ainſi que je l'arreſte,
Eſt auſſi ſeure, advénent mon treſpas,
Comme advenant que je ne meure pas.
  Adviſez donc, ſi vous avez deſir
De rien preſter, vous me ferez plaiſir :
Car puis un peu, j'ay baſty à Clement,
Là où j'ay fait un grand desbourſement :
Et à Marot, qui eſt un peu plus loing :
Tout tombera, qui n'en aura le ſoing.
  Voila le poinct principal de ma Lettre.
Vous ſavez tout, il n'y faut plus rien mettre :
Rien mettre, las? Certes & ſi feray,
Et ce faiſant, mon ſtyle j'enfleray,
Diſant, ô Roy amoureux des neuf Muſes,
Roy, en qui ſont leurs ſciences infuſes,
Roy, plus que Mars d'honneur environné,
Roy, le plus Roy, qui fut onc couronné,
Dieu tout puiſſant te doint, pour t'eſtrener,

Les quatre Coings du Monde gouverner :
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que ſur tous en eſt digne.

## A UN SIEN AMY, SUR CE PROPOS

Puis que le Roy a deſir de me faire
A ce beſoing quelque gracieux preſt,
J'en ſuis content : car j'en ay bien affaire,
Et de ſigner ne fus onques ſi preſt.
Parquoy vous pry ſavoir de combien c'eſt
Qu'il veult Cedule, afin qu'il ſe contente :
Je la feray tant ſeure (ſi Dieu plaiſt)
Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.

## A UN QUI CALUMNIA L'EPISTRE PRECEDENTE

Le Rimeur, qui aſſailly m'ha,
En mentant contre moy rima :
Car je ne blaſme point Gaſcongne.
De toutes tailles bons Levriers,
Et de tous arts mauvais ouvriers :
Son epiſtre aſſez le teſmoingne.
Il faut dire, puis qu'ainſi hoingne :
Que je luy ay gratté ſa roingne
En quelque mot, qu'il trova laid.
Pourquoy d'ailleurs voudroit il guerre?

Je voudrois voulontiers m'enquerre,
S'il eſt parent de mon valet.
Si je congnoiſſois le follet,
Je produirois en mon rollet
De ſa vie aſſez de teſmoings.
Quel qu'il ſoit, il n'eſt point Poëte,
Mais filz aiſné d'une Chouvette,
Ou auſſi larron, pour le moins.
Pinſeur pinſant, entre autres poincts
Je t'ay pinſé de ce mot, pinſe :
Les bons n'y ſont pinſez, ny poincts
Mais les meſchans, dont tu es prince.

## AU LIEUTENANT GONTIER

Si maladie au viſage bleſmy
N'euſt perturbé le ſens à ton amy,
Long temps y ha (Gontier) que ta ſemonce
Euſt eu de moy la preſente reſponſe,
Qui ne devroit reſponce ſe nommer.
Quant à tes faits, qui feront renommer
Ton nom par tout, & apres la mort vivre,
Si en ceſt art veux ta poincte pourſuivre :
Tes poincts ſont grans, tes Metres meſurez,
Tes dits tous d'Or, tes termes Azurez,
Voire ſi hauts, & ardus à tout prendre,
Que mon eſprit travaille à les comprendre.
Quand tout eſt dit, les louanges données
De toy à moy, doyvent eſtre ordonnées
(Sans de nully vouloir bleſſer l'honneur)
A Jean le Maire, ou au meſme donneur.

Il te falloit un esprit Poëtique,
Non pas ma plume essorée, & rustique,
Pour te respondre. Or ay je mis estude
A n'estre point noté d'ingratitude.
Tu m'as escrit, je te respons aussi :
Et si tu n'as beaucoup de vers icy,
Supporte moy : les Muses me contraignent
Penser ailleurs : & faut que mes vers plaingnent
La dure mort de la mere du Roy
Mon Mecenas. Et si quelque desroy
On trouve icy, ou resverie aucune,
Tu n'as Gontier, pour moy excuse qu'une,
C'est, que celuy pour resueur on prendra,
Qui un resvant, en fievre reprendra.

## A VIGNALS THOULOUSAN

Quand Dieu m'auroit aussi bien presenté
Le bon loisir, & l'entiere santé,
Que le vouloir, ta responce alongée
Seroit du tiers, & beaucoup mieux songée,
Ce neantmoins, Vignals, je pense bien,
Que tu congnois, que le souverain bien
De l'amitié, ne gist en longues lettres,
En mots exquis, en grand nombre de Metres,
En riche rime, ou belle invention,
Ains en bon cueur, & vraye intention.
Donc je m'attends, qu'excusé je seray
De ton bon sens. Or à tant cesseray,
Ma Muse foible à peine peult chanter :
Mais pour le moins tu te peux bien vanter,

Que de Marot tu as à ta commande
Petite epiſtre, & amitié bien grande.

## A MONSEIGNEUR DE GUISE

### PASSANT PAR PARIS

Va toſt epiſtre, il eſt venu, il paſſe,
Et part demain des Princes l'outre paſſe :
Il le te fault saluër humblement,
Et dire ainſi : Voſtre humble ſerf Clement
(Prince de pris) luy meſme fuſt venu,
Mais maladie au lict l'ha retenu
Si longuement, qu'onques ne fut ſi mince,
Palle et deffait. Vray eſt, illuſtre Prince,
Qu'en ce corps maigre eſt l'eſprit demouré,
Qui autresfois ha pour vous labouré,
Non bien ſachant combien il y doibt eſtre :
Parquoy tandis qu'il vit en ce bas eſtre,
Servez vous en. Ainſi diras, epiſtre,
A cil qui eſt digne de Royal tiltre,
Puis te tairas : car tant debile ſuis,
Que d'un ſeul vers alonger ne te puis.

## AU ROY

### POUR SUCCEDER EN L'ESTAT DE SON PERE

Non que par moy ſoit arrogance prinſe,
Non que ce ſoit par curieuſe emprinſe
D'eſcrire au Roy : pour tout cela ma plume
D'ardant deſir de voller ne s'allume.

Mon jufte dueil, feulement l'ha contrainte,
De faire à vous, & non de vous, complainte.
Il vous ha pleu, Sire, de pleine grace,
Bien commander qu'on me mift en la place
Du pere mien, voftre ferf humble mort :
Mais la Fortune ou luy plaift, rid & mord.
Mors elle m'ha, & ne m'ha voulu rire.
Ne mon nom faire en voz papiers efcrire :
L'eftat eft fait, les perfonnes rengées,
Le parc eft clos, & les brebis logées
Toutes, fors moy, le moindre du trouppeau,
Qui n'ha toyfon, ne laine fur la peau.
Si ne peult pas grand loz Fortune acquerre.
Quand elle meine aux plus foibles la guerre.
Las pourquoy donc à mon bon heur s'oppofe?
Certes mon cas pendoit à peu de chofe,
Et ne falloit, Sire, tant feulement,
Qu'effacer Jean, & efcrire Clement.
Or en eft Jean par fon trefpas hors mis,
Et puis Clement par fon malheur obmis :
C'eft bien malheur, ou trop grand' oubliance
Car quant à moy, j'ay ferme confiance,
Que voftre dire eft un divin Oracle,
Ou nul vivant n'oferoit mettre obftacle.
Telle toufiours a efté la parolle,
Des Roys, de qui le bruit aux Aftres volle.
Je quier fans plus Roy de loz eternel,
Eftre heritier du feul bien paternel :
Seul bien je dy, d'autre n'en eut mon pere.
Ains s'en tenoit fi content, & profpere,
Qu'autre oraifon ne faifoit iceluy,
Fors que peuffiez vivre par deffus luy :
Car vous vivant, toufiours fe fentoit riche.

Et vous mourant, ſa terre eſtoit en friche.
Si eſt il mort ainſi qu'il demandoit :
Et me ſouvient, quand ſa mort attendoit,
Qu'il me diſoit, en me tenant la dextre,
Filz, puis que Dieu t'a fait la grace d'eſtre
Vray heritier de mon peu de ſavoir,
Quiers en le bien qu'on m'en ha fait avoir :
Tu congnois, comme uſer en eſt decent :
C'eſt un ſavoir tant pur, & innocent,
Qu'on n'en ſauroit à creature nuire.
Par Preſchemens le peuple on peult ſeduire :
Par Marchander, tromper on le peult bien :
Par Plaiderie on peult manger ſon bien :
Par Medecine on peult l'homme tuer :
Mais ton bel art ne peult telz coups ruer :
Ains en ſauras meilleur Ouvrage tiſtre.
Tu en pourras ditter Lay, ou Epiſtre,
Et puis la faire à tes Amis tenir,
Pour en l'amour d'iceux t'entretenir,
Tu en pourras traduire les volumes
Jadis eſcrits par les divines plumes
Des vieux Latins, dont tant eſt mention.
Apres tu peux de ton invention
Faire quelque Oeuvre à jetter en lumiere :
Dedans lequel en la fueille premiere
Dois invoquer le nom du tout puiſſant.
Puis deſcriras le bruit reſplendiſſant
De quelque Roy, ou Prince, dont le nom
Rendra ton Oeuvre immortel de renom :
Qui te fera, peult eſtre, ſi bon heur,
Que le prouffit ſera joint à l'honneur.
Donc pour ce faire, il faudroit que tu prinſes
Le droit chemin du ſervice de Princes :

Mefmes du Roy, qui cherit, & pratique
Par fon haut fens ce noble art Poëtique.
Va donc à luy, car ma fin eft prefente,
Et de ton fait quelque Oeuvre luy prefente :
Le fuppliant que par fa grand' douceur,
De mon Eftat te face fucceffeur.
Que pleures-tu, puis que l'aage me preffe?
Ceffe ton pleur, & va où je t'addreffe.
  Ainfi difoit le bon Vieillard mourant :
Et auffi toft que vers vous fus courant,
Plus fut en vous liberalité grande,
Qu'en moy defir d'impetrer ma demande,
Je l'impetray, mais des fruits je n'herite :
Vray eft auffi, que pas ne les merite,
Mais bien eft vray, que j'ay d'iceux befoing.
  Or fi le cueur, que j'ay de prendre foing
A vous fervir, fi cefte Charte efcrite,
Ou du defunct quelque faveur petite
Ne vous efmeut (ô Sire) à me pourvoir,
A tout le moins vous y vueille efmouvoir
Royal' promeffe, en qui tout' affeurance
Doit confifter. La gift mon efperance,
Laquelle plus au defunct ne peult eftre,
Combien qu'il euft double bien, comme un Preftre :
C'eft affavoir Spiritualité,
Semblablement la Temporalité.
Son Art eftoit fon bien Spirituel :
Et voz biensfaits eftoyent fon Temporel.
  Or m'ha laiffé fon Spirituel bien :
Du temporel jamais n'en auray rien,
S'il ne vous plaift le commander en forte,
Qu'obeïffance, à mon prouffit, en forte.

## POUR LA PETITE PRINCESSE DE NAVARRE

### A MADAME MARGUERITE

VOYANT que la Royne ma Mere
Trouve à prefent la Rime amere,
Ma Dame, m'eft prins fantafie
De vous monftrer qu'en Poëfie
Sa Fille fuis. Arriere Profe,
Puis que rimer maintenant j'ofe.
Pour commencer donc à rimer,
Vous pouvez, ma Dame, eftimer,
Quell' joye à la Fille advenoit,
Sachant que la Mere venoit :
Et quelle joye eft advenuë
A toutes deux à fa venuë.
Si vous n'en favez rien, j'efpere,
Qu'au retour du Roy voftre Pere
Semblable joye fentirez,
Puis des nouvelles m'en direz.
Or, felon que j'avois envie,
Par eau jufqu'icy l'ay fuivie,
Avecques mon bon Perroquet
Veftu de vert, comme un bouquet
De marjolaine. Et au dit lieu
M'ha fuyvie mon Efcurieu,
Lequel tout le long de l'année
Ne porte que robbe Tannée,
J'ay auffi pour faire le tiers
Amené Bure en ces quartiers,
Qui monftre bien à fon vifage
Que des trois n'eft pas la plus fage.

Ce font là des nouvelles noftres :
Mandez nous, s'il vous plaift, des voftres,
Et d'autres nouvelles auffi :
Car nous en avons faute icy.
Si de la Court aucun revient,
Mandez nous (s'il vous en fouvient)
En quel eftat il la laiffa.
Des nouvelles de pardeça :
Loire eft belle & bonne Riviere,
Qui de nous revoir eft fi fiere,
Qu'elle en eft enflée, & groffie,
Et en bruyant nous remercie,
Si vous l'euffiez donc Abordée :
Je croy qu'elle fuft desbordée :
Car plus fiere feroit de vous,
Qu'elle n'ha pas efté de nous :
Mais Dieu ce bien ne m'ha donné,
Que voftre chemin adonné
Ce foit icy : & faut, que fente
Parmy cefte joye prefente
La trifteffe de ne vous voir.
Joye entiere on ne peult avoir,
Tandis que l'on eft en ce Monde :
Mais, afin que je ne me fonde
Trop en Raifon, icy je mande
A vous, & à toute la Bande,
Qu'Eftienne, ce plaifant Mignon,
De la danfe du compaignon,
Que pour vous il ha compaffée,
M'ha ja fait maiftreffe paffée.
De fine force, par mon ame,
De me dire, Tournez ma dame.
Si toft qu'enfemble nous ferons,

Si Dieu plaist, nous la danserons.
  Ce temps pendant soit loing, soit pres,
Croyez que je suis faite expres
Pour vous porter obeissance,
Qui prendra tousiours accroissance,
A mesure que je croistray :
Et sur cela fin je mettray
A l'escrit de peu de valuë,
Par qui humblement vous saluë
Celle qui est vostre sans cesse,
Jane de Navarre Princesse.

---

## AU GENERAL PREVOST

Je l'ay receu ton gracieux envoy :
Trescher Seigneur, te promettant en foy
D'homme non faint, que leu, & regardé
L'ay plusieurs fois, & si sera gardé,
Tout mon vivant, parmy toutes les choses,
Que j'ay au cueur par souvenir encloses,
Que je crains perdre, & dont j'ay cure, & soing.
  Ce tien escrit, certes, sera tesmoing
A tousioursmais de l'amitié ouverte,
Laquelle m'as de si bon cueur offerte,
Que la reçoy : & par ceste presente
De mesme cueur la mienne te presente.
Bien est il vray, que la tienne amitié
Passe en povoir la mienne de moytié :
Mais de retour, je t'offre le service,
Qui ne faudra de faire son office,

En & par tout ou voudras l'employer.
Et ſur ce poinct vois ma lettre ployer,
Pour me remettre aux choſes ordonnées,
Que pour t'eſcrire avois abandonnées.

---

## A ALEXIS JURE

### DE QUIERS EN PIEDMONT

Amy Jure
Je te jure,
Que deſir,
Non loiſir,
J'ay d'eſcrire.
Or de dire,
Que tes Vers
Me font verds,
Durs ou aigres
Ou trop maigres,
Qui l'ha dit,
A meſdit :
Toutesfois
Je m'en vois
Dire en ſens,
Que j'en ſens.
Ton vouloir
Fait valoir
Tes eſcrits,
Que j'ay pris
En gré, comme
Si docte homme
Chaſtelain,
Ou Alain
Les euſt faits.
De leurs faits,
Sans reproches
Tu n'approches :
Mais il faut
Ton deffaut
Raboter,
Pour oſter
Les gros neudz,
Lourds, & neufz
Du langage
Tout ramage :
Et que limes,
Quand tu rimes,
Tes meſures,
Et ceſures.
Alors maiſtre
Pourras eſtre :
Car ta veine
N'eſt point vaine :

Mais d'icelle
Le bon zelle
D'amitié
La moytié
Plus j'eftime
Que ta rime :
Qui un jour
A fejour.
Sera faite
Plus parfaite.
Cependant,
Attendant
Que te voye,
Je t'envoye
Jufqu'en France
Affeurance,
Que je quiers
Congnoiffance
D'un de Quiers.

## A UNE DAMOYSELLE MALADE

Ma mignonne,
Je vous donne
Le bon jour,
Le fejour
C'eft prifon :
Guerifon
Recouvrez :
Puis ouvrez
Voftre porte,
Et qu'on forte
Viftement :
Car Clement
Le vous mande.
Va friande
De ta bouche,
Qui fe couche
En danger
Pour manger
Confitures :
Si tu dures
Trop malade,
Couleur fade
Tu prendras,
Et perdras
L'embonpoint.
Dieu te doint
Santé bonne,
Ma mignonne.



## A DEUX DAMOYSELLES

### SUSCRIPTION

*Sus lettre, il faut que tu desloges :*
*Par toy saluer je pretens*
*La nouvelle Espouse Bazoges :*
*Aussi Trezay, qui perd son temps.*

Mes Damoyselles,
Bonnes, & belles,
Je vous envoye
Mon feu de joye :
Si j'avois mieux,
Devant vos yeux
Il seroit mis :
A ses Amis
Bien, tant soit cher,
Ne faut cacher.
  Or est besoing,
Quand on est loing,
De s'entr'escrire.
Cela fait rire,
Et chasse esmoy.
  Escrivez moy
Donc je vous prie :
Car l'enfant crie.
Quand on luy fault.
  S'il ne le vaut
Il le vaudra :
Et ne faudra
D'estre à jamais
Tout vostre : mais
Dieu sait combien
Il voudroit bien
Vous supplier
Ne l'oublier.
  Ailleurs, ne là
Rien que cela
Il ne demande :
Me recommande.



## A CEUX, QUI APRÈS L'EPIGRAMME DU BEAU TETIN EN FEIRENT D'AUTRES

Nobles Efprits de France Poëtiques,
Nouveaux Phebus furpaffans les antiques,
Graces vous rends, dont avez imité
Non un Tetin beau par extremité,
Mais un Blafon, que je fey de bon zelle
Sur le Tetin d'une humble Damoyfelle.
En me fuyvant vous avez blafonné :
Dont hautement je me fens guerdonné.
L'un de fa part, la Chevelure blonde :
L'autre le Cueur : l'autre la Cuiffe ronde :
L'autre la Main defcrite proprement :
L'autre un bel Oeil defchiffre doctement :
L'autre un Efprit, cherchant les Cieux ouvers :
L'autre la Bouche, ou font plufieurs beaux vers :
L'autre une Larme, & l'autre a fait l'Oreille,
L'autre un Sourcil de beauté non pareille.
C'eft tout cela, qu'en ay peu recouvrer :
Et fi bien tous y avez feu ouvrer,
Qu'il n'y ha cil, qui pour vray ne deferve
Un pris à part de la main de Minerve :
Mais du Sourcil la beauté bien chantée
A tellement noftre Court contentée,
Qu'à fon autheur noftre Princeffe donne
Pour cefte fois de Laurier la couronne :
Et m'y confens, qui point ne le congnois,
Fors qu'on m'ha dit, que c'eft un Lyonnois.
Oh faint Gelais, creature gentile,
Dont le favoir, dont l'efprit, dont le ftyle,
Et dont le tout rend la France honorée,

A quoy tient il que ta plume dorée
N'ha fait le ſien ? ce mauvais vent qui court :
T'auroit il bien pouſſé hors de la Court ?
Oh Roy François, tant qu'il te plaira pers le,
Mais ſi le pers, tu perdras une Perle,
Sans les ſuſdits Blaſonneurs blaſonner,
Que l'Orient ne te ſauroit donner.
  Or chers Amis, par maniere de rire
Il m'eſt venu voulonté de deſcrire
A contrepoil un Tetin, que j'envoye
Vers vous, afin que ſuiviez ceſte voye.
Je l'euſſe paint plus laid cinquante fois,
Si j'euſſe peu : tel qu'il eſt toutesfois,
Proteſter veux, afin d'eviter noiſe,
Que ce n'eſt point un Tetin de Françoiſe,
Et que voulu n'ay la bride laſcher
A mes propos, pour les Dames faſcher :
Mais voulontiers, qui l'esprit exercite,
Ores le blanc, ores le noir recite :
Et eſt le paintre indigne de louange,
Qui ne ſait paindre auſſi bien Diable qu'Ange,
Apres la courſe, il faut tirer la barre :
Après bemol, faut chanter en beccarre.
  Là donc Amis, celles qu'avez louées,
Mieux qu'on n'ha dit, ſont de beauté douées :
Parquoy n'entens, que vous vous deſdiez
Des beaux blaſons à elle dediez :
Ains que chacun le rebours chanter vueille,
Pour leur donner encores plus grand'fueille :
Car vous ſavez qu'à gorge blanche, & graſſe
Le cordon noir n'ha point mauvaiſe grace.
  Là donc, là donc, pouſſez, faites merveilles :
A beaux Cheveux, & à belles Oreilles :

Faites les moy les plus laids que l'on puiſſe :
Pochez cet Oeil feſſez moy ceſte Cuiſſe :
Deſcrivez moy en ſtyle eſpoventable
Un Sourcil gris, une Main deteſtable :
Sus, à ce Cueur, qu'il me ſoit pelaudé,
Mieux, que ne fut le premier collaudé :
A ceſte Larme : & pour bien eſtre eſcrite,
Deſchiffrez moy celle d'un Hypocrite :
Quant à l'eſprit paingnez moy une ſouche :
Et d'un Taureau le mufle, pour la Bouche.
Brief, faites les ſi horribles à voir,
Que le grand Diable en puiſſe horreur avoir.
Mais je vous pry, que chacun Blaſonneur
Vueille garder en ſes eſcrits honneur :
Arriere mots, qui ſonnent ſalement,
Parlons auſſi des membres ſeulement
Que lon peult voir ſans honte deſcouvers,
Et des honteux ne ſouillons point noz Vers :
Car quel beſoing eſt il mettre en lumiere
Ce qu'eſt Nature à cacher couſtumiere ?
Ainſi ferez pour à tous agréer,
Et pour le Roy meſmement recréer
Au ſoing qu'il a de guerre ja tyſſue :
Dont Dieu luy doint victorieuſe yſſue.
Et pour le pris, qui mieux faire ſaura,
De verd Lierre une couronne aura :
Et un dizain de Muſe Marotine,
Qui chantera ſa loüange condigne.



# DU COQ A L'ASNE

## A LYON JAMET

Puis que refpondre ne me veux,
Je ne te prendray aux cheveux,
Lyon, mais fans plus te femondre,
Moy mesme je me veux refpondre :
Et feray le Preftre Martin.
  Ce Grec, ceft Hebreu, ce Latin,
Ont defcouvert le pot aux rofes.
Mon Dieu, que nous verons de chofes,
Si nous vivons l'aage d'un veau.
  Et puis que dit on de nouveau ?
Quand part le Roy ? aurons nous guerre ?
O la belle piece de terre !
Il la faut joindre avec la mienne :
Mais pourtant la Bohemienne
Porte tousjours un chapperon.
  Ne donnez jamais l'efperon
A Cheval qui voulontiers trotte.
D'où vient cela, que je me frotte
Aux courfiers, & fuis tousjours Rat ?
Ilz efcument comme un Verrat
En pleine chaire ces Cagots,
Et ne prefchent que des fagots
Contre ces povres Heretiques.
  Non pas, que j'ofte les pratiques
Des vieilles qui ont fi bon cueur :
Car comme dit le grand moqueur,
Elles tiennent bien leur partie.

C'eſt une dure departie
D'une teſte, & d'un eſchafaut :
Et grand' pitié, quand beauté faut
A cueur de bonne voulonté.
Puis vous ſçavez, Pater ſancte,
Que voſtre grand pouvoir s'efface.
Mais que voulez-vous que j'y faſſe?
Mes financiers ſont tous peris.
Il n'eſt bourreau que de Paris,
Ny long proces, que dudit lieu.
Si ne fey-je jamais l'Adieu,
Qui parle de la Pauthonniere.
Vray eſt qu'elle fut buyſſonniere
L'eſcole de ceux de Pavie.
Fy de l'honneur, vive la vie,
Vive l'amour, vivent les Dames.
Toutesfoys, Lyon, ſi les ames
Ne s'en vont plus en Purgatoire,
On ne me ſauroit faire à croire,
Que le Pape y gaigne beaucoup.
A la Campagne, acoup, acoup,
Hau, Capitaine Pinſemaille,
Le Roi n'entend point que merdaille
Tiennent le reng des vieux routiers.
Et puis dites, que les monſtiers
Ne ſervent point aux Amoureux,
Bonne maquerelle pour eux
Eſt ombre de devotion.
C'eſt une bonne caution,
Que Monſieur de la Moriniere :
En ce temps là vint la maniere
De ſe paindre aveques des fars.
Sire, ce diſent ces Caphars,

Si vous ne bruſlez ces maſtins,
Vous ſerez un de ces matins
Sans tribut, taille, ne truage.
Qui Diable feit le Cocuage
Des Pariſiens l'autre eſté ?
Pour le moins, ſi j'y euſſe eſté,
On euſt dit, que c'euſt eſté moy.
Touche là : je ſuis en eſmoy
Des froids amis que j'ay en France :
Mais je trouve que c'est outrance,
Que l'un ha trop, & l'autre rien.
Eſt-il vray, que ce vieil marrien
Marche encore deſſus eſpines,
Et que les jeunes tant poupines
Vendent leur chair, cher comme creſme ?
S'il eſt vray, adieu le Careſme,
Au Concile, qui ſe fera :
Mais Romme tandis bouffera
Des chevreaux à la chardonnette.
Attachez moy une ſonnette
Sur le front d'un Moyne crotté,
Une Oreille à chacun coſté
Du capuchon de ſa caboche,
Voila un ſot de la Bazoche
Auſſi bien paint qu'il eſt poſſible :
De ſorte qu'on feroit un Crible
De tous les trous qui s'abandonnent
A ceux qui les richeſſes donnent.
J'ay flux, contre flux, carte amont :
Dieu pardoint au povre Vermont,
Il chantoit bien la baſſe contre :
Et les maris la malencontre,
Quand les femmes font le deſſus.

A sçavoir mon si les bossus
Seront tous droits en l'autre monde ?
Je le dy, pource qn'on se fonde
Trop sus Venus, & sus les vins.
Parquoy je ne veux qu'aux Devins
Personne sa fiance mette.
  Or ça, le livre de Flammette,
Formosum pastor, Celestine,
Tout cela est bonne doctrine,
Et n'y ha rien de deffendu.
  Icy gerra, s'il n'est pendu,
Ou si en la Mer il ne tombe,
Monsieur qui ha dressé sa tombe,
Avant que d'estre trespassé.
  Faut-il pour un verre cassé
Perdre pour vingt ans de service ?
Non, Monsieur, non, ce n'est pas vice,
Que simple fornication :
J'en feray la probation.
Par une cotte violette
Que donna la teste follete,
Autrement le Dieu des proces,
Au moyen de quoy trop d'exces
Sont engendrez de tant de festes.
  En effect, c'estoient de grans bestes,
Que les Regens du temps jadis :
Jamais je n'entre en Paradis,
S'ilz ne m'ont perdu ma jeunesse.
  Mais comment se porte l'Asnesse,
Que tu sçais, de Jerusalem ?
S'elle veut mordre, garde l'en :
Elle parle comme de cire :
Vous dites vray de cela, Sire :

Une Eſtrille, une Faux, un Veau,
C'eſt à dire eſtrille Fauveau.
En bon rebus de Picardie.
  Lyon, veux-tu, que je te die?
Je me trouve diſpoſt des levres :
Et d'autres beſtes que les chevres,
Portent barbe griſe au menton.
Je ne dis pas que Melanchthon
Ne declare au Roy ſon advis :
Mais de diſputer vis à vis,
Noz maiſtres n'y veulent entendre.
Combien que la jeuneſſe tendre
Soit par tout aſſez mal apprinſe.
  Tu ne ſçais pas, Thunis eſt prinſe :
Triboulet ha frères, & ſœurs :
Les Anglois s'en vont bons danſeurs :
Les Allemans tiennent meſure.
  On ne preſte plus à uſure :
Mais tant qu'on veult, à intereſt.
  A propos de Perceforeſt,
Lit-on plus Artus, & Gauvain?
Il ha prins l'Evangile en vain
Le punais, & s'en eſt fait riche :
Et puis s'efforce mettre en friche
La vigne, & ſes petis bourgeons.
  Tout beau : je vous pry, ne bougeons,
Vous dites que ce fut jeudy :
Non fay, non, voicy que je dy :
Je dy qu'il n'eſt point queſtion
De dire, j'allion, ne j'eſtion,
Ny ſe renda, ny je frappy :
Teſmoing le Comte de Carpy,
Qui ſe feit Moyne apres ſa mort.

Laiſſe moy là, qui rid, & mord,
Et demande au petit Roger :
Si ceux que l'on feit deſloger
Hors des Villes, crioyent campos.
  Vrayment, puis qu'il vient à propos,
Je vous en veux faire le compte :
Elles n'oſent dire Viconte,
Vigueur, Vicourt, ne Vilevé :
Leur petit bec ſeroit grevé,
En danger d'eſtre trop fenduës.
  On dit que les Nonnains renduës
Donnent gentilment la verole.
D'eſtre bruſlé pour la Parole,
Je te pry ne ſois point couart :
Mais pour la foy de Billouart
Laiſſe mourir ces Sorboniſtes.
Raiſon : la gloſe des Legiſtes
Lourdement gaſte ce beau texte.
  Pour ceſte cauſe je proteſte,
Que l'Antechriſt ſuccumbera :
Au moins, que brief tombera
Sur Babylone quelque orage.
  Marguerite de franc courage
N'ha plus ſes beaux yeux esblouis.
Dieu gard la fille au Roy Loys,
Qui me réçoit quand on me chaſſe.
  Voulez-vous preferer la chaſſe
Au vol du Mlian ſuſpendu ?
Si Dieu ne l'avoit deffendu,
Et je fusse en mon advertin,
Je donrois quinze à l'Aretin,
Et ſi gaignerois la partie,
  La court en ſera advertie.

D'un tas de gros Afnes, ou yvres,
Qui font imprimer leurs fots Livres,
Pour acquerir bruit d'eftre Veaux.
A Fleury font les bons naveaux :
Les richeffes en ces Prelats.
  Et puis c'eft tout : je suis tant las,
Que quatorze Archers de la garde
Me battroient à la halebarde.
  Quant au Palais, tousjours il grippe :
Adieu vous dy, comme une trippe.

---

## LYON JAMET A MAROT

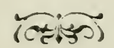
### SUBSCRIPTION

*Va lettre, va, va t'en à l'adventure*
*Droit à Clement, & s'il en fait lecture,*
*Recorde toy de luy faire femonfe*
*Joyeufement, de te donner refponfe.*

Mais voirement, amy Clement,
Tout clerement, dy moy comment
Tant, & pourquoy tu te tiens quoy,
D'efcrire à moy, qui fuis à toy?
T'ay-je laiffé par le paffé?
T'ay-je offenfé, ou courrouffé?
Ay-je à ton dit, & intendit,
En fait ou dit, rien contredit?
Ay-je à ton nom donné renom,
Autre que bon? tu fçais que non :
Ny ne voudrois, & ne fçaurois,

Tant ſont tes droits juſtes, & droits.
Devant les yeux de tous les Dieux,
Et demy Dieux, jeunes & vieux,
J'atteſte, & jure, & en rejure,
Qu'aucune injure, ou mal augure,
Nul laps de temps, ne lieux diſtans,
Eſcrits latens, ne vieux Satans,
N'ont peu avoir force & pouvoir,
De concevoir, c'eſt à ſavoir,
Un ſeul congé, qu'aye ſongé,
En ſon plongé, d'avoir changé,
Ne rien oſté, de mon coſté
En loyauté, & feauté
De noſtre amour, pas un ſeul tour
Depuis le jour de ton retour.
Mais tant s'en faut, qu'un tel défaut,
En froid, ou chaud, ait fait le ſaut
En mon pourpris, que n'ays repris,
Qui ne t'ha pris, pour un grand pris.
Or donc amy, de ton amy,
Qui ennemy, n'as un demy,
Que veux-tu dire? Eſt-ce pour rire,
Que de proſcrire, & interdire,
Une amour vieille? O grand' merveille!
Quand je ſommeille, elle m'eſveille,
Et dy ainſi : Dieu qu'eſt cecy?
Ceſt homme icy, eſt-il tranſy,
Ses bons eſprits, ſes beaux eſcrits,
De ſi haut pris, ſont-ilz preſcrits?
Son cueur humain, tant pur & plein
De bon levain, changé de main
Auroit-il bien, pour quelque bien
Qu'il ſe void ſien? Je n'en croy rien?

Car les effets, de fes beaux faits
N'ont efté faits, fi contrefaits.
Et quant & quant, il m'ayme tant,
Que luy eftant bien malcontent,
Il ne fçauroit, quand il voudroit,
Or qu'il euft droit, en mon endroit,
S'en reffentir, ne confentir,
Sans en mentir, à moy martyr :
Car fçait-il pas, que tous noz pas,
Et tous noz cas, font par compas
Comptez, nombrez & denombrez,
Puis obumbrez, & adombrez ?
Si fait, fi fait : bien il le fçait :
Le tout parfait, bien luy ha fait
Voir & comprendre, & tant apprendre
Qu'il en peult vendre, & en efpandre.
Et d'avantage, il eft de l'aage,
Et du pellage, ou l'homme eft fage,
Ou jamais non. Et puis fon nom,
D'eftre tout bon, ha le renom.
  Or donc Clement, tout clerement,
Bien feurement, & promptement,
Efcri pourquoy, tu te tiens coy,
De tenir loy, au fecond toy,
Qui eft icy, fans grand foucy,
La Dieu mercy, & toy auffi.
  C'eft à Ferrare, au huictiefme An
De la fienne profcription
Mais à la tienne intention,
Que ce foit le dernier. Amen.



# AU ROY

## DU TEMPS DE SON EXIL A FERRARE

Je penſe bien que ta magnificence,
Souverain Roy, croira que mon abſence
Vient par ſentir la coulpe, qui me point
D'aucun mesfait : mais ce n'eſt pas le poinct.
Je ne me ſens du nombre des coupables :
Mais je ſçay tant de Juges corrompables
Dedans Paris, que par pecune prinſe,
Ou par amis, ou par leur entreprinſe,
Ou en faveur, & charité piteuſe
De quelque belle humble ſoliciteuſe,
Ilz ſauveront la vie orde, & immunde
Du plus meſchant, & criminel du monde.
Et au rebours, par faute de pecune,
Ou de ſupport, ou par quelque rancune
Aux innocens ilz ſont tant inhumains,
Que content ſuis ne tomber en leurs mains.
Non pas que tous je les mette en un compte
Mais la grand' part la meilleure ſurmonte.
Et tel merite y être authoriſé,
Dont le conſeil n'eſt ouy, ne priſé.
Suyvant propos, trop me ſont ennemys
Pour leur Enfer, que par eſcrit j'ay mis,
Ou quelque peu de leurs tours je deſcœuvre,
Là me veult on grand mal pour petit œuvre.
Mais je leur ſuis encor plus odieux,
Dont je l'oſay lire devant les yeux
Tant cler voyans de ta majeſté haute,

Qui ha pouvoir de reformer leur faute.
  Brief, par effect, voire par fois diverſes
Ont declaré leur voulontez perverſes
Encontre moy : meſmes un jour ils vindrent
A moy malade, & priſonnier me tindrent
Faiſans arreſt ſus un homme arreſté
Au lict de mort : & m'euſſent pis traité,
Si ce ne fuſt ta grand' bonté, qui à ce
Donna bon ordre avant que t'en priaſſe,
Leur commandant de laiſſer choſes telles :
Dont je te rends graces treſimmortelles.
  Autant comme eux, ſans cauſe qui ſoit bonne
Me veult de mal l'ignorante Sorbonne :
Bien ignorante elle eſt d'eſtre ennemie
De la trilingue, & noble Academie,
Qu'as erigée. Il eſt tout manifeſte,
Que là dedans contre ton vueil celeſte
Eſt deffendu qu'on ne voiſe allegant
Hebrieu, ny Grec, ny Latin elegant :
Diſant, que c'eſt langage d'Heretiques.
O povres gens de ſçavoir tous ethiques !
Bien faites vray ce proverbe courant,
Science n'ha hayneux que l'ignorant.
  Certes, ô Roy, ſi le profond des cueurs
On veult ſonder de ces Sorboniqueurs,
Trouvé ſera que de toy ils se deulent ?
Comment douloir ? Mais que grand mal te veulent,
Dont tu as fait les lettres, & les arts
Plus rèluiſans, que du temps des Ceſars :
Car leurs abus void on en façon telle.
C'eſt toy, qui as allumé la chandelle,
Par qui maint œil void mainte verité,
Qui ſous épeſſe, & noire obſcurité

A fait tant d'ans icy bas demeurance.
Et qu'est-il rien plus obſcur qu'ignorance?
Eux, & leur court en abſence, & en face
Par pluſieurs fois m'ont uſé de menace :
Dont la plus douce eſtoit en criminel
M'executer. Que pleuſt à l'Eternel,
Pour le grand bien du peuple deſolé,
Que leur deſir de mon ſang fuſt ſaoulé,
Et tant d'abus, dont ilz ſe ſont munis,
Fuſſent à cler deſcouvers, & punis.
O quatre fois, & cinq fois bienheureuſe
La mort, tant ſoit cruelle, & rigoureuſe,
Qui feroit ſeule un million de vies,
Sous telz abus n'eſtre plus aſſervies.
Or à ce coup il eſt bien évident,
Que deſſus moy ont une vieille dent,
Quand ne pouvans crime ſur moy prouver,
Ont tresbien quis, & tresbien ſceu trouver
Pour me faſcher, briefve expedition,
En te donnant mauvaiſe impreſſion
De moy ton ſerf, pour apres à leur aiſe
Mieux mettre à fin leur voulonté mauvaiſe :
Et pour ce faire ilz n'ont certes eu honte
Faire courir de moy vers toy maint compte,
Aveques bruit plein de propos menteurs,
Deſquelz ils ſont les premiers inventeurs.
De Lutheriſte ilz m'ont donné le nom :
Qu'à droit ce ſoit, je leur reſponds que non.
Luther pour moy des cieux n'eſt deſcendu :
Luther en Croix n'ha point eſté pendu
Pour mes pechez : & tout bien adviſé,
Au non de luy ne ſuis point baptizé :
Baptizé ſuis au nom qui tant bien ſonne,

Qu'au fon de luy le Pere éternel donne
Ce que l'on quiert : le feul nom fous les cieux
En, & par qui ce monde vicieux
Peut eftre fauf. Le nom tant fort puiffant,
Qu'il ha rendu tout genoüil flechiffant,
Soit infernal, foit celefte, ou humain :
Le nom, par qui du Seigneur Dieu la main
M'ha prefervé de ces grands loups rabis,
Qui m'efpioient deffous peaux de Brebis.
O Seigneur Dieu, permettez moy de croire
Que refervé m'avez à voftre gloire.
Serpens tortus, & Monftres contrefaits
Certes font bien à voftre gloire faits.
Puis que n'avez voulu donc condefcendre,
Que ma chair vile ayt efté mife en cendre,
Faites au moins : tant que feray vivant,
Qu'à voftre honneur foit ma plume efcrivant :
Et fi ce corps avez predeftiné
A eftre un jour par flamme terminé,
Que ce ne foit au moins pour caufe folle :
Ainçois pour vous, & pour voftre Parolle :
Et vous fupply, Pere, que le tourment
Ne luy foit pas donné fi vehement,
Que l'ame vienne à mettre en oubliance
Vous, en qui feul gift toute fa fiance :
Si que je puiffe avant que d'affoupir,
Vous invoquer jufque au dernier foufpir
Que dy-je ? où fuis-je ? O noble Roi François,
Pardonne moy, car ailleurs je penfois.
Pour revenir donques à mon propos,
Rhadamanthus aveques fes fuppofts
Dedans Paris, combien que fuffe à Blois,
Encontre moy fait fes premiers exploits,

En faififfant de fes mains violentes
Toutes mes grandes richeffes excellentes,
Et beaux trefors, d'avarice delivres :
C'eft à favoir mes papiers, & mes livres,
Et mes labeurs. O Juge facrilege,
Qui t'ha donné, ne loy, ne privilege
D'aller toucher, & faire tes maffacres
Au cabinet des faintes Mufes facres?
Bien eft-il vray que livres de deffenfe
On y trouva : mais cela n'eft offenfe
A un Poëte, à qui on doibt lafcher
La bride longue, & rien ne lui cacher,
Soit d'art Magie, Necromance, ou Caballe.
Et n'eft doctrine efcrite, ne verbale,
Qu'un vray Poëte au chef ne deuft avoir,
Pour faire bien d'efcrire fon devoir.
  Savoir le mal eft fouvent prouffitable,
Mais en ufer eft toujours evitable.
Et d'autre part, que me nuift de tout lire?
Le grand donneur m'ha donné fens d'eflire
En ces livrets tout cela qui accorde
Aux faints efcrits de grace, & de concorde.
Et de jetter tout cela qui differe
Du facré fens quand pres on le confere.
Car l'efcriture eft la touche, où l'on treuve
Le plus haut Or. Et qui veult faire efpreuve
D'Or quel qu'il foit, il le convient toucher
A cefte pierre, & bien pres l'approcher
De l'Or exquis, qui tant fe fait paroiftre,
Que bas ou haut tout autre fait congnoiftre.
  Le Juge donc affecté fe monftra
En mon endroit, quand les premiers outra
Moy, qui eftois abfent, & loing des villes,

Où certains fols feirent chofes trop viles,
Et de fcandale : helas, au grand ennuy,
Au detriment, & à la mort d'autruy.
Ce que fçachant, pour me juftifier,
En ta bonté je m'ofay tant fier,
Que hors de Blois party, pour à toy Sire,
Me prefenter : mais quelcun me vint dire,
Si tu y vas amy, tu n'es pas fage :
Car tu pourrois avoir mauvais vifage
De ton Seigneur. Lors comme le Nocher,
Qui pour fuir le peril d'un Rocher
En pleine Mer fe deftourne tout court,
Ainfi pour vray m'efcartay de la Court :
Craignant trouver le peril de durté :
Où je n'euz onc fors douceur, & feurté.
  Puis je fçavois, fans que de fait l'apprinfe,
Qu'à un fubject l'œil obfcur de fon Prince
Eft bien la chofe en la terre habitable
La plus à craindre, & la moins fouhaitable.
  Si m'en allay, evitant ce danger,
Non en païs, non à Prince eftranger,
Non point ufant de fugitif deftour,
Mais pour fervir l'autre Roy à mon tour,
Mon fecond Maiftre, & ta fœur fon efpoufe,
A qui je fus des ans a quatre et douze,
De ta main noble heureufement donné.
  Puis toft apres, Royal chef couronné,
Sçachant plufieurs de vie trop meilleure,
Que je ne fuis, eftre bruflez à l'heure,
Si durement, que mainte nation
En eft tombée en admiration,
J'abandonnay, fans avoir commis crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratiffime

A ſon Poëte : & en la delaiſſant,
Fort grand regret ne vint mon cueur bleſſant :
Tu ments Marot, grand regret tu ſentis,
Quand tu penſas à tes Enfans petits.
Enfin paſſay les grandes froides montagnes,
Et vins entrer aux Lombardes campagnes :
Puis en l'Italie, où Dieu qui me guidoit,
Dreſſa mes pas au lieu où reſidoit
De ton clair ſang une Princeſſe humaine,
Ta belle ſœur, & couſine germaine,
Fille du Roy tant craint, & renommé,
Pere du peuple aux Chroniques nommé.
En ſa Duché de Ferrare venu,
M'ha retiré de grace, & retenu :
Pource que bien luy plaiſt mon eſcriture,
Et pourautant que ſuis ta norriture.
Par quoy, ô Sire, eſtant aveques elle,
Conclurre puis d'un franc cœur, & vray zelle,
Qu'à moy ton ſerf ne peult eſtre donné
Reproche aucun, que t'aye abandonné,
En proteſtant, ſi je perds ton ſervice,
Qu'il vient pluſtoſt de malheur, que de vice.

---

## A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

### DU TEMPS DE SONDIT EXIL

En mon vivant, n'apres ma mort avec,
Prince Royal, je ne tournay le bec
Pour vous prier : or devinez qui eſt ce,
Qui maintenant en prend la hardieſſe ?

Marot banny, Marot mis en requoy,
C'eſt luy ſans autre, & ſavez vous pourquoy
Ce qu'il demande il ha voulu eſcrire ?
C'eſt pourautant qu'il ne l'oſe aller dire,
Voila le poinct, il ne faut pas mentir,
Que l'air de France il n'oſe aller ſentir :
Mais s'il avoit ſa demande impetrée :
Jambes ne teſte il n'ha ſi empeſtrée,
Qu'il n'y vollaſt, en vous parlant ainſi,
Pluſieurs diront que je m'ennuye icy,
Et penſera quelque caffart pelé,
Que je demande à eſtre r'appellé,
Mais (Monſeigneur) ce que demander j'oſe
De quatre parts n'eſt pas ſi grande choſe :
Ce que je quier, & que de vous eſpere,
C'eſt qu'il vous plaiſe au Roy voſtre cher pere
Parler pour moy, ſi bien qu'il ſoit induit
A me donner le petit ſaufconduit,
De demy an que la bride me lache,
Ou de ſix moys, ſi demy an luy fache :
Non pour aller viſiter mes Chaſteaux,
Mais bien pour voir mes petis Maroteaux,
Et donner ordre à un faix qui me poiſe.
Auſſi afin que dire Adieu je voiſe
A mes amis & mes compagnons vieux :
Car vous ſavez, ſi fais je encores mieux,
Que la pourſuite & fureur de l'affaire
Ne me donna jamais temps de ce faire :
Auſſi afin qu'encor un coup j'accole
La Court du Roy, ma Maiſtreſſe d'eſcole.
  Si je vois là, mille bonnets oſtez,
Mille bons jours viendront de tous coſtez,
Tant de Dieu gards, tant qui m'embraſſeront :

Tant de faluts qui d'Or point ne feront.
Puis ce dira quelque langue friande,
Et puis Marot, eft ce une grand' viande
Qu'eftre de France eftrangé & banny?
Par Dieu Monfieur, ce diray-je, nenny.
Lors que de cheres & grandes accolées,
Prendray les bons, laifferay les volées :
Adieu meffieurs, Adieu donc mon mignon :
Et cela fait, verrez le compagnon
Toft defloger, car mon terme failly
Je ne craindrois, finon d'eftre affailly,
Et empaumé. Mais fi le Roy vouloit
Me retirer, ainfi comme il fouloit,
Je ne dy pas qu'en gré je ne le prinfe :
Car un vaffal eft fubject à fon Prince.
Il le feroit s'il favoit bien comment
Depuis un peu je parle fobrement :
Car ces Lombards avec qui je chemine,
M'ont fort apris à faire bonne mine :
A un mot feul de Dieu ne devifer,
A parler peu, & à poltronnifer.
Deffus un mot une heure je marrefte :
S'on parle à moy, je refpons de la tefte.
Mais je vous pry mon faufconduit ayons,
Et de cela plus ne nous efmayons,
Affez avons efpace d'en parler,
Si une fois vers vous je puis aller.
  Conclufion, Royale geniture,
Ce que je quier n'eft rien qu'une efcriture,
Que chacun jour on baille aux ennemis,
On la peult bien octroyer aux amis.
Et ne faut ja qu'on ferme la Champagne
Pluftoft à moy qu'à quelque Jean d'Efpagne :

Car quoy que né de Paris je ne fois,
Point je ne laiffe à eftre bon François :
Et fi de moy, comme efpere, lon penfe,
J'ay entreprins pour faire recompenfe
Un œuvre exquis, fi ma Mufe s'enflamme,
Qui maugré temps, maugré fer, maugré flamme,
Et maugré mort fera vivre fans fin,
Le Roy François, & fon noble Dauphin.

## ADIEU AUX DAMES DE COURT

Adieu la Court, adieu les Dames !
Adieu les filles, & les femmes :
Adieu vous dy pour quelque temps,
Adieu voz plaifans paffetemps,
Adieu le bal, adieu la dance :
Adieu mefure, adieu cadence,
Tabourins, Haultsbois, Violons,
Puis qu'à la guerre nous allons.
Adieu donc les belles, adieu,
Adieu Cupido voftre Dieu,
Adieu fes fleches & flambeaux,
Adieu voz ferviteurs tant beaux,
Tant polis, & tant dameretz :
O comment vous les tracterez,
Ceux qui vous fervent à cefte heure !
Or adieu quiconque demeure :
Adieu laquais, & le valet :
Adieu la torche, & le mulet :
Adieu monfieur qui fe retire
Navré de l'amoureux martyre,

Qui la nuict sans dormir sera,
Mais en ses amours pensera.
  Adieu le bon jour du Matin,
Et le blanc, & le dur Tetin
De la belle qui n'est pas preste :
Adieu un autre, qui s'enqueste
S'il est jour ou non, là dedens :
Adieu les signes evidens,
Que l'un est trop mieux retenu,
Que l'autre n'est le bien venu :
Adieu, qui n'est aymé de nulle,
Et ne sert qu'à tenir la mule :
Adieu festes, adieu Banquets,
Adieu devises, & caquets,
Ou plus y ha de beau langage,
Que de serviettes d'ouvrage :
Et moins de vraye affection,
Que de dissimulation.
  Adieu les regards gracieux
Messages des cueurs soucieux :
Adieu les profondes pensées
Satisfaites, ou offensées :
Adieu les harmonieux sons
De rondeaux, dizains, & chansons :
Adieu piteux departement,
Adieu regrets, adieu tourment :
Adieu la lettre, adieu le page,
Adieu la Court, & l'equipage :
  Adieu l'amytié si loyalle
Qu'on la pourroit dire Royalle
Estant gardée en ferme foy,
Par ferme cueur digne de Roy :
Mais adieu peu d'amour semblable,

Et beaucoup plus de variable :
Adieu celle, qui ſe contente,
De qui l'honneſteté preſente,
Et les vertus, dont elle herite,
Recompenſent bien ſon merite :
Adieu les deux proches parentes,
Pleines de graces apparentes,
Dont l'une ha ce qu'elle pretend,
Et l'autre non ce qu'elle attend :
Adieu les cueurs unis enſemble,
A qui lon fait tort, ce me ſemble,
Qu'on ne donne fin amiable
A leur fermeté ſi louable.
Adieu celle qui tend au poinct
A voir un, qui n'y penſe point :
Et qui refus ne feroit mie
D'eſtre ſa femme en lieu d'amye.
Adieu à qui gueres ne chaut,
D'armer ſon taint contre le chaut :
Car elle ſçait tresbien l'uſage
De changer ſouvent ſon viſage.
Adieu amiable autant qu'elle,
Celle que maiſtreſſe j'appelle,
Adieu l'eſperance ennuyeuſe,
Où vit la belle, & gracieuſe,
Qui par ſes ſecrettes douleurs
En ha prins les palles couleurs :
Adieu l'autre nouvelle palle,
De qui la ſanté giſt au maſle :
Adieu la triſte, que la mort
Cent fois le jour poinct, & remort.
Adieu m'amye la derniere,
En vertus & beauté premiere :

Je vous pry me rendre à preſent
Le cueur, dont je vous fey preſent,
Pour en la guerre, ou il faut eſtre,
En faire ſervice à mon maiſtre.
Or quand de vous ſe ſouviendra,
L'aiguillon d'honneur l'eſpoindra
Aux armes, & vertueux fait.
Et s'il en ſortoit quelque effect
Digne d'une louenge entiere,
Vous en feriez ſeule heritiere.
De voſtre cueur, donc vous ſouvienne :
Car ſi Dieu veult que je revienne,
Je le rendray en ce beau lieu,
Or je fay fin à mon Adieu.

---

A

MADAME LA DUCHESSE DE FERRARE

En traverſant ton païs plantureux
Fertile en biens, en Dame bien heureux,
Et bien ſemé de peuple obeïſſant,
Le tien Marot (fille de Roy puiſſant)
S'eſt enhardy, voire & ha proteſté
De ſaluer ta noble majeſté,
Ains que paſſer tout outre les limites :
Eſtant certain que ſi bien tu limites
De ton Sauveur la vraye intention,
Tu n'y auras brin de preſumption :
Car eſtimant que par un bruit qui ſonne
Tu ſais mon nom, ſans ſavoir ma perſonne :

Et que jadis fut ſerviteur mon pere
De ta mere Anne, en ſon regne proſpere :
Croyant auſſi, que tu ſais que d'enfance
Nourry je ſuis en la maiſon de France,
De qui tu es Royalle geniture :
Cela penſant ne craint mon eſcriture,
Que ta grandeur la vueille refuſer.
Mais quel beſoing eſt il de m'eſcuſer ?
  Les Oyſeletz des champs en leurs langages
Vont ſaluant les buiſſons, & bocages
Par ou ilz vont : quand le Navire arrive
Aupres du havre, il ſaluë la rive
Avec le ſon d'un canon racourcy :
Ma Muſe donc paſſant ceſte Court-cy,
Fait elle mal ſaluant toy Princeſſe ?
Toy à qui rid ce beau païs ſans ceſſe :
Toy, qui de race aymes toute vertu,
Et qui en as le cueur tant bien veſtu :
Toy deſſous qui fleuriſſent ces grans plaines,
De biens & gens ſi couvertes, & pleines :
Toy qui leurs cueurs as ſceu gaigner tres bien :
Toy qui de Dieu recongnois tout ce bien.
  Salut à toy donques treshumblement,
Humble ſalut, par ton humble Clement,
Par ton Marot le Poëte Gallique,
Qui s'en vient voir le païs Italique
Pour quelque temps : ſi entre cy & là
Te peult ſervir ma plume, & ſi elle ha
Savoir qui plaiſe à ta majeſté haute,
Croy que pluſtoſt l'eau du Pau fera faute
A contre val ſes undes eſcouler,
Que ceſte plume à s'eſtendre & voller,
Là où le vent de tes commandemens

La poulſera, meſmes les Elemens
Lairront pluſtoſt leur nature ordonnée :
Car l'Eternel me l'ha (certes) donnée,
Pour en louer premierement ſon nom :
Puis pour ſervir les Princes de renom,
Et exalter les Princeſſes d'honneur,
Qui au plus haut de Fortune, & Bonheur
S'humilier de cueur ſont couſtumieres,
Auquel beau reng tu marches des premieres.

---

## A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE TOURNON

### MAROT RETOURNANT DE FERRARE A LYON

Puis que du Roy la bonté merveilleuſe
De France veult ne m'eſtre perilleuſe :
Puis que je ſuis de retourner mandé,
Puis qu'il luy plaiſt, puis qu'il l'a commandé,
Et que ce bien procedé de ſa grace,
Ne t'esbahis ſi j'ay ſuivy la trace,
Noble Seigneur, pour en France tirer,
Ou long temps ha je ne fay qu'aſpirer.
Le Marinier qui prend terre, & s'arreſte
Pour la fureur de l'orage & tempeſte,
Deſancre alors que les Cieux ſont amis.
Le chevaucheur qui à couvert s'eſt mis,
Laiſſant paſſer ou la greſle, ou la pluye,
Des que de loing void qu'Aquilon eſſuye
Le Ciel mouillé, il entre en grand plaiſir,
Deſloge & tire au lieu de ſon deſir.

Certes ainſi, Monſeigneur redouté,
Si toſt que j'eu mon retour eſcouté,
Et que je vey la grand' nue eſſuyer,
Qui en venant me povoit ennuyer :
Mon premier poinct ce fut de louer Dieu,
Et le ſecond de deſloger du lieu
Là ou j'eſtois, pour au païs venir,
D'ou je n'ay ſceu perdre le ſouvenir.
Nature ha prins ſur nous ceſte puiſſance,
De nous tirer au lieu de ſa naiſſance,
Meſmes long temps les beſtes ne ſejournent
Hors de leurs creux, mais touſiours y retournent.
Brief, du deſir qu'au departir j'avoye,
Je n'ay trouvé rien de dur en la voye :
Ains m'ont ſemblé ces grans roches hautaines
Preaux herbus, & les torrens fontaines :
Biſe, verglaz, la neige, & la froidure,
Ne m'ont ſemblé que printemps & verdure,
Si qu'à Dieu rends graces un million,
Dont j'ay attaint le gracieux Lyon,
Ou j'eſperoys à l'arriver tranſmettre
Au Roy François humble ſalut en metre :
Conclud eſtoit. Mais puis qu'il en eſt hors,
A qui le puis je, & doy je addreſſer, fors
A toy qui tiens par prudence loyale,
Icy le lieu de ſa hauteur Royale ?
S'il eſt ainſi que la puiſſance qu'as
Toute s'eſtend en grans & petis cas :
Là raiſon veult donques que maintenant,
De ce ſalut tu ſois ſon lieutenant.
Et puis je ſuis à cela confermé,
Pource qu'amy tu es & bien aymé
De l'aſſemblée aux Muſes treſſacrées :

Et qu'à Phebus en efcrivant agrées.
Humblement donc, fur ce je te faluë,
Heur de Tournon, plein de haute valuë.
Dieu gard auffi d'infecte adverfité,
L'air amoureux de la noble Cité.
Dieu gard la Saone au port bien fumptueux,
Et fon mary le Rofne impetueux,
Qui puis un peu fe demonftra fi fier,
Que l'ennemy ne s'y ofa fier :
Et dont n'ha guere èn diligence prompte,
S'eft retiré Cefar aveques honte.
Si vous fupply, ô fleuves immortelz,
Et toy Prelat, dont il eft peu de telz,
Et toy Cité fameufe de haut pris,
Ne me vouloir contemner par mefpris,
Ains recevoir tout amiablement,
L'humble Dieu gard, de voftre humble Clement.

---

## ADIEUX A LA VILLE DE LYON

Adieu Lyon qui ne mords point,
Lyon plus doux que cent pucelles,
Si non quand l'ennemy te point :
Alors ta fureur point ne celes.
Adieu auffi à toutes celles,
Qui embelliffent ton fejour :
Adieu faces cleres & belles,
Adieu vous dy comme le jour.
Adieu Cité de grand valeur,
Et citoyens que j'ayme bien :
Dieu vous doint la fortune & l'heur

Meilleur que n'ha efté le mien :
J'ay receu de vous tant de bien,
Tant d'honneur & tant de bonté,
Que voulontiers dirois combien,
Mais il ne peult eftre compté.
  Adieu les Vieillards bien heureux,
Plus ne faifans la court aux Dames,
Toutesfois tousjours amoureux
De vertu, qui repaift voz ames :
Pour fuir reproches & blafmes,
De compofer ay entreprins
Des Epitaphes fur voz lames,
Si je ne fuis le premier prins.
  Adieu Enfans pleins de favoir,
Dont mort l'homme ne desherite :
Si bien fouvent me vinftes voir,
Cela ne vient de mon merite :
Grand mercy, ma Mufe petite,
C'eft par vous, & n'en fuis marry :
Pour belle femme lon vifite
A tous les coups un laid mary.
  Adieu la Saone, & fon mignon
Le Rofne qui court de vifteffe,
Tu t'en vas droit en Avignon,
Vers Paris je pren mon addreffe.
Je dirois adieu ma maiftreffe,
Mais le cas viendroit mieux à poinct,
Si je difois adieu jeuneffe,
Car la barbe grife me poinct.
Va, Lyon, que Dieu te gouverne,
Affez long temps s'eft esbatu
Le petit chien en ta caverne,
Que devant toy on ha battu.

Finalement pour ſa vertu,
Adieu des fois un million
A Tournon de rouge veſtu,
Gouverneur de ce grand Lyon.

## LE DIEU GARD A LA COURT

VIENNE la mort quand bon luy ſemblera,
Moins que jamais mon cueur en tremblera,
Puis que de Dieu je reçoy ceſte grace
De voir encor de Monſeigneur la face.
Ha! mal parlans, ennemis de vertu,
Totalement me diſiez deveſtu
De ce grand bien : voſtre cueur endurcy,
Ne congneut onc ne pitié, ne mercy.
Pourtant avez ſemblable à vous penſé
Le plus doux Roy, qui fut onc offenſé.
C'eſt luy, c'eſt luy, France Royne ſacrée,
C'eſt luy, qui veult que mon œil ſe recrée,
Comme ſouloit, en voſtre doux regard.
Or, je vous voy, France, que Dieu vous gard
Depuis le temps que je ne vous ay veuë,
Vous me ſemblez bien amendée & creuë,
Que Dieu vous croiſſe encores plus proſpere.
Dieu gard Françoys, voſtre cher filz et pere,
Le plus puiſſant en armes & ſcience,
Dont ayez eu encore experience.
Dieu gard la Royne Eleonor d'Auſtriche,
D'honneur, de ſens, & de vertus tant riche.
Dieu gard du dard mortifere, & hydeux
Les filz du Roy : Dieu nous les gard tous deux.

O que mon cueur eſt plein de dueil, & d'ire,
De ce que plus les trois je ne puis dire !
Dieu gard leur ſœur, la Marguerite pleine
De don exquis. Ha Royne Magdaleine,
Vous nous lairrez, bien vous puis (ce me ſemble)
Dire dieu gard, & adieu tout enſemble.
Pour abreger : Dieu gard le noble reſte
Du Royal ſang, origine celeſte.
Dieu gard tous ceux, qui pour la France veillent,
Et pour ſon bien combatent, & conſeillent.
Dieu gard la Court des Dames, ou abonde
Toute la fleur, & l'eſlite du monde.
Dieu gard enfin toute la fleur de Lis,
Lime, & rabot des hommes mal polis.
Or ſus, avant, mon cueur, & vous mes yeux
Tous d'un accord dreſſez vous vers les cieux,
Pour gloire rendre au paſteur debonnaire,
D'avoir tenu en ſon parc ordinaire
Ceſte brebis eſloignée en ſouffrance.
Remerciez ce noble Roy de France,
Roy plus eſmeu vers moy de pitié juſte,
Que ne fut pas envers Ovide, Auguſte :
Car d'adoucir ſon exil le pria,
Ce qu'accordé Auguſte ne luy ha.
Non que je vueille (Ovide) me vanter
D'avoir mieux ſceu que ta muſe chanter :
Trop plus que moy tu as de vehemence
Pour eſmouvoir à mercy, & clemence :
Mais aſſez bon perſuadeur me tien
Ayant un Prince humain plus que le tien.
Si tu me vaincz en l'art tant agreable,
Je te ſurmonte en fortune amiable :
Car quand banny aux Getes tu eſtois,

Ruiſſeaux de pleurs ſur ton papier jettois
En eſcrivant ſans eſpoir de retour :
Et je me vey mieux que jamais autour
De ce grand Roy. Cependant qu'as eſté
Pres de Ceſar à Rome en liberté,
D'amour chantois, parlant de ta Corynne :
Quant eſt de moy je ne veux chanter hymne,
Que de mon Roy : ſes geſtes reluiſans
Me fourniront d'argumens ſuffiſans.
Qui veult d'amour deviſer, ſi deviſe :
Là eſt mon but. Mais quand je me r'aviſe
Doy je finir l'Elegie preſente
Sans qu'un Dieu gard encore je preſente ?
Non : mais à qui (puis que François pardonne
Tant, & ſi bien, qu'à tous exemple il donne)
Je dy Dieu gard à tous mes ennemis,
D'auſſi bon cueur qu'à mes plus chers amis.

---

## FRIPELIPES VALET DE MAROT

### A SAGON

Par mon Ame il eſt grand' foiſon,
Grand' année, & grande ſaiſon :
De beſtes, qu'on deuſt mener paiſtre,
Qui regibent contre mon maiſtre.
Je ne voy point qu'un ſaint Gelais,
Un Heroet, un Rabelais,
Un Brodeau, un Seve, un Chappuy,
Voiſent eſcrivant contre luy.
Ne papillon pas ne le point,

Ne Thenot ne le tenne point :
Mais bien un tas de jeunes veaux,
Un tas de rimaſſeurs nouveaux,
Qui cuident eſlever leur nom,
Blaſmant les hommes de renom :
Et leur ſemble, qu'en ce faiſant
Par la ville on ira diſant,
Puis qu'à Marot ceux-cy s'attachent,
Il n'eſt poſſible, qu'ilz n'en ſçachent.
Et veu les fautes infinies,
Dont leurs Epiſtres ſont tournies,
Il convient de deux choſes l'une,
Ou qu'ilz ſont troublez de la Lune,
Ou qu'ilz cuident qu'en jugement
Le monde (comme eux) eſt jument.
De là vient que les povres beſtes,
Apres s'eſtre rompu les teſtes,
Pour le bon bruit d'autruy briſer,
Eux meſmes ſe font deſpriſer :
Si que mon maiſtre ſans meſdire
Aveques David peult bien dire :
Or ſont tombez les malheureux
En la foſſe faite par eux :
Leur pied meſmes ſ'eſt venu prendre
Au filé qu'ilz ont voulu tendre.
Car il ne faut pas leur reſpondre
D'autres eſcrits à les confondre,
Que ceux là meſmes qu'ilz ont faits,
Tant ſont groſſiers, & imparfaits ·
Imparfaits en ſens, & meſures,
En vocables, & en ceſures,
Au jugement des plus fameux,
Non pas des ignorans, comme eux.

L'un eſt un vieux reſveur Normand
Si goulu, friant, & gourmand
De la peau du povre Latin,
Qu'il l'eſcorche comme un maſtin.
L'autre un Huet de ſotte grace,
Lequel voulut voler la place
De l'abſent : mais le demandeur
Eut affaire à un entendeur.
O le Huet en bel arroy
Pour entrer en chambre de Roy !
Ce Huet, & Sagon ſe jouent,
Par eſcrit l'un l'autre ſe louent :
Et ſemble (tant ilz s'entreflattent)
Deux vieux Aſnes qui s'entregrattent.
Or des beſtes, que j'ay ſus dites,
Sagon, tu n'es des plus petites :
Combien que Sagon ſoit un mot,
Et le nom d'un petit marmot.
Et ſçaches, qu'entre tant de choſes
Sottement en tes dits encloſes,
Ce villain mot de, concluer,
M'ha fait d'ahan le front ſuer.
Au reſte de tes eſcritures,
Il ne faut vingt, ne cent ratures
Pour les corriger : combien donc ?
Seulement une tout du long.
Auſſi Monſieur en tient tel compte,
Que de ſonner il auroit honte
Contre ta rude cornemuſe
Sa douce lire : & puis ſa Muſe
Parmy les Princes alaitée,
Ne veult point eſtre valetée.
Hercules feit il nuls efforts

Si non encontre les plus forts?
Penſez, qu'à Ambres bien ſerroit,
Ou à Canis, qui les verroit
Combattre en ordre, & equipage,
L'un un Valet, & l'autre un Page.
J'ay pour toy trop de reſiſtance :
Encor ay je peur qu'il me tance,
Dont je t'eſcry, car il ſait bien
Que trop pour toy je ſay de bien :
Vray eſt, qu'il avoit un valet,
Qui s'appelloit Nihil valet,
A qui comparer on t'euſt peu :
Toutesfois il eſtoit un peu
Plus plaiſant à voir que tu n'es :
Mais non pas du tout ſi punais.
Il avoit bien tes yeux de Rane,
Et ſi eſtoit fils d'un Marrane,
Comme tu es : Au demeurant,
Ainſi vedel, & ignorant :
Si non qu'il ſavoit mieux limer
Les Vers qu'il faiſoit imprimer.
Tu penſes que c'eſt ceſtuy là,
Qui au lict de Monſieur alla
Et feit de ſa bourſe mitaine.
Et va, va : ta fievre quartaine.
Comparer ne t'y veux, ne doy :
Il valoit mieux cent fois que toy.
Mais vien ça, qui t'ha meu à dire
Mal de mon maiſtre en ſi grand' ire?
Vrayment il me vient ſouvenir,
Qu'un jour vers luy te vey venir
Pour un chant Royal luy monſtrer,
Et le prias de l'accouſtrer,

Car il ne valloit pas un œuf.
Quand il l'eut refait tout de neuf,
A Roüen en gaignas (povre homme)
D'argent quelque petite ſomme,
Qui bien à propos te ſurvint,
Pour la verolle qui te vint.
  Mais pour un ſueur, quand j'y penſe,
Tu en rends froide recompenſe.
Il ſemble, pourtant, en ton Livre,
Qu'en le faiſant tu fuſſes yvre :
Car tu ne ſceus tant marmonner,
Qu'un nom tu luy ſceuſſes donner :
Si n'ha il Couplet, Vers, n'Epiſtre,
Qui vaille ſeulement le Titre.
Donc ne ſois glorieux, ne rogue :
Car tu le grippas au Prologue
De l'Adoleſcence à mon maiſtre :
Et qu'on liſe à dextre ou ſeneſtre,
On trouvera (bien je le ſay)
Ce petit mot de coup d'eſſay,
Ou coups d'eſſay, que je ne mente.
  O la ſotiſe vehemente !
A peine ſera jamais craint
Le combattant, qui eſt contraint
D'emprunter, quand vient aux alarmes,
De ſon adverſaire les armes.
  Ha ruſtre, tu ne penſois pas,
Que jamais il deuſt faire un pas
Dedans la France : tu penſois
Sans pitié ce bon Roy François :
Et le paingnois en ton cerveau
Auſſi Tigre que tu es Veau.
  C'eſt pourquoy les cornes dreſſas,

Et quand tes efcrits adreffas
Au Roy, tant excellent Poëte :
Il me fouvint d'une Chouette
Devant le Roffignol chantant :
Ou d'un Oyfon fe prefentant
Devant le Cygne pour chanter.
  Je ne veux flatter, ne vanter :
Mais certes monfieur auroit honte
De t'allouer dedans le compte
De fes plus jeunes apprentifs :
  Venez fes difciples gentils,
Combattre cefte lourderie :
Venez fon mignon Borderie,
Grand efpoir des Mufes hautaines :
Rocher, faites faillir Fontaines :
Lavez tous deux aux Veaux les teftes :
Lyon : qui n'es pas Roy des beftes :
(Car Sagon l'eft) fus, haut la pate,
Que du premier coup on l'abbate.
  Sus Gallopin, qu'on le gallope,
Redreffons ceft Afne qui choppe,
Qu'il fente de tous la poincture :
Et nous aurons Bonadventure,
A mon advis, affez favant
Pour le faire tirer avant.
  Vien Bordeau le puifné fon fils,
Qui fi tresbien le contrefis
Au huictain des Freres Mineurs
Que plus de cent beaux devineurs
Dirent, que c'eftoit Marot mefme :
Tefmoing le Griffon d'Angoulefme,
Qui refpondit argent en poupe,
En lieu d'yvre comme une fouppe.

Venez donc ses nobles Enfans
Dignes de chappeaux triomphans
De vert Laurier, faites merveilles
Contre Sagon digne d'oreilles
A chapperon. Non, ne bougez
Pour le vaincre rien ne forgez,
Laiſſez ceſt honneur, & eſtime
A la Dame Anne Philetime,
De qui Sagon pourroit apprendre,
Si la peine elle daignoit prendre
De l'enſeigner. Trembles-tu point
Coquin, quand tu oys en ce poinct
Hucher tant d'eſprits, dont le moindre
Sait mieux que toy louer, & poindre :
Je laiſſe un tas d'yvrongneries,
Qui ſont en tes rimaſſeries,
Comme de tes quatre raiſons
Auſſi fortes que quatre Oyſons :
De ces deux ſœurs Savoiſiennes,
Que tu cuidois Pariſiennes :
Et de mainte autre grand' folie
Dont il n'ha grand' melancolie.
Mais certes il ſe deult grammant
De t'ouyr irreveramment
Parler d'une telle Princeſſe,
Que de Ferrare la Ducheſſe,
Tant bonne, tant ſage, & benigne.
O quantesfois en ſa cuiſine
Ton dos ha eſté ſouhaitté
Pour y eſtre bien fouetté !
Dont (peult eſtre) elle euſt fait deffenſe :
Tant bien pardonne à qui l'offence.
Mais moy je ne me puis garder

De t'en battre, & te nazarder :
Ta mefchanceté m'y convie,
Et m'en faut paffer mon envie.
  Zon deffus l'œil, zon fur le groin :
Zon fur le dos du Sagovin,
Zon fur l'Afne de Balaan.
  Ha vilain, vous petez d'ahan,
Le feu faint Antoine vous arde.
Ca ce nez, que je le nazarde,
Pour t'apprendre aveques deux doigts
A porter honneur où tu doibs.
  Enflez vilain, que je me jouë :
Sus apres, tournez l'autre jouë :
Vous criez : je vous feray taire
Par Dieu, Monfieur le fecretaire
De beurre frais. Hou le maftin,
Pleuft à Dieu que quelque matin
Te vinffes à te revenger :
L'abbé feroit en grand danger.
De voir par maniere de rire
Monfieur mon Maiftre luy efcrire,
Et d'eftre de luy mieux traicté,
Que de moy tu ne l'as efté :
Car il fait tout : & fait comment
Te feit expres commandement
De t'en aller mettre en befongne
Pour compofer ton coup d'yvrongne :
Ce que luy accordas, pourveu
Qu'en apres tu ferois pourveu
De la cure de Soligny.
Quant à celle de Sotigny
Long temps ha par election
Tu en prins la poffeffion.

Que je donne au Diable la beste :
Il me fait rompre icy la teste
A ses merites collauder,
Et les bras à le pelauder :
Et si ne vaut pas le tabut.
Mieux vaut donc icy mettre but,
T'aduisant, Sot, t'aduisant, Veau,
T'aduisant, valeur d'un naveau,
Que tu ne veis recevoir
Onques tant d'honneur, que d'avoir
Receu une Epistre à outrance
D'un valet du Maro de France.
Et crains, d'une part, qu'on t'en prise :
Puis d'avoir tant de peine prise,
J'ay peur, qu'il me soit reproché,
Qu'un Asne mort j'ay escorché.

FIN DU TOME PREMIER

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME PREMIER

### OPUSCULES DE L'ADOLESCENCE

Le Temple de Cupido. . . . . . . . . . . . . 3
Dialogue de deux Amoureux. . . . . . . . . . 20
Eglogue au Roy, ſous les noms de Pan, & Robin. 35
L'Enfer. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 43

### ELEGIES

Elegie premiere. . . . . . . . . . . . . . . . 59
Elegie II. . . . . . . . . . . . . . . . . . 64
Elegie III . . . . . . . . . . . . . . . . . 67
Elegie IV . . . . . . . . . . . . . . . . . 70
Elegie V. . . . . . . . . . . . . . . . . . 73
Elegie VI . . . . . . . . . . . . . . . . . 74
Elegie VII. . . . . . . . . . . . . . . . . 75
Elegie VIII . . . . . . . . . . . . . . . . 76
Elegie IX . . . . . . . . . . . . . . . . . 78
Elegie X. . . . . . . . . . . . . . . . . . 79
Elegie XI . . . . . . . . . . . . . . . . . 80
Elegie XII. . . . . . . . . . . . . . . . . 82
Elegie XIII . . . . . . . . . . . . . . . . 83
Elegie XIV . . . . . . . . . . . . . . . . 86

Elegie XV. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 89
Elegie XVI . . . . . . . . . . . . . . . . . . 92
Elegie XVII . . . . . . . . . . . . . . . . . 95
Elegie XVIII . . . . . . . . . . . . . . . . 98
Elegie XIX . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100
Elegie XX. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 103
Elegie XXI. De la mort d'Anne l'Hulier. . . . 107
Elegie XXII. Du riche infortuné Jaques de Beaune, Seigneur de Semblançay. . . . . . 108
Elegie XXIII. De Jan Chauvin meneſtrier. . . 110
Elegie XXIV. . . . . . . . . . . . . . . . . . 112
Elegie XXV. Pour Monſieur de Barroys : à ma Damoyſelle de Huban . . . . . . . . . . . . 113
Elegie XXVI. A une, qui refuſa un preſent . . 114
Elegie XXVII. A une malcontente, d'avoir eſté sobrement louée ; et se plaignant non sobrement. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 116

## EPISTRES DE L'ADOLESCENCE

Maguelonne à ſon amy Pierre de Provence. . 119
Le Deſpourveu, à ma Dame la Ducheſſe d'Alençon, & de Berri, ſœur unique du Roy. . . . 126
Du camp d'Attigny, à madite Dame d'Alençon. 133
A ladite Dame touchant l'Armée du Roy en Haynaut. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 138
A la Damoyſelle negligente de venir voir ſes amis. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 140
Des Jartieres blanches. . . . . . . . . . . . 142
Au Roy. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 143
Pour le Capitaine Bourgeon, à Monſieur de la Roque. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 144
Pour le Capitaine Raiſin, audit Seigneur de la Roque . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 145
A Monſieur Bouchart, Docteur en Theologie. 147

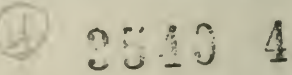
A ſon amy Lyon. . . . . . . . . . . . . . . . 149
Du Coq à l'Aſne, à Lyon Jamet : Je t'envoye un grand million . . . . . . . . . . . . . . . 151
Excuſes d'avoir fait aucuns Adieux. . . . . . 155
Aux Dames de Paris, qui ne vouloient prendre les precedentes excuſes en payement. . . . 157
A la Royne Eleonor, à ſon arrivée d'Eſpagne avec Meſſieurs les enfans. . . . . . . . . . . 165
A Monſeigneur de Lorraine, luy preſentant le premier Livre tranſlaté de la Metamorphoſe. 168
A Monſeigneur le grand Maiſtre de Montmorency, luy envoyant un petit Recueil de ſes Oeuvres, avec recommandation du porteur. 170
Pour Pierre Vuiart, à Madame de Lorraine. . 172
Epiſtre, qu'il perdit à la Condemnade contre les couleurs d'une Damoyſelle. . . . . . . . 174
A une jeune Dame, laquelle un vieillard marié vouloit eſpouſer, & decevoir. . . . . . . . . 175
A celuy qui l'injuria par eſcrit, & ne s'oſa nommer. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 177
Pour un Gentilhomme de la Court, eſcrivant aux Dames de Chaſteaudun. . . . . . . . . 179
A Guillaume du Tertre, Secretaire de Monſieur de Chaſteaubriant. . . . . . . . . . . . . . 182
Pour un vieil Gentilhomme, reſpondant à la lettre d'un ſien amy. . . . . . . . . . . . 183
Au Chancellier du Prat, nouvellement Cardinal. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 185
Audict Seigneur. Pour ſe plaindre du Treſorier Preudhomme. . . . . . . . . . . . . . . . . 187
Au Roy, pour le delivrer de priſon. . . . . . 188
Au Reverendiſſime Cardinal de Lorraine. . . 190
Au Roy, pour avoir eſté deſrobé. . . . . . . . 193
A un ſien amy, ſur ce propos. . . . . . . . . 197
A un qui calumnia l'epiſtre precedente. . . . 197
Au Lieutenant Gontier. . . . . . . . . . . . 198

A Vignals Thoulousan. . . . . . . . . . . . . 199
A Monseigneur de Guise passant par Paris. . 200
Au Roy, pour succeder en l'estat de son Pere. 200
Pour la petite Princesse de Navarre. A Madame Marguerite. . . . . . . . . . . . . . . . 204
Au General Prevost. . . . . . . . . . . . . . . . 206
A Alexis Juré, de Quiers en Piedmont. . . . . 207
A une Damoyselle malade. . . . . . . . . . . . 208
A deux Damoyselles. . . . . . . . . . . . . . 209
A ceux, qui apres l'Epigramme du beau Tetin, en feirent d'autres. . . . . . . . . . . . . . . 210
Du Coq à l'Asne, à Lyon Jamet. . . . . . . . . 213
Lyon Jamet à Marot. . . . . . . . . . . . . . . 219
Au Roy, du temps de son exil à Ferrare. . . . 222
A Monseigneur le Dauphin, du tems de sondict exil. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 228
Adieu aux Dames de Court. . . . . . . . . . . 231
A Madame la Duchesse de Ferrare. . . . . . . 234
A Monseigneur le Cardinal de Tournon, Marot retournant de Ferrare à Lyon. . . . . . . . . 236
Adieux à la ville de Lyon. . . . . . . . . . . . 238
Le Dieu gard à la Court. . . . . . . . . . . . . 240
Fripelipes, valet de Marot, à Sagon. . . . . . 242

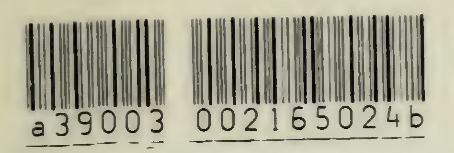
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



Sceaux. — Imp. Charaire et fils.



| | |
|---|---|
| | |


a39003 002165024b

